

CENTRE DRAMATIQUE FRIBOURGEOIS – THEATRE DES OSSES



Saison 2014 - 2015

Statistiques

Deux nouvelles productions du Théâtre des Osse, une reprise de création, une création en coproduction, deux accueils, quatre cafés littéraires et un festival de sept productions romandes.

- *L'illusion comique* de Pierre Corneille, dans Le Théâtre de 129 places (création)
- *Petite Sœur* de Pierre Gripari, dans Le Théâtre de 129 places (reprise de création)
- *Les Petits commencements* de Guy Jutard, dans le Studio de 70 places (accueil)
- *Chambre d'Amis* d'Antoine Jaccoud, dans Le Théâtre de 129 places (création en coprod)
- *Vernissage* de Vaclav Havel, dans Le Théâtre de 129 places (accueil)
- *Le menteur* de Carlo Goldoni, dans Le Théâtre de 129 places (accueil)
- *Röstigraben ou Le Stage* de Guy Krneta et Antoine Jaccoud, dans Le RestoBar (création)
- *Cafés littéraires* dans la cafétéria (8 soirées)
- *Festival Le Printemps des compagnies* (23 représentations dans tout le théâtre)

Nombre d'abonnés : 402

Nombre de représentations aux Osse : 154 (dont 35 scolaires)

Nombre de spectateurs aux Osse : 11'530 (dont 3'723 étudiants)

Nombre de représentations en tournée : 50 (dont 19 scolaires , y compris Midi, Théâtre)

Nombre de spectateurs en tournée : 8'863 (dont 2'840 étudiants)

Total pour la saison :

204 représentations et 20'393 spectateurs

taux d'occupation moyen pour la saison: 71 %

L'ILLUSION COMIQUE – PIERRE CORNEILLE



LA REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION Saison 2014 / 2015

L'illusion comique

- Le 25 septembre 2014 : Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier sont les invités culturels de Claire Burgy dans le Journal de 12 :45 de la RTS. Ils présentent *L'illusion comique*. (Journaliste : Anne Marsol / Durée : 9'15'')
- Le 6 octobre 2014 : La Télé diffuse une interview de Nicolas Rossier dans le journal L'Actu en Direct avec des images de *L'illusion comique*. (Journaliste : Zelda Chauvet / Durée : 2'19'')
- Le 7 octobre 2014 : Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier sont invités dans l'émission S'IL NOUS PLAÎT de La Télé pour parler du spectacle *L'illusion comique*, avec diffusion d'images prises par Zelda Chauvet.
- Le 7 octobre 2014 : Les Matinales d'Espace 2 diffuse une chronique sur *L'illusion comique* avec des extraits du spectacle. (Critique : Thierry Sartoretti / Durée : 5'56'')
- Le 9 octobre 2014 : L'émission « Vertigo », sur RTS La Première, diffuse une critique de *L'illusion comique*, par Thierry Sartoretti. (Durée : 5'39'')
- Le 10 octobre 2014 : *L'illusion comique* est au menu de l'émission « Zone Critique », sur Espace 2. Avec Mireille Descombes (Leblog Hebdo), Marie-Pierre Genecand (Le Temps) et Pierre Lepori (RSI). (Animateur : Thierry Sartoretti / Durée : 12'15'')
- Le 14 octobre 2014 : L'émission « A l'Ombre du Baobab », sur Radio Fribourg, accueille Geneviève Pasquier et Céline Cesa pour parler de *L'illusion comique*. (Animatrice : Caroline / Durée : 25')
- Le 13 novembre 2014 : l'émission « La Puce à l'Oreille », de la télévision RTS1, parle du spectacle *L'illusion comique* avec extraits vidéo.
- Le 28 décembre 2014 : Geneviève Pasquier est l'une des 4 invités de la « Rétrospective culture 2014 » de La Télé pour *L'illusion comique*. (Journaliste : Zelda Chauvet / Durée : 45')

Théâtre

Les sortilèges de l'illusion comique



Pièce merveilleuse, au sens propre du terme, où un mage retiré dans sa grotte est capable des plus grands prodiges: c'est ainsi que Corneille, dans «L'illusion comique», écrivit une pièce folle sur les pouvoirs de la représentation. Pour lancer leur première saison à la tête du Centre dramatique fribourgeois, Geneviève Pasquier et Valentin Rossier ne pouvaient choisir plus beau manifeste, qu'ils mettent en scène avec le recours des fameux spécialistes de l'animation, les frères Frédéric et Samuel Guillaume. Ils ont pour mission de donner vie au monde magique créé par Corneille. Le spectacle sera donné deux fois avec surtitrage allemand, puis partira en tournée romande. **J.-J. R. Givisiez (FG), du 26 septembre au 23 novembre, mais aussi à Genève, Vevey, Dorigny (VD), Bienne, Bulle.**

Une illusion pas tout à fait classique

THÉÂTRE DES OSSES • Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier mettent en scène leur première pièce à Givisiez, «L'Illusion comique» de Corneille, en mariant l'alexandrin à la vidéo.

ELISABETH HAAS

Ils amorcent un changement, mais en douceur. A l'heure de présenter leur première pièce au Théâtre des Osse, à Givisiez, en tant que directeurs, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier motivent leur choix pour un «classique» qui n'en est pas tout à fait un. «L'Illusion comique» date bien du XVII^e siècle français, mais «c'est une pièce complètement folle, dans laquelle Corneille se permet tout», se réjouit Geneviève Pasquier. Les metteurs en scène, eux, se sont permis d'utiliser de la vidéo – ils ont fait appel aux frères Guillaume, cinéastes – et de faire jouer les comédiens dans des costumes contemporains, histoire de souligner son caractère atemporel.

Dans la carrière de l'auteur, «L'Illusion comique» marque un moment charnière: après cette pièce, Corneille n'écrira plus que des tragédies, qui tiendront compte de l'idéal des règles classiques. «L'Illusion comique», elle, déborde largement des trois unités (d'action, de temps et de lieu) et fait se suivre des scènes comiques, tragiques, voire épiques. Corneille lui-même disait avoir engendré «un étrange monstre». «C'est un patchwork de styles, un mélange des genres», décrit Geneviève Pasquier: «Comme dans le théâtre de Shakespeare, une scène comique cohabite avec une scène tragique, et l'alchimie prend. C'est une pièce réputée compliquée, qui a fait renoncer de nombreux metteurs en scène: c'est ce qui nous a attirés.»

Spectres et illusions

Le premier acte s'ouvre dans la grotte d'Alcandre. Le magicien aide Pridamant à revoir son fils Clindor, qu'il a quitté en de mauvais termes il y a dix ans de cela. Par un procédé de flashback avant l'heure – procédé que Corneille invente, il n'existait pas encore au théâtre, rappelle Geneviève Pasquier – Alcandre fait apparaître Clindor en tant que suivant du soldat fanfaron Matamore, amoureux



La Liberté du 25.9.2014

Les metteurs en scène ont imaginé une scénographie qui se veut «un acteur à part entière». ISABELLE DACCORD

de la belle Isabelle, puis adultère et emprisonné. Les hauts faits très improbables du guerrier tiennent du genre comique. Les duos d'amour contrarié du tragique. Et le récit abracadabrant de la fuite de prison du romanesque. Plusieurs intrigues s'emboîtent, la pièce avance de surprises en surprises, ou plutôt d'illusions en illusions, jusqu'au dénouement final qu'on ne révélera pas ici.

Pour mettre en œuvre et jouer sur cette notion d'illusion, les metteurs en scène ont imaginé une scénographie qui se veut «un acteur à part entière», décrivent Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Des panneaux, tantôt opaques, tantôt transparents, parfois utilisés comme miroirs, accueillent les projections de Frédéric et Samuel Guil-

laume. «Le public est dans la situation de Pridamant dans la grotte. Nous avions envie qu'il se demande si les spectres qu'il voit sont vrais ou pas», explique Nicolas Rossier. Les images ont donc un rôle dans la dramaturgie. «Elles ne sont pas des décors. Elles partent du texte et interagissent avec les comédiens», insiste Geneviève Pasquier.

Toujours moderne

Dans la forme, l'utilisation d'une technique moderne comme la vidéo cohabite avec la fidélité des comédiens à la langue classique de Corneille, à l'alexandrin. Le vers représente «une magnifique contrainte» pour Nicolas Rossier: «Il faut de la rigueur pour dire l'alexandrin, mais ensuite il faut faire siennes les paroles, se libérer de la struc-

ture du vers, pour que le spectateur l'oublie.»

Grâce aux acteurs, cette langue reste donc vivante. L'alexandrin n'empêche pas «L'Illusion comique» de demeurer, dans le fond, une pièce contemporaine, marquée par des conflits de génération toujours actuels, analyse Geneviève Pasquier: «Dans la scène entre son père Gêronte et elle, Isabelle s'émancipe. Elle lui tient tête. Ce qui compte, c'est son bonheur à elle. Je ne connais pas d'autres scènes aussi modernes que celle-là dans le théâtre classique. Gêronte dit qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies. Cela fait rire d'entendre aujourd'hui ce discours du XVII^e siècle. C'est une des raisons pour lesquelles la pièce tient encore le coup.»

Son intérêt réside aussi dans sa manière de «réaffirmer la place du théâtre dans la société», souligne Nicolas Rossier: «La pièce rappelle à quoi le théâtre est utile. Pridamant va revivre grâce au théâtre.» Et il va le faire grâce aux émotions, en passant du rire aux larmes: «Le théâtre ouvre aux émotions, il titille les émotions au cœur des gens. On ressort différent d'une représentation», croit Geneviève Pasquier. Un credo que la distribution, autour de Céline Cesa, Rachel Gordy, Jean-Paul Favre, Simon Romang, Laurent Sandoz, Edmond Vuilloud et Marc Zuchello va défendre dès vendredi. |

> Ve et sa 20 h, di 17 h Givisiez
Théâtre des Osse. A l'affiche jusqu'au
23 novembre.

«Un théâtre doit vivre, bouillonner, être effervescent»

LES OSSES. Pour les nouveaux directeurs du Théâtre des Osse Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, les choses sérieuses commencent demain avec la première de *L'illusion comique*.

DOMINIQUE MEYLAN

Pour Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, la tension est à son comble. La nouvelle saison du Théâtre des Osse débute demain à Givisiez. Avec *L'illusion comique* de Pierre Corneille, les deux acteurs et metteurs en scène, qui ont pris la succession de Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, inaugurent leur première saison à la tête du centre dramatique fribourgeois.

Quel est votre état d'esprit?

Nicolas Rossier. Nous sommes très excités. Nous nous réjouissons d'ouvrir les portes de ce théâtre au public et de présenter ce spectacle. Nous avons envie que les gens viennent, voient et s'exaltent, qu'ils soient contents des nouveautés.

Comment se sont passés vos premiers mois à la tête du Théâtre des Osse?

NR. Très bien. Nous avons dû faire l'apprentissage de cette fonction de directeurs associés,

mais nous n'avons pas été avertis de notre temps et de notre énergie. Nous avons travaillé comme des fous.

Auparavant, vous étiez relativement indépendants. Comment est-ce que vous gérez ces nouvelles contraintes?

Geneviève Pasquier. Nous avons gardé notre indépendance dans la création. Le but de notre présence aux Osse est de fabriquer les spectacles que nous aimons. Il y a des impératifs de budget, mais nous commissions cela auparavant. C'est vrai que nous devons garder un tête le fonctionnement de la maison et les collaborateurs. Ici, on sent la permanence, c'est un nouveau souci.

Allez-vous continuer à être acteurs et metteurs en scène avec la même intensité qu'auparavant?

NR. Être metteurs en scène fait partie de notre cahier des charges. Et acteurs très certainement aussi. Pour cette première saison, il nous semblait bien de ne pas être partout. Nous avons aussi la possibilité de jouer à l'extérieur, même si l'ampleur du travail nous retient beaucoup ici. Nous ferons en fonction de nos possibilités.

Que vous ont transmis Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, avec qui vous avez cohabité



Tous deux comédiens et metteurs en scène, les Fribourgeois Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont créé en 1991 la Compagnie Pasquier-Rossier. Depuis le début de l'année, ils dirigent le Théâtre des Osse. CLAUDE HAVAZD

quelques mois?

GP. Elles ont infiniment respecté nos débuts. Très occupées par leur spectacle final, elles nous ont fait confiance et ne se sont pas imposées.

Comment est-ce que vous allez gérer cet héritage?

GP. Nous allons faire de bons spectacles!

NR. L'héritage, ce sont les murs et une partie du public. Si

nous avons été sollicités, c'est pour faire notre théâtre, pas celui de Gisèle Sallin et Véronique Mermoud. La rupture se fera en douceur. Je ne ressens pas une obligation pesante de suivre une doctrine fixée. Un théâtre doit vivre, bouillonner, être effervescent.

GP. Nous sommes les premiers à hériter du bébé, mais après nous, il y aura quelqu'un d'autre. Nous sommes des passeurs.

Avez-vous le sentiment que le public des Osse doit être renouvelé?

GP. Comme partout! Il y a un problème de vieillissement du public en Europe. Il existe tellement d'autres possibilités pour les jeunes de se divertir. Cela prendra peut-être du temps de faire venir des gens qui ne sont jamais venus.

Nous avons ouvert les répétitions à des stagiaires et des étudiants. La façon dont nous abordons un classique est totalement différente et nous espé-

rons que cela va gommer certains a priori. *L'illusion comique* sera extrêmement visuelle, très ludique.

Mettez en avant les créations et les acteurs fribourgeois fait-il partie de vos préoccupations?

GP. Bien sûr nous y sommes attentifs, il y a des artistes excellents ici. Mais il faut aussi que cela corresponde à nos critères de programmation. Si on veut sortir du territoire, il faut collaborer avec les autres cantons. Nous allons continuer à bouger et à accueillir des gens.

Comment souhaitez-vous positionner le Théâtre des Osse, avec la proximité de Nulthonie et d'Equilibre?

NR. Nous sommes un théâtre de création et notre mission est différente. Nos rapports avec Nulthonie et Equilibre sont bons. Si leur public vient aux Osse et vice versa, c'est très bien. Plus il y a de théâtre, plus il y aura de spectateurs. ■

Un classique pour commencer

Dans *L'illusion comique*, première pièce proposée par les nouveaux directeurs des Osse Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, Corneille s'amuse à mélanger les genres et les styles. Pridamant, qui s'est brouillé avec son fils Clinandre, se rend chez un sage pour obtenir des informations. Ce dernier fait défiler sous ses yeux, par un procédé magique, des images de la vie mouvementée de son fils.

Pourquoi avoir choisi *L'illusion comique*?

Geneviève Pasquier. Nous voulons commencer par quelque chose de festif, qui puisse attirer le public et qui soit à l'image de notre travail. Nous avons énormément lu et nous ne trouvions pas. Finalement, nous sommes allés chez les classiques. *L'illusion comique* se situe complètement en dehors des canaux habituels. C'est une pièce clas-

sique sans en être une, qui offre un foisonnement de possibilités scéniques.

Qu'est-ce qui est novateur dans cette pièce?

Nicolas Rossier. La pièce est très contemporaine de par son contenu. Pour monter au père ce que son fils est devenu, le magicien clique des doigts et le fils apparaît en chair et en os. Corneille invente le cinéma et le flash-back. A l'époque, on usait de jeux de miroir et de fausses trappes. Aujourd'hui, il faut réinventer des stratagèmes. Même si c'est devenu assez courant de faire intervenir l'image et la vidéo, cela se justifie complètement dans ce cas par la dramaturgie et l'histoire.

Est-ce un clin d'œil de choisir une pièce sur *L'illusion du théâtre* pour inaugurer votre travail aux Osse?

GP. *L'illusion comique* nous apprend que le théâtre peut toucher une personne et la rendre différente. Tout au long de la pièce, le père reçoit les images de son fils et, à la fin, il le comprend vraiment grâce à la fiction. Evidemment, c'est un clin d'œil, mais c'est aussi une manière de dire: venez au théâtre, vous allez en sortir transformé. Cela évoque la nécessité de notre métier. Si le théâtre a perduré au cours des siècles, c'est parce qu'on en a besoin pour vivre, pour se remettre en question, pour s'ouvrir. DM

Givisiez, Théâtre des Osse, jusqu'au 23 novembre. Représentation à La Tour-de-Trême le 28 novembre dans le cadre de la saison culture CO2. Renseignements: www.theatrosses.ch

MUSEUM

Zum Umgang mit dem Tod

In einem Vortrag im Sensler Museum nimmt Lambrini Koutoussaki die Besucher heute mit auf einen Streifzug durch Zeiten und Länder und betrachtet dabei den Umgang mit dem Tod in Vergangenheit und Gegenwart. «Unsere Sepulkralkultur, eine Gedächtniskultur?» lautet der Titel des Referats, das im Rahmen der Ausstellung stattfindet, die sich dem Sterben und den Todes- und Beerdigungsriten der Region widmet. Die Referentin hat Altertumswissenschaften an der Uni Freiburg studiert und erforscht seit Jahren Totesrituale, Friedhofskulturen und Grabmalkunst. **ak**

Sensler Museum, Tafers. Fr., 26. September, 19.30 Uhr.

KONZERTE

Frauenchor feiert Jubiläum

Der Frauenchor Wünnewil feiert am Samstag sein 40-Jahr-Jubiläum. Unter der Leitung von Trudy Vonlanthen singt er in der Pfarrkirche Wünnewil die Festmesse für Frauenchor von H. J. Leuthold. Der Gemischte Chor und der Jakobschor Wünnewil umrahmen die Messe. Anschliessend lädt die Pfarrei zum Apéro-Konzert im Saal des Gasthofs St. Jakob. **ak**

Pfarrkirche, Wünnewil. Sa., 27. September, 17 Uhr.

Saisonstart mit einer Operette

Am Sonntag startet die Spielzeit 2014/15 von Kultur im Podium. Sie beginnt mit der Operette «Gräfin Mariza» von Emmerich Kálmán, gespielt vom Operettentheater Salzburg. In der Partitur der Operette finden sich Evergreens wie «Einmal möchte ich wieder tanzen» oder «Grüss mir die süßen, die reizenden Frauen im schönen Wien». Das im Jahr 2009 gegründete Operettentheater Salzburg steht in der Tradition der klassischen Operette, mit dem frischen Esprit der heutigen Zeit. **ak**

Podium, Düdingen. So., 28. September, 17 Uhr.

Musik in der Einsiedelei

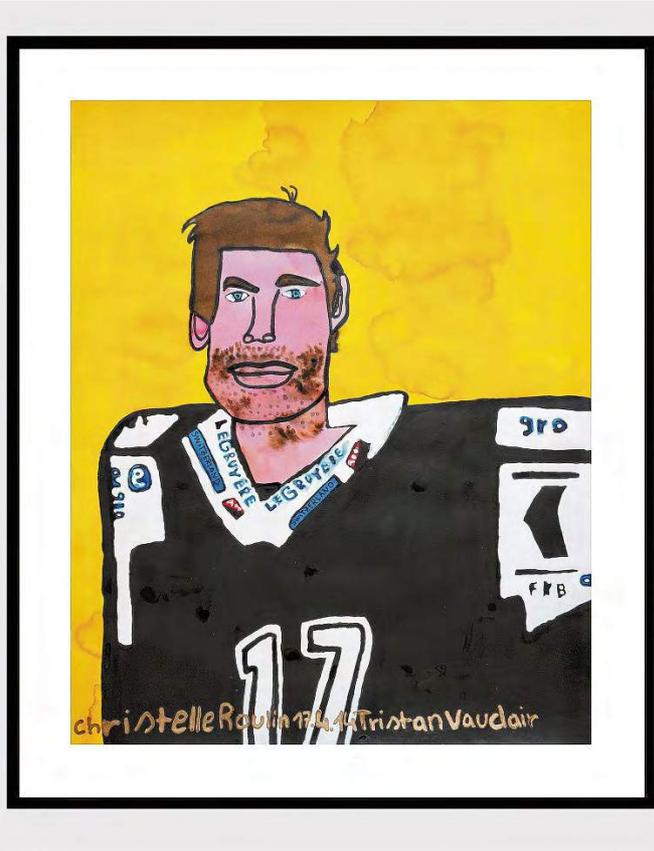
Der Kammerchor Zeugma unter der Leitung von Philippe Savoy präsentiert am Sonntag mit dem Latin-Jazz-Trio Donaflor in der Magdalena-Einsiedelei Düdingen das Projekt «Sacré des Liens». Zum Trio Donaflor zählen Anne-Florence Schneider (Gesang), Claude Schneider (Gitarre) und Dudu Penz (Bass, Kontrabass). **ak**

Magdalena-Einsiedelei, Räsch, Düdingen. So., 28. September, 17 Uhr.

Trio Fontane mit Wiener Klassik

Das Trio Fontane spielt am Sonntag in Murten Werke von Haydn und Radecke. Das Konzert beginnt mit dem bekannten «Zigeunertrio» von Joseph Haydn und geht weiter mit Kammermusik des deutschen Romantikers Robert Radecke. **tk**

Kultur im Beauvieu (Kib), Prehlstrasse 13, Murten. So., 28. September, 17 Uhr.



Ausstellung

Alle Spieler von Gottéron porträtiert

Freiburg Die Creahm-Künstlerin Christelle Roulin will dem HC Freiburg-Gottéron auf ihre ganz eigene Weise Glück bringen: Sie hat alle Spieler der Mannschaft porträtiert und präsentiert ihre Werke jetzt im Sport-Café der Eishalle St. Leonhard. Die meisten der 28 Bilder sind Tusche- und Aquarellarbeiten; eines ist ein Siebdruck. Es ist die erste Einzelausstellung der 31-Jährigen, die seit 2011 bei Creahm arbeitet, einem Atelier für geistig behinderte Künstlerinnen und Künstler. **cs/Bild zwg**

Sport-Café, Eishalle St. Leonhard, Freiburg. Bis zum 26. Oktober. Mo. 8.30 bis 18 Uhr, Di. bis Sa. 8.30 bis 22.30 Uhr, So. 8.30 bis 22 Uhr.

THEATER

Simon Chen mit Sushi Casanova

Simon Chen, der «Freiburger aus Zürich und halbe Aargauer mit taiwanesischen Wurzeln», ist mit seinem aktuellen Programm «Sushi Casanova» zurück in Freiburg. Der Spoken-Word-Künstler tritt am Samstag im Kellerpöche auf. Dabei ist «Sushi Casanova» nicht nur ein Bühnenprogramm, sondern auch ein Buch und eine CD. Und bei Chens Bühnenshow wird nicht nur gelesen, sondern «performat, dass die Ohren wackeln». Der Künstler verspricht ein multimediales Spektakel mit Musik des Pianisten Artemi und wie gewohnt massgeschneidert für

den Spielort und das Publikum des Abends. **cs**
Kellerpöche, Samaritergasse 3, Freiburg. Sa., 27. September, 20.15 Uhr.

Eine Komödie zum Einstand

Im Théâtre des Osses beginnt heute die Saison 2014/2015, die erste unter der Leitung des neuen Direktionsduos Geneviève Pasquier und Nicolas Rossier. Die beiden haben sich für ihren Einstand für eine Komödie entschieden, und zwar für «L'illusion comique» des französischen Dramatikers Pierre Corneille (1606-1684). Am 10. und 11. Oktober wird die französisch gesprochene

Inszenierung mit deutschen Übertiteln aufgeführt. **cs**

Théâtre des Osses, Givisiez. Premiere: Fr., 26. September, 20 Uhr. Weitere Aufführungen bis zum 23. November. Deutsche Übertitelungen am Fr., 10. Oktober, und Sa., 11. Oktober, jeweils 20 Uhr.

Mummenschanz im Equilibre

Das Schweizer Maskentheater Mummenschanz zeigt diesen Monat erstmals ein speziell für Familien zusammengestelltes Stück. Diesen Sonntag ist «Mummenschanz 4 familles» zwei Mal im Equilibre zu sehen (FN vom Dienstag). **cs**

Equilibre, Freiburg. So., 28. September, 14 und 16.30 Uhr.

STADTRUNDGANG

Letzte Führung der Saison

Am Samstag findet der letzte deutsche Stadtrundgang der «Frauen in Freiburg» in diesem Jahr statt. Die szenische Führung zum Thema «Zwischen Ehe und Kloster» befasst sich mit dem Leben von Frauen im 15. Jahrhundert und zeigt, wie vielfältig deren Schicksale sein konnten: So begegnet das Publikum einer Nonne und einer Begine, aber auch der Meisterin des öffentlichen Bordells. **cs**

Augartier, Freiburg. Sa., 27. September, 16 Uhr (Treffpunkt im Burgquartier zwischen Zähringergrässchen und -brücke). Der letzte Rundgang in französischer Sprache findet am 8. Oktober um 18 Uhr statt.

MUSIC

Musikalische Erinnerungen

Die Sängerin Maria de la Paz und der Gitarrist Ignacio Lamas machen seit 2010 zusammen Musik, künstlerisch vereint durch ihre hispanischen Wurzeln: Maria de la Paz wurde in Buenos Aires geboren, Ignacio Lamas' Familie stammt aus Spanien. Mit dem Projekt «Barrio Oscuro» lässt das Westschweizer Duo Erinnerungen an einen verwunschenen Ort wach werden, an dem sie als Kinder viel Zeit verbrachten. Wie das musikalisch tönt, ist heute Abend im Tunnel in Freiburg zu hören. **cs**

Le Tunnel, Reichengasse 68, Freiburg. Fr., 26. September, 21 Uhr.

«Bühne Frei!» Nummer 58

Licht an und aus bei «Bühne Frei!» im Bad Bonn: Der warme Pop der Luzerner Max Bailey bringt zu Anfang viel Licht und Energie. Bei L'Arbre Bizarre überzieht in der Folge Dunkelheit den Raum. Die Basler erweisen der Post-Punk-Ära ihre Reverenz, brechen aber immer wieder mit Geigeneinsätzen, Post-Rock-Passagen und einer hellen Stimme aus der Finsternis aus. Für Always The Same bleiben die Gitarren tief gestimmt: Die Lausanner haben sich ebenfalls dem Post-Punk-Revival verschrieben. **ak**

Bad Bonn, Düdingen. Sa., 27. September, 21 Uhr.

Folkiges aus Übersee

Irgendwo zwischen Alternativen Country und Folk-Americana bewegt sich die Musik der amerikanischen Band Wovenhand. David Eugene Edwards hat sie 2001 während eines Sabbatjahres seiner damaligen Band 16 Horsepower gegründet und zunächst als Soloprojekt mit wechselnden Mitmusikern geführt. Inzwischen ist Wovenhand aber längst eine «richtige» Band mit einer treuen Fangemeinde geworden. Die Freiburger Fans können die Gruppe diesen Samstag im Fri-Son live erleben. **cs**

Fri-Son, Giessereistrasse 13, Freiburg. Sa., 27. September, 20 Uhr.

AUSSTELLUNGEN

Blumiges und mehr

Die Böisingerin Vreny Stulz stellt ihre Bilder in der Bibliothek Böisingen aus. Sie malt Blumen und andere Sujets in Aquarell, Acryl und Mischtechnik. Organisatoren sind die Bibliothek und die Kulturkommission Böisingen. **mir**

Bibliothek, Böisingen. Vernissage: Sa., 27. September, 16 bis 18 Uhr. Bis zum 11. Oktober. Mo., Di. und Do. 15.15 bis 17 Uhr, Mi. bis 20 Uhr, Sa. 9.30 bis 11.30 Uhr. Mi. und Sa. in Anwesenheit von Vreny Stulz.

Vernissage in der Schloss-Galerie

In der Galerie im Schloss Avenches beginnt am Samstag eine neue Ausstellung: Die Künstlerin Valentine S. präsentiert ihre Werke. **tk**

Schloss Avenches, Rue du Château. Vernissage: Sa., 27. September. Bis zum 26. Oktober. Mi. bis So. 14 bis 18 Uhr.

MUSIC

Ein Flashback und ein Antiheld

Im Nouveau Monde gibt es am Wochenende eine musikalische Zeitreise und neue einheimische Chansons: Heute lädt der 25-jährige Schweizer Filmemacher und Produzent Cee-Roo zu einer originellen Reise durch die Musikgeschichte: mit dem audiovisuellen Electro-Soul-Pop-Spektakel «The Flashback live». Morgen tauft der Freiburger Chansonier Sébastien Peiry sein Album «Bubble Gum». Der Kaugummi steht als Symbol für die Wegwerfgesellschaft: Er ist unnützlich und wird rasch weggeworfen – aber er macht Spass. Als «Mr. Bubble Gum» präsentiert sich Peiry als Antiheld, der sich über die moderne Welt lustig macht und sich darin doch wohlfühlt. **cs**

Nouveau Monde, Alter Bahnhof, Freiburg. Cee-Roo: Fr., 26. September, 22.30 Uhr. Sébastien Peiry: Sa., 27. September, 20.30 Uhr.

Eine frische Soulstimme



Eine frische Freiburger Stimme ist nächsten und übernächsten Mittwoch im Soussol zu entdecken: Pascale Etter (Bild), die soeben das Gymnasium mit Schwerpunkt Musik abgeschlossen hat, präsentiert Coversongs und Eigenkompositionen, inspiriert von Jessie J, Whitney Houston, Aretha Franklin und Beyoncé. Im Soussol tritt die junge Frau, die auch Violine spielt, mit einem Gitarristen und einem Perkussionisten auf. **cs/Bild zwg**

Soussol, Lausanngasse 91, Freiburg. Mi., 1. Oktober, und Mi., 8. Oktober, jeweils 20.30 Uhr.



JEU DE MIROIRS CORNÉLIENS AU THÉÂTRE DES OSSES

© Isabelle Daccord



Mireille Descombes

Pour leur première rentrée à la tête du Théâtre des Osses, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont choisi une pièce à la fois programmatique et symbolique: *L'illusion comique* de Corneille. Cette comédie en cinq actes utilise le conflit des générations, soit la brouille entre un père et son fils, pour donner à réfléchir sur l'essence du théâtre. Une façon pour les nouveaux directeurs de s'affirmer, sans pour autant renier l'héritage des deux fondatrices de l'institution fribourgeoise, Gisèle Sallin et Véronique Mermoud.

Ecrite en 1635 - Corneille a alors 29 ans - *L'illusion comique* joue sur différents niveaux. On assiste d'abord à la rencontre entre le père Pridamant et le mage Alcandre. Ce dernier lui propose, par un procédé magique, de lui faire découvrir les étapes de la vie de son fils Clindor qu'il n'a plus revu depuis 10 ans. L'essentiel de la pièce se concentre alors sur les amours, aventures et mésaventures du jeune homme. Jusqu'au retournement final.

La pièce est étrange, et difficile. Certains y ont vu un texte précurseur des savantes mises en abyme de Luigi Pirandello. S'appuyant sur un jeu de paravents et de miroirs un peu convenu, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier privilégient les images et les astuces visuelles au détriment du texte et de ses enjeux. A la tête d'une équipe de comédiens aux prestations inégales - on relèvera la belle présence d'Edmond Vullioud en Alcandre - les deux metteurs en scène ressemblent à des jongleurs ivres de leur liberté, passant de la tempête de neige et de l'apparition du mage en fantôme d'opérette aux onomatopées de bande dessinée. Leur *Illusion comique* glisse du côté du vaudeville, et laisse sur sa faim.

"L'illusion comique" de Pierre Corneille. Mise en scène Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Givisiez (FR). Théâtre des Osses. Jusqu'au 23 novembre.

A lire également dans Polars, Polis et Cie

Au cœur de la mémoire écossaise

Coups de feu sur le pont de Galata

Avec tact et élégance, Dorian Rossel interroge "Une femme sans histoire"

A lire également dans Culture

Le film perdu de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein

Un festival d'immondices chez Ruquier

«Bouboule» illumine la compétition du Zurich Film Festival

A lire également sur le même sujet

A lire dans L'Hebdo du 28 août 2014

Un Dom Juan infidèle au Théâtre Saint-Gervais

Cour des miracles et pom-pom girls à Vidy



En montant *L'illusion comique*, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier offrent une effervescence d'effets visuels, à l'image de la terrifiante apparition de la servante Lise (Céline Cesa, en noir) derrière le miroir sans tain où se regarde Isabelle (Rachel Gordy, en blanc). ISABELLE DACCORD / THÉÂTRE DES OSSES

Les Osses dans l'ère du théâtre high-tech

PREMIÈRE. Un public bigarré a assisté, vendredi soir, à la première de *L'illusion comique*, dans une mise en scène très technologique de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier.

CHRISTOPHE DUTOIT

Critique

L'émotion n'était pas à son paroxysme, comme à la première de *Rideau!*, l'adieu au théâtre donné l'hiver dernier par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud. Mais, comme le dit la sentence: les cimetières sont pleins de gens irremplaçables... Le Théâtre de Osses n'a aujourd'hui pas d'autre choix que de survivre au départ de ses créatrices. Le roi est mort, vive le roi.

Vendredi soir, la tension était cependant palpable dans la salle bondée de Givisiez. D'un côté, les habitués attendaient non sans appréhension la première mise en scène des nouveaux

maîtres de céans, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier (*La Gruyère* du 25 septembre). Avec peut-être la crainte de ne plus vivre en ces lieux des œuvres stratosphériques... Beaucoup sortiront rassurés de la salle.

A la pointe

De l'autre côté, un nouveau public, plus jeune, plus lémanique peut-être, est venu assister à un festin de haute technologie, à la pointe de ce qui se fait aujourd'hui dans le théâtre contemporain. En montant *L'illusion comique* de Pierre Corneille (la pièce est datée de 1636), le duo a touché parfaitement juste. Avec leur mise en scène high-tech, ils donnent à la fois une lecture très actuelle de ce texte classique et ils livrent un manifeste éclatant de leur vision et de leur amour du théâtre, que résume le mage Alcandre en ces termes: «Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre / Est en un point si haut que chacun l'idolâtre / Et ce que votre temps voyait avec mépris / Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits.»

Tout commence dans la salle, avec ces acteurs qui

émergent du public et affrontent une tempête projetée sur le rideau de scène. Le ton est donné. Il sera voué aux écrans. Derrière les images, les frères Guillaume transposent leur monde onirique sur les planches. Chez eux, des draps deviennent montagnes enneigées, qui deviennent fantômes, qui deviennent hommes. Tout l'art de l'illusion.

Puis le rideau tombe, sur un plateau fait de panneaux pivotants. Quatre devant, trois derrière. Ils seront prétexte à tous les jeux, à tous les décors, à une porte qui claque, à une fenêtre semi-transparente, à une prison...

Effets au service de l'action

Pieds nus sur un sol en tapis de gymnastique et sapés de chemises très seyantes, les acteurs démêlent les fils de l'intrigue sur une musique électronique et sous le regard d'Alcandre et de Pridamant, ces deux papys comme évadés du *Muppet Show* qui observent les scènes sans se faire voir.

Aux premières loges, ils assistent à un déferlement d'effets vi-

suels, qui puisent leurs sources aussi bien dans le manga, les jeux vidéo, le cinéma burlesque ou le mythe de la caverne de Platon (le monde des illusions). Comme dans un palais des glaces ultramoderne, les miroirs – parfois sans tain – sont au service de l'action, comme dans la scène où la servante Lise apparaît de manière terrifiante comme un «double» d'Isabelle. Face à telle effervescence, les alexandrins de Corneille paraissent parfois surannés, comme piégés dans un paradoxe spatio-temporel...

Malgré plusieurs imprécisions et quelques défauts de prononciation (sujet sur lequel Gisèle Sallin était ô combien intransigente), les sept acteurs tirent leur épingle du jeu, avec des mentions spéciales à Jean-Paul Favre, qui campe un Matamore jouissif dans un registre à la Louis de Funès, et à la Gruérienne Céline Cesa, très ambiguë dans le rôle de la servante amoureuse.

A juger le torrent d'applaudissements, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont été adoubs par le public des Osses. ■

Une «Illusion» très rock

THÉÂTRE DES OSSES • Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier mettent en scène Corneille et rendent un hommage contemporain au théâtre.



Matamore (Jean-Paul Favre), personnage de bouffon, en super-héros. ISABELLE DACCORD

La Liberté
30.09.2014

ELISABETH HAAS

Il gesticule comme un personnage de manga, fanfaronne, lunettes de jeux vidéo sur les yeux, cape ridicule de superhéros, plastron jaune de costume de carnaval. Matamore le grand guerrier est un bouffon. Une image incongrue quand il s'agit de Corneille? Non, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont osé aller jusqu'au bout de la modernité de «L'Illusion comique». Les metteurs en scène, pour leur première pièce en tant que directeurs, ont truffé la pièce de références contemporaines, la bande dessinée, ses cases et ses bulles, le cinéma (il y a du James Bond et du Parrain dans les postures) et la culture jet-set ou bling-bling.

Rien de «classique» donc sur la scène du Théâtre des Osses, à Givisiez, même si les alexandrins sont bien fidèles à la langue du XVII^e siècle. Même le sol est mou, comme un tapis de gym, terrain de jeu qui oblige les pieds nus à s'enfoncer et provoque une démarche un peu chaloupée. Les acteurs semblent à l'entraînement. Ou peut-être en répétition. Ils en découlent visiblement avec leur rôle. La structure de mise en abyme de la pièce justifie ce choix: sans révéler le nœud

de l'intrigue, il s'agit d'accentuer encore la vision du théâtre comme jeu. Forts de l'exagération qu'autorise le genre de la comédie, les acteurs s'amuse à jouer leur personnage et se jouent de lui, Matamore en tête (Jean-Paul Favre). Ils jouent aussi à cache-cache avec les panneaux mobiles, qui servent tantôt d'écran aux projections de Frédéric et Samuel Guillaume, tantôt de miroir, ou sont utilisés en transparence. La scénographie est hautement ludique. La bande sonore de François Gendre également, avec ses bruits, son caractère parfois cinématographique, sa musique matinée d'électro loin de toute étiquette.

Mais certaines scènes en revanche sont tout à fait sérieuses. Comme quand Lise, la servante (Céline Cesa, poignante), rage d'être méprisée par Clindor. On se prend au jeu, on compatit. D'un côté le grotesque. De l'autre le tragique. Les deux genres se côtoient, de manière improbable, mais convaincante aussi bien l'un que l'autre. Les metteurs en scène du Théâtre des Osses parlent d'un patchwork, d'un mélange des genres – pour le public à y perdre son alexandrin. C'est tout à la fin de la pièce qu'on com-

prend pourquoi des collisions aussi inattendues sont possibles. Mais cela fonctionnait déjà à l'époque de Corneille et cela fonctionne aujourd'hui encore, avec l'effet jubilatoire de retrouver des références d'aujourd'hui.

Rien de gratuit donc dans l'utilisation des techniques vidéo, de la perruque permanente d'un Clindor dragueur sûr de lui et de la jupe plissée sixties d'une Isabelle faussement sage. Jouer des codes, c'est bien au théâtre et a fortiori dans «L'Illusion comique» que c'est permis, s'amuse Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, qui n'ont pas peur du ralenti qui fait pour de faux ni de faire parler avec l'accent «djeun» le geôlier en tenue de voyou de comédie musicale rock. Si le spectateur a son double scénique dans le rôle de Pridamant, les metteurs en scène se retrouvent dans le personnage du magicien Alcandre, avec son voile de prestidigitateur dans lequel il finit par se moucher. Du jeu, encore. Sa tirade finale résonne dès lors comme un hommage très actuel au théâtre et à la force des émotions qu'on y vit. I

> A l'affiche jusqu'au 23 novembre. Infos et réservations: 026 469 70 00, www.theatreosses.ch

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Drôle d'illusion

Par Maëlle Andrey

de Pierre Corneille / mise en scène Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier / du 26 septembre au 23 novembre 2014 / Théâtre des Osses, Givisiez



Copyright : Théâtre des Osses

L'illusion comique, « étrange monstre » cornélien, est empreinte d'une grande liberté et d'une certaine folie, qui sont très bien exploitées dans cette mise en scène pétillante, mêlant le style classique à la modernité, l'alexandrin aux onomatopées, les personnages de Corneille à ceux de bandes dessinées... Projections, musique et bruitages, vitres sans tain et drapés nous font entrer dans l'illusion de la manière la plus plaisante qui soit.

Le vent souffle. La neige tombe tout autour des spectateurs. Derrière eux, les comédiens entrent en scène. Pridamant (Laurent Sandoz) est à la recherche de son fils Clindor (Simon Romang), qu'il n'a pas revu depuis dix ans. Son ami Dorante (Marc Zuchello) l'accompagne dans cette expédition. Un chemin montagneux les mène à la grotte du magicien Alcandre (Edmond Vuillioud), doté de multiples pouvoirs, dont celui qui permet de faire défiler la vie de Clindor sous les yeux de son père. Il s'agit d'une mise en abyme théâtrale : Pridamant et Alcandre sont spectateurs de ce qui se joue dans la vie de Clindor mais aussi sur la scène...

C'est en 1636 que Corneille mélange les genres et les styles dans cette pièce libre et folle. Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, qui viennent de reprendre les rênes du Théâtre des Osses à Givisiez, reprennent également ce mélange. Geneviève Pasquier, comédienne et metteuse en scène, a reçu une formation à l'École des Beaux-Arts et au Conservatoire de Lausanne. Nicolas Rossier, acteur en Suisse, France et Belgique, s'est formé à l'école du Théâtre national de Strasbourg. Ensemble, en 1991, ils fondent la compagnie « Pasquier-Rossier » et mettent en scène une vingtaine de pièces, dont *Ubu Roi* (1997), *Le Corbeau à quatre pattes* (2000), *LékombinaQueneau* (2010) et *Le Ravissement d'Adèle* (2013). Pour cette première création dans leur propre établissement, ils souhaitent s'attaquer à ce monument du théâtre classique pour perpétuer la tradition du répertoire aux Osses.

« **Zwosh, Blam, Zop !** » Apparaît Matamore (Jean-Paul Favre), soldat fanfaron, dont Clindor est le suivant. Cape noire de super héros, costume jaune, casque surmonté de deux antennes, lunettes futuristes : présenté comme un véritable personnage de BD ou de jeu vidéo, il est encadré par un panneau du décor (case de BD). Ses premières paroles se projettent à ses côtés, dans des phylactères. La musique et les bruitages, réalisés sur commande des metteurs en scène par le musicien fribourgeois François Gendre, sont un bel accès à l'illusion.

Le sol de la scène est mou, mouvant, réceptionnant en douceur les cascades des protagonistes hyperactifs. Sept comédiens (douze personnages) et sept panneaux amovibles, à la fois miroirs, vitres sans tain, réfléchissants, opaques, transparents, colorés. Ces panneaux, animés par les pouvoirs d'Alcandre, contribuent à renforcer l'illusion. Perdu dans un palais des glaces, entouré de multiples reflets (dont ceux du public), dans une partie de cache-cache, le personnage se perd ; le public est dupé. La projection vidéo, conçue par les frères Frédéric et Samuel Guillaume, réalisateurs de *Max & Co* (2008) ou encore de *La nuit de l'Ours* (2012), permet le mirage des multiples disparitions et apparitions. La comédie de Corneille, cinéma avant l'heure, se prête parfaitement à un traitement qui flirte avec l'animation. La projection vidéo ne relève pas ici d'un simple phénomène de mode répandu dans l'art scénique contemporain : elle s'impose par l'intrigue, quitte à devenir elle-même intrigue.

Le spectateur est envoûté par la magie de cette illusion. Tout un jeu sur la vue s'orchestre, sous les fantastiques mains d'Alcandre, véritable maître de ce jeu. Est-ce le comédien sur scène ? Est-ce une projection ? Une image ? Un reflet ? Une ombre ? Un spectre ? Que laisse-t-on voir ? Que cache-t-on ? Que permet-on d'entrevoir ? D'imaginer ?

Dans cet univers fantaisiste, le sérieux maintient toutefois sa place, notamment lors des monologues respectant la métrique la plus pure d'Isabelle (Rachel Gordy), aimée de Clindor et Matamore, ou dans les tirades de Lise (Céline Cesa) ou de Clindor emprisonné.

Entre comédie et tragédie, le spectacle fait passer des éclats de rire à une réception sérieuse, dans ce véritable hommage au théâtre que souhaitent rendre les metteurs en scène. Le monologue d'Alcandre, à la fin de la représentation, résonne comme une apologie du métier de comédien et un véritable plaidoyer du théâtre au sein de la société contemporaine :

*« Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre. »*

L'illusion est, au XVII^e siècle comme aujourd'hui, une des forces principales du théâtre. Les mots de Corneille, la remarquable mise en scène de Pasquier-Rossier, l'exceptionnel jeu des comédiens, l'animation visuelle et sonore, produisent cette évasion dans l'illusion ...

Enfants, ados, adultes, puristes ou non, cette expérience illusionniste, fidèle à l'œuvre de Corneille et colorée d'anachronismes et d'éléments « pop », est à vivre absolument jusqu'au 23 novembre 2014 au Théâtre des Osses à Fribourg, puis en tournée en Romandie.

A Genève, le Théâtre des Osses marque le coup

Critique

Fraîchement nommé à la direction du théâtre fribourgeois, le tandem Pasquier-Rossier revisite Corneille à la Comédie

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier dépoussièrent une pièce de Pierre Corneille en la passant au crible des jeux vidéo, des comics et du cinéma, ce qui donne un coup de fouet à l'ovni baroque rédigé en 1635. Un texte dans lequel le futur grand tragédien mêle pastorale, comédie et tragicomédie, bravant les us de l'époque. Avec *L'illusion comique*, le duo fribourgeois marque sa première rentrée à la tête du Théâtre des Osses. Et brandit ce classique revisité comme son manifeste pour un théâtre libre et inventif.

Dans ses mains? La pièce idéale, qui superpose représentations et interprétations de la réalité. L'intrigue se noue autour d'un conflit de générations. Elle est conduite par le mage Alcandre, qui permet à un père inquiet de voir à distance ce que devient Clindor, son fils. Celui-ci, picaro au service du fanfaron Matamore, a fui le bercail dix ans auparavant et cherche à se hisser socialement. Autour de ses amours et de ses mésaventures, les récits s'enchâssent. Et donnent lieu à des jeux visuels, comme ces bulles onomatopéiques projetées sur les panneaux qui modulent la scénographie. Ou ces animations qui résument avec entrain la fuite de Clindor.

C'est frais, coloré, rythmé et plein d'astuces de mise en scène qui permettent à l'action de tisser



L'acteur lausannois Edmond Vullioud est un majestueux illusionniste. ISABELLE DACCORD

le piège dans lequel va se perdre le spectateur. Pour qui connaît ses retournements, *L'illusion comique* n'interdit aucun artifice, aucune exagération. Certaines métaphores frisent toutefois ici la

facilité, quand d'autres effets paraissent bricolés. Qu'à cela ne tienne, on s'amuse. Seul véritable regret: le jeu inégal, avec des alexandrins qui sonnent lourd dans la bouche des plus jeunes comédiens. Mais c'est compter sans les excellentes interprétations d'Edmond Vullioud (majestueux illusionniste), de Jean-Paul Favre (hilarant Matamore) et de Céline Cesa (charmeuse Lise), qui valent à elles seules de se plonger dans l'illusion. **Gérald Cordonier**

Genève, la Comédie

Jusqu'au di 2 novembre
Rens.: 022 320 50 00
www.comedie.ch

Lausanne, Grange de Dorigny

Je 13, ve 14 et sa 15 novembre
Rens.: 021 692 21 24
www.grangededorigny.ch

LE TEMPS

Théâtre Mercredi 24 septembre 2014

Pierre Corneille, merveilleux apprenti sorcier

Par Alexandre Demidoff

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ouvrent la saison du Théâtre des Osses avec «L'Illusion comique»

Ouvrir une saison, quand on prend la direction d'un théâtre, c'est annoncer la couleur. Rappeler d'où on vient artistiquement, donner le ton pour la suite et si possible un élan, dessiner un esprit. A la tête du Théâtre des Osses depuis cet été, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont choisi d'inaugurer leur mandat avec L'Illusion comique, pièce à ressorts signée Pierre Corneille à la fin des années 1630. L'auteur du Cid, qui n'a pas 30 ans, conçoit une tragi-comédie, machine à rêver et à aimer le théâtre.

L'histoire, c'est celle d'un père, Pridamant, en quête d'un fils rebelle, Clindor. Le patriarche orphelin consulte un magicien, Alcandre, qui exerce ses pouvoirs dans une caverne. Le prodige a lieu: Pridamant voit, comme en songe, son fils ferrailer à travers le monde, au service de Matamore. Il découvre aussi son amour pour Isabelle. Corneille puise dans sa corbeille à fables, histoire de soupeser les sortilèges de la fiction, son aptitude à tromper la mort, à guérir les maux de l'âme.

Texte gorgé de jeunesse, L'Illusion comique paraît faite sur mesure pour le duo Pasquier-Rossier. Celui-ci se distingue depuis vingt ans par un sens aiguisé de l'absurde, un amour aussi des mécaniques poétiques, celle de Raymond Queneau par exemple dans LéKombinaQueneau. Avec son air de bric et de broc – ce qu'on appelle aussi le baroque –, L'Illusion comique est une fête en puissance. La distribution est solide, qui compte, entre autres, Jean-Paul Favre, Rachel Gordy, Edmond Vullioud et Laurent Sandoz. Ils ont de l'étoffe et de la rouerie: des qualités cornéliennes. Il y a dix ans, à la Comédie de Genève, Brigitte Jaques-Wajeman signait une mise en scène de la pièce remarquable d'élégance. On a hâte d'être de nouveau captif d'Alcandre.

«L'Illusion comique» est une machine à faire aimer le théâtre



LE REFLET - THÉÂTRE DE VEVEY

L'ILLUSION COMIQUE
LE TEMPS - SORTIR || NOVEMBRE 2014
SPECTACLE P. 67-68

Corneille pour les enfants. Ou Corneille pour les adultes qui ont gardé leur âme d'enfant. Si vous n'avez jamais pu lire une bande dessinée, ni regarder un film avec Louis de Funès, vous éviterez *L'illusion comique* telle que mise en scène par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, nouveaux directeurs du Théâtre des Oses, à Givisiez. Entre le jeu ultra-typé des comédiens et les vidéos gimmicks des frères Guillaume, l'hommage au théâtre composé en 1635 par celui qui deviendra un grand tragédien classique est ici servi dans toute sa force ludique. Ça marche? Affirmatif. Bien sûr, les puristes crieront peut-être à l'assassinat de Corneille... Ils se souviendront que l'auteur lui-même a qualifié de «monstre étrange» cette pièce atypique, mêlant pastorale, comédie et tragédie. Et à voir l'aisance des co-

médiens, à commencer par Jean-Paul Favre en Matamore, on ne peut que saluer la version ludique de ce classique. **MPG**

L'illusion comique

Genève. La Comédie. Sa 1er à 19h et di 2 novembre à 17h. (Loc. 022 320 50 01, www.comedie.ch).

Vevey. Reflet-Théâtre. Je 6 novembre à 20h. (Loc. 021 925 94 94, www.lereflet.ch).

Bienne. Théâtre Palace. Ma 18 novembre à 20h15. (Rens. 032 322 65 54, www.spectaclesfrancais.ch).

La Tour-de-Trême. Salle CO2. Ve 28 novembre à 20h. (Loc. 026 913 15 46, www.labilletterie.ch).

Corneille, version «comic strip»

Corneille ou l'illusion comics

> **Scènes A Fribourg,** avant une tournée romande, les Osses offrent une version pop de la pièce

> **Ça secoue, ça pétille et ça fait wizzzzz!**

Marie-Pierre Genecand

Corneille pour les enfants. Ou Corneille pour les adultes qui ont gardé leur âme d'enfant. Si vous n'avez jamais pu lire une bande dessinée jusqu'au bout, ni regarder un film avec Louis de Funès, vous évitez *L'illusion comique* telle que mise en scène par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, nouveaux directeurs du Théâtre des Osses, à Givisiez. Entre le jeu ultra-typé des comédiens et les vidéos gimmicks des frères Guillaume, l'hommage au théâtre composé en 1635 par celui qui deviendra un grand tragédien classique est ici servi dans toute sa force ludique. Ça marche? Affirmatif. Shebam! Pow! Blop! Wizz!

C'est Corneille qu'on assassine, crieront peut-être les puristes face à cette version pop de *L'illusion comique*, à voir à Fribourg jusqu'au 23 novembre et dans de nombreux lieux de Suisse romande dont la Comédie de Genève, fin octobre. Pourtant, écrite alors que l'auteur a 29 ans, cette pièce qui mêle pastorale, comédie et tragédie ne ressemble à rien de ce que Corneille a produit avant et produira ensuite.

Lui-même qualifiait d'«étrange monstre» ce texte joyeux qui enchâsse trois niveaux de narration et raconte comment un subterfuge magique permet à un père de suivre à distance les frasques de son fils perdu. Avec une audace qu'on peut saluer, les deux metteurs en scène romands ont donc simplement prolongé les délires de Corneille près de quatre cents ans après.

Nexagérons rien. On ne ressort pas du Théâtre des Osses ébouriffés par de stupéfiants effets. Juste ravis par cette façon rapide, liftée, imagée, de brosser les rimes du maître. Vivifiés aussi par cet élan bon enfant imprimé à ce texte qui parle de transmission. Ce serait comme une comptine maline pour parents paumés, un jeu de

l'oie incisif pour pédagogues dépassés. Un dé qui roule, des cases qui bougent, des obstacles à surmonter sur le mode «cape et épée» et, à la fin, un épilogue qui réjouit le cœur et l'âme. Qui dit mieux pour apprendre le difficile métier d'éduquer.

On est ravis par cette façon rapide, liftée, imagée, de brosser les rimes du maître, vivifiés par cet élan

Tout commence dans le Grand Nord, façon expédition polaire. Pourquoi? Pour rien, juste pour le plaisir de voir la neige tomber – effet des frères Guillaume –, et les moustaches de Laurent Sandoz se givrer. Le comédien, fidèle de François Rochaix, interprète Pridamant, ce père qui, pour avoir été trop sévère, a fait fuir son fils Clindor (Simon Romang) et le cherche dix ans après. Plus tard, Sandoz jouera aussi Géronte, le père d'Isabelle (Rachel Gordy), et troquera alors ses atours de vieillard tremblotant contre le

lino d'un maffieux de quartier. Et puisque, dans la pièce, Géronte apparaît en même temps que Pridamant, l'image de ce dernier est projetée aux côtés du mage Alcandre par qui tous ces mirages arrivent (Edmond Vuilloud, au phrasé toujours aussi velouté). Autrement dit, le film prend le relais des comédiens en chair et en os quand l'exige la dramaturgie. Parfois, l'effet est un peu gratuit – quand Adraste (Marc Zucchello) arrive avec son bouquet ou Lise (Céline Cesa) nettoie les carreaux. Mais le plus souvent, les trucages visuels et la création sonore type cartoons de François Gendre servent le propos.

Ce moment hilarant, par exemple, ou le geste du fils en fuite est résumé à travers des vignettes vintage. Ou cette autre séquence réjouissante où Matamore, ce capitaine fantoche (Jean-Paul Favre, excellent) retrace ses fausses réussites militaires. Les panneaux mobiles du plateau imaginés par Christophe Pitoiset se couvrent d'onomatopées et de croquis de BD. De quoi galvaniser le récit du bouffon habillé comme un super-héros de récré. Et encore le palais des glaces, miroirs qui se répliquent à l'infini, lorsque Matamore craint jusqu'à son ombre dans la nuit...

Si les nouveaux directeurs du Théâtre des Osses, qui viennent de succéder à Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, ont choisi ce texte classique – leur premier en vingt-cinq ans de mise en scène à deux –, c'est pour honorer la tradition de ce centre dramatique fribourgeois, coutumier du répertoire. «Il s'agit aussi d'asseoir la fonction culturelle de cette institution, de réaffirmer son importance au sein de la ville», précise Geneviève Pasquier. Le tandem n'a pas la tradition, ni le répertoire moroses. Ce constat réjouit.

L'illusion comique, jusqu'au 23 nov., Théâtre des Osses, Givisiez, 026 469 70 00, www.theatreosses.ch

Du 28 oct. au 2 nov., Comédie de Genève; le 6 nov., Reflet-Théâtre, Vevey; du 13 au 15 nov., Grange de Dornig, Lausanne; le 18 nov., Spectacles français, Bienne; le 28 nov., Salle CO2, Bulle-La Tour.



Jean-Paul Favre, dans le rôle de Matamore. Excellent en super-héros de la récré sur fond de BD. ARCHIVES

ISABELLE D'ACCORD

théâtre des oses givisiez et à la comédie de genève

L'illusion comique

Du 28 octobre au 2 novembre prochains, vous n'aurez que quelques jours pour aller voir la nouvelle mise en scène de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Et monter *L'illusion Comique* de Corneille n'est jamais une entreprise facile ; cette pièce géniale d'une éclatante modernité procède de miroirs à emboîtements qui reflètent les actions successives et invite le metteur en scène à se montrer inventifs. D'où l'excellente idée de convoquer les deux cinéastes d'animation romands chargés de la création vidéo : Frédéric et Samuel Guillaume. Entretien avec le premier des deux frères.

On le sait, *L'illusion comique* est une espèce de monstre dramaturgique du répertoire et elle met véritablement l'illusion au cœur du problème dramatique de Corneille. Cette pièce est un miroir qui concentre et condense l'image de la réalité. C'est l'art qui crée la vie, l'illusion et, de fait, la réalité telle que le drame la transmet.

Résumons-nous : Pridamant, le père de Clindor, se rend chez le mage Alcandre pour avoir des nouvelles de son fils disparu depuis dix ans. Alcandre va donc par magie faire défiler les étapes de la vie de Clindor sous les yeux du père inquiet. Le principe d'illusion obtenue par la concentration des effets est avant tout poétique et s'appuie sur la construction d'une substance dramatique imaginaire et féerique. La gageure est de permettre au spectateur d'adhérer à cette forme dramatique, très éloignée de l'expérience concrète. En effet, les protagonistes changent, la vision passe du féerique au burlesque, les situations se multiplient et grossissent les différents plans dont la perspective varie continuellement, enfin les comédiens se voient confier la charge de jouer les images illusoire d'une réalité paradoxale : la réalité par l'illusion.

On comprend donc pourquoi les cinéastes Sam et Fred Guillaume ont immédiatement adoré l'idée de participer à un projet aussi riche en jeux d'images, de miroirs et de reflets. L'art du film d'animation n'a aujourd'hui plus de secrets pour les auteurs du célèbre long métrage *Max&Co* plusieurs fois primé entre 2007 et 2009. Mais les frères Guillaume ce sont aussi des animateurs pour les plus petits comme *Le Petit Manchot* (1998) ou *Les bidules de Jules* (2012) pour la RTS. C'est encore le très beau court métrage *La nuit de l'ours* (2009) salué dans les plus grands festivals d'animation. D'autres créations passionnantes sont à découvrir sur leur site cine3D.ch.

Qu'est-ce qui vous séduit dans le projet de monter *L'illusion Comique* aux côtés du couple de metteurs en scène Pasquier-Rossier ?

Frédéric Guillaume : Geneviève et Nicolas sont venus nous trouver, alors qu'ils cherchaient des cinéastes pour collaborer à leur projet. Nous avions alors un calendrier très fourni qui ne devait pas nous laisser suffisamment de temps pour nous investir sérieusement, mais, à la lecture du texte de Corneille, il nous a immédiatement semblé impossible de refuser pareille proposition. Cette réflexion géniale sur l'illusion théâtrale, la place de l'image, de l'imaginaire, les spectres parlants ou le mage Alcandre nous invitaient à des perspectives de création vidéo qui allaient bien au-delà de la simple animation scénique ou du décor filmé. Et puis, nous connaissions la façon subtile et ludique de travailler de cette compagnie, à laquelle nous adhérons totalement.

Comment pourriez-vous décrire votre travail au sein de la mise en scène ? Etiez-vous libres de mouvements ou tenus par un cahier des charges précis ?

Le travail avec les metteurs en scène s'est fait très naturellement. Le dialogue avec Geneviève Pasquier est facilité par sa formation très « arts visuels » qui lui permet d'avoir des idées sous forme d'images très claires et très parlantes. Nous avons pu aussi travailler très vite sur le décor définitif et projeter nos images informatiques sur scène. Nous devons également tester certaines insertions d'images qui nécessitent la collaboration directe des comédiens. Bref, il s'agit d'un véritable « work in progress » qui a évolué en parallèle avec la mise en scène, la musique ou la lumière, et nous obligent à réagir plus rapidement qu'au cinéma, au fur et à mesure de la mise en forme du spectacle. Notre rapport au temps est donc singulièrement différent



Geneviève Pasquier © Secrest photography LA

puisque nous pouvons échelonner notre travail sur plusieurs années dans le domaine de l'animation, alors qu'ici, au théâtre, nous disposons de moins de deux mois de travail.

Pour mieux comprendre votre travail sur *L'illusion comique*, quel type de techniques d'animation allez-vous utiliser ?

Encore une fois, le temps et le format qui nous sont impartis sur scène, nous ont incités à utiliser des images déjà existantes ou créées sur le moment et d'inspirations diverses qui peuvent aller de la peinture classique américaine aux mangas. Mais le parti pris est celui d'accompagner au mieux les différentes formes d'images suggérées par le propos du drame. Nous effectuons par exemple de la réalité augmentée en poursuivant un mouvement ou une action initiée par un personnage. Nous nous insérons aussi fréquemment dans le décor mouvant de l'espace scénique avec des images projetées comme sur des toiles peintes, parfois en relief, afin de brouiller la perception du spectateur qui doit hésiter entre illusion et réalité.

Votre intention est-elle aussi de tenter de clarifier certains aspects de cette comédie dramatique extravagante et d'amener le spectateur à une plus grande lisibilité à l'aide des images proposées ?

C'est en effet un souci primordial pour nous, mais qui s'inscrit dans l'intention plus large de toute la mise en scène, des intentions de jeu, des costumes, de la lumière ou de la ligne musicale qui s'efforcent de rendre le texte plus intelligible pour le public. Il faut absolument pouvoir s'amuser avec ce texte parfois complexe et le réinterpréter de façon libre et contemporaine, mais toujours avec cette volonté de rendre le grand Corneille le plus accessible aux jeunes publics en particulier.

Propos recueillis par Jérôme Zanetta

Du 3 au 23.06, Théâtre des Oses, Givisiez
Du 28.10, au 2.11, La Comédie (loc. 012/820.50.01)



«L'illusion comique» en comic strip

Critique

Fraîchement nommé à la direction du Théâtre des Osses, le tandem Pasquier/Rossier revisite Corneille à la Comédie

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier dépoussièrent la pièce de Pierre Corneille en la passant au crible des jeux vidéo, des comics et du cinéma, ce qui donne un coup de fouet à l'ovni baroque rédigé en 1635. Un texte dans lequel le futur grand tragédien mêle pastorale, comédie et tragi-comédie, bravant les us de l'époque. Avec *L'illusion comique*, le duo fribourgeois marque sa première rentrée à la tête du Théâtre des Osses. Et brandit ce classique revisité comme son mani-

feste pour un théâtre libre et inventif.

Dans ses mains? La pièce idéale, qui superpose représentations et interprétations de la réalité. L'intrigue se noue autour d'un conflit de génération. Elle est conduite par le mage Alcandre, qui permet à un père inquiet de voir à distance ce que devient Clindor, son fils. Celui-ci, picaro au service du fanfaron Matamore, a fui le bercail dix ans auparavant et cherche à se hisser socialement. Autour de ses amours et de ses mésaventures, les récits s'enchâssent. Et donnent lieu à des jeux visuels, comme ces bulles onomatopéiques projetées sur les panneaux qui modulent la scénographie. Ou ces animations qui résument avec entrain la fuite de Clindor.

C'est frais, coloré, rythmé et plein d'astuces de mise en scène

qui permettent à l'action de tisser le piège dans lequel va se perdre le spectateur. Pour qui connaît ses retournements, *L'illusion comique* n'interdit aucun artifice, aucune exagération. Certaines métaphores frisent toutefois ici la facilité, quand d'autres effets paraissent bricolés. Qu'à cela ne tienne, on s'amuse. Seul véritable regret: le jeu inégal, avec des alexandrins qui sonnent lourds dans la bouche des plus jeunes comédiens. Mais c'est sans compter les excellentes interprétations d'Edmond Vuilloud (majestueux illusionniste), de Jean-Paul Favre (hilarant Matamore) et de Céline Cesa (charmeuse Lise), qui valent à elles seules de se plonger dans l'illusion. **Gérald Cordonier**

«L'illusion comique» La Comédie, jusqu'au 2 novembre, 022 320 50 00, www.comedie.ch

Givisiez (FR)

Un monument du théâtre classique tourne et revient aux Osses

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, qui ont repris la direction du Théâtre des Osses en juillet dernier, ont ouvert leur première saison avec «L'illusion comique» de Corneille. Le couple ne pouvait qu'être séduit par l'aspect hybride de ce monument du théâtre classique. A travers cette œuvre, Corneille, alors âgé de 29 ans, démontre sa maîtrise de tous les genres théâtraux dont sa pièce fait le tour. Au cœur de cette tragicomédie se trouve un père, Priadamant, à la recherche de son fils Clindor, disparu depuis dix ans. Le mage Alcandre, qu'il consulte, fait surgir par magie ce fils prodigue dans toutes les étapes de sa nouvelle vie. Et c'est tout le théâtre, de la comédie à la tragédie, qui défile sur scène. Corneille qualifiait lui-même son œuvre d'«étrange monstre». Le spectacle tourne en Suisse romande, s'arrête aujourd'hui à Givisiez, repart à Lausanne et à Bienn, puis fait à nouveau halte aux Osses les 21, 22 et 23 novembre.

Adresse: Théâtre des Osses, place des Osses 1, www.theatreosses.ch
Horaire: 17 h.



Le Matin Dimanche
16 novembre 2014

Isabelle Daccord/Théâtre des Osses

JEUNE PUBLIC

PETITE SŒUR – PIERRE GRIPARI
&
LES PETITS COMMENCEMENTS – GUY JUTARD



LA REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION
Saison 2014 / 2015

Petite Sœur

- Le 12 décembre 2014 : La Télé diffuse dans la rubrique « Actu » un reportage sur *Petite Sœur*, avec images du spectacle et interview de Geneviève Pasquier. (Journaliste : Andrea Bras Lopo / Durée 1'50")
- Le 12 décembre 2014 : L'Emission « Zone Critique » sur Espace 2 fait l'éloge de *Petite Sœur*. Avec Marie-Pierre Genecand, Pierre Lepori et Mireille Descombes. (Animateur : Thierry Sartoretti)
- Le 15 décembre 2014 : Geneviève Pasquier est l'invitée de l'émission « A l'ombre du Baobab » sur Radio Fribourg pour parler de *Petite Sœur*. (Animatrice : Amaëlle / Durée : 30')

Petite Sœur



La résilience d'une princesse mal-aimée

Geneviève Pasquier crée «Petite Sœur», d'après l'œuvre de Pierre Gripari aux Marionnettes de Genève

Pas l'ombre d'un nuage au royaume de France, où le couple royal et ses fils bien nommés - Désiré, Fortuné et Constant - savourent une destinée qui semble toute tracée. Pourtant, lorsque la reine annonce l'arrivée prochaine d'un nouvel enfant, la discorde menace de l'emporter sur la concorde. Car les héritiers décrètent que seul un garçon sera adoubé. Or c'est une fille qui pointe le bout de son nez! Dès lors, c'est tout le royaume qui est ébranlé. La fable, signée Pierre Gripari, puise aux sources du conte classique, avec son fond de cruauté et d'arbitraire, mais aussi son potentiel libérateur. L'auteur français y ajoute son sel et son humour en jouant avec les temporalités, comme lorsqu'il convoque pompiers et policiers en pleine époque médiévale. Conquise par la figure de l'enfant rejeté qui, à force de témérité, parvient à surmonter l'adversité, Geneviève Pasquier crée sa version de *Petite Sœur*, au Théâtre des marionnettes de Genève.

Et pour rendre compte du mérite de la petite héroïne, la metteuse en scène lausannoise a choisi de souligner la toute-puissance des adultes aux yeux des enfants, grâce au contraste des tailles entre comédiens et marionnettes de table. Christophe Kiss, qui signe la scénographie et la confection des marionnettes, s'est appuyé sur les tonalités contemporaines du texte pour concevoir un décor flexible à base de fil de fer, inspiré des places de jeu pour enfants dans les parcs publics. Le château, avec ses donjons et passerelles, dévoile les lieux emblématiques du parcours initiatique de l'héroïne, qui préfère les baskets aux jolis souliers. Dès 6 ans.

Photo©Cédric Vincensini / TMG

Khadidja Sahli

les marionnettes de genève

Petite Sœur

les enfants dès six ans et leurs parents pourront découvrir *Petite Sœur*, une création du Théâtre des Marionnettes de Genève en coproduction avec la Compagnie Pasquier-Rossier (Lausanne) et le Petit Théâtre de Lausanne, qui invite le public dans des aventures fabuleuses et palpitantes, au cœur d'un conte initiatique de fée ou de sorcière; le texte est signé Pierre Gripari, déjà auteur de *La Sorcière du placard aux balais* adaptée avec succès par le passé au TMG.

La mise en scène est signée Geneviève Pasquier, avec une collaboration artistique de Nicolas Rossier. En pleine répétition, Geneviève Pasquier a trouvé le temps de répondre à nos questions. Rencontre.

Vous créez *Petite Sœur* au TMG, d'après Pierre Gripari, un texte qui traite des sujets classiques des contes – la quête de l'identité, les liens familiaux, le besoin d'autonomie et d'émancipation ; sont-ce ces thèmes qui vous ont inspirée ?

Oui bien sûr, ce sont des thèmes inépuisables, et que l'on transporte toujours avec nous, quel que soit notre âge... Mais ce qui me motive le plus dans un conte, c'est cette façon transposée, mais non édulcorée, de parler aux enfants de la réalité. La réalité n'est pas toujours rose, les enfants le savent, et les histoires sont là pour reconnaître leurs difficultés, leurs peurs et les dépasser.

Il existe une dimension ludique au cœur de ce texte, tant sur les mots, les sonorités que les comptines ; le jeu omniprésent a-t-il guidé votre mise en scène ? Si oui, comment ?

Effectivement, Pierre Gripari s'amuse beaucoup avec la langue et les sonorités. Dans mon adaptation, j'ai gardé le plus possible ces moments de jubilation sonore. Les petites comptines sont un fil conducteur, elles se transmettent d'un personnage à l'autre, elles se déclinent. De plus, dans le conte original, les différents sons sont décrits avec soin (le vent, le tonnerre, la mer, les crépitements de branches dans la forêt...). Leur fonction est de faire vivre le récit, de lui donner du relief. Pour le spectacle, une véritable création sonore et musicale est menée par Mathias Demoulin.

Les paramètres classiques des contes sont pris à rebours ici : la sorcière vient en aide à Claude au lieu de la dévorer, la petite taille n'est pas un handicap pour surmonter les obstacles ... C'est ce qui vous plaît chez Gripari ?

Gripari adore surprendre ! On croit la sorcière méchante, finalement si on sait bien la prendre - ce que fait *Petite Sœur* - elle s'avère plutôt conciliante. Cela me fait beaucoup penser à l'impression forte que peut faire un adulte sur un enfant. Je me souviens de mon grand-père qui portait de grosses lunettes et qui piquait. Il me serrait très fort dans ses bras et j'avais peur de lui, alors que c'était l'homme le plus aimant du monde ! *Petite Sœur* comprend quelque chose de l'adulte : elle devine que c'est un être ambivalent.

Comment décrieriez-vous l'héroïne ?

Petite Sœur est bien sûr très menue. Mais aplomb n'a aucun rapport avec sa taille. C'est une fine tacticienne. Pour utiliser la force de la sorcière, elle gagne sa confiance. Elle va droit au but et se délaïse de ses peurs. Elle commence sa vie très durement : on nie son sexe, on lui cache son passé. Elle décide de reconstituer l'histoire familiale, retrouver ses frères et reconquérir son identité et sa place au sein de la famille. Elle est victime d'injustices mais refuse de les subir. C'est l'exemple même de la réactivité.

Ce spectacle propose un mélange entre marionnettes et comédiens ; pourquoi ce choix ?

Pour moi, le mélange des marionnettes et des comédiens était absolument nécessaire pour accentuer le contraste des tailles. Je voulais rendre palpable l'impression de toute puissance des adultes aux yeux des enfants. Encore un souvenir d'enfance : l'impression de voir mes parents comme des géants, capables de me faire décoller du sol (dans un soulèvement d'estomac) et de m'y reposer. Et quoi de plus jouissif pour les jeunes spectateurs que de voir une petite fille de 50cm tenir tête à une sorcière de 1m80 !

Les décors rappellent les préaux ou les parcs pour enfants ; est-ce en fonction des enfants à qui s'adresse ce spectacle (env. six ans) ?

C'est parti d'une idée de Christophe Kiss (qui signe la scénographie et les marionnettes). Il relevait les références contemporaines du texte de Gripari. Par exemple, on a beau être dans la France de la royauté, ce sont des pompiers qui actionnent leur sirène pour retrouver les princes. De là est venue l'idée d'un château contemporain, celui des structures pour enfants sur les places de jeu. Le dispositif scénique est mobile et permet de varier l'agencement des différents lieux. C'est un espace assez dépouillé, fait de tubulures, de planchers et passerelles de bois, ce qui laisse une grande place visuelle aux marionnettes. Celles-ci s'y amusent comme des enfants en sautant et s'accrochant aux perches. Je suis sûre que cela fera très envie aux jeunes spectateurs.

Sur un plan plus personnel, parlez-nous de vos projets et de votre avenir comme co-Directrice du Théâtre des Osses ...

Notre première saison à la co-direction du Théâtre des Osses, avec Nicolas Rossier, sera la saison 14/15. C'est un centre dramatique, un théâtre de création et c'est bien pourquoi nous avons accepté cette responsabilité. C'est un théâtre à échelle humaine et un bel outil de travail.



Geneviève Pasquier © Secret Photography LA

Nous allons donc continuer à fabriquer des spectacles comme nous le faisons depuis plus de 20 ans au sein de la Cie Pasquier-Rossier, mais avec un projet à long terme et portés par une structure et une équipe fixe. Nous allons proposer un répertoire varié, qui n'oubliera pas le jeune public. Nous avons la chance d'arriver dans un théâtre qui draine un public nombreux. Nous aurons à cœur de continuer à le satisfaire ! Le public a toujours été notre priorité, nous n'existions pas sans lui. Alors quand je cherche un texte et que j'imagine un futur projet, je me dis toujours : qu'est-ce que j'aimerais voir en tant que spectatrice.

Propos recueillis par Firouz-Elisabeth Pillet

www.marionnettes.ch

LA QUÊTE D'UNE MARIONNETTE

 EMMA REVOL ROUGIER

 NICOLAS SCHOPFER

Claude est une fillette, une «petite sœur» au nom plus masculin que féminin, rejetée par toute sa famille car c'est une fille. Certes, elle n'a pas de zizi, mais elle est pleine d'esprit. Ainsi, elle tentera tout au long de la pièce de retrouver ses frères cachés ainsi que sa propre identité. Enfants et plus grands se régaleront au Théâtre des Marionnettes du 8 au 29 janvier 2014 avec ce conte initiatique. En attendant, la metteuse en scène, Geneviève Pasquier, qui s'est occupée de l'adaptation du texte de Pierre Gripari, nous fait le plaisir de nous dévoiler l'envers du décor de cette pièce enchantée.

Pourriez-vous nous expliquer comment vous avez travaillé la scénographie de cette pièce aux multiples tableaux?

Il est vrai que le conte contient 6 lieux successifs et le défi a été de trouver une manière efficace de réduire de changements de décors trop importants. Ça a été un travail de longue haleine et pour ce, j'ai beaucoup travaillé avec le scénographe, Christophe Kiss, qui a également réalisé les marionnettes. Il a eu l'idée de s'inspirer des jeux pour enfants qui existent dans les parcs. Ces derniers se composent en plusieurs lieux et il a suffi de trouver des raccourcis. On ne pouvait pas tout montrer, tout expliquer. On a vraiment décortiqué le scénario pour trouver comment circuler. Ainsi, tout le décor est mobile.

Y'a-t-il une flexibilité au niveau des dialogues, une ouverture à la spontanéité dans la narration?

Oui, avec les marionnettes, il faut user de bruitages et d'improvisations afin de les faire vivre. Je profite de cela pour ajouter parfois une ou deux répliques. En outre, le texte est adapté du conte de Pierre Gripari, je me suis permise de réécrire quelques lignes; cela me laisse une certaine liberté d'expression et de mouvement, un véritable avantage.

Votre public débute à partir de 6 ans. Existe-t-il un âge limite?

Non, le spectacle est ouvert à tous sans limite d'âge. Mais je préciserai que pour les enfants, il convient davantage à la tranche 6-12 ans puis après de nouveau à partir de 20 ans. Je pense que cette histoire peut toucher les adultes puisqu'on y parle d'éducation, de tout ce qui est filiale, tout ce qui est de l'ordre de la famille.

Comment avez vous adapté ce scénario à la base si dramatique à un public si jeune?

Si on prend le cœur de l'histoire, en effet c'est assez terrible: il s'agit d'une petite fille rejetée par sa famille. Pour le jeune public, on est obligé de créer des personnages loufoques afin de les séduire et qu'ils acceptent d'entrer dans l'histoire.

Personnellement, qu'est-ce qui vous plaît dans l'univers des marionnettes?

Les marionnettes ont cette aptitude à vivre malgré qu'elles soient figées. Elles ont une puissance d'expression alors qu'elles ne bougent pas. Souvent, j'oublie de regarder les comédiens, tant je suis fascinée par les marionnettes. Elles me transportent dans leur univers magique. J'adore les spectacles destinés aux jeunes publics mais je ne vais pas en faire ma spécialité car j'aime alterner.



Petite sœur

Une création du Théâtre des
Marionnettes de Genève en
coproduction avec la
Compagnie Pasquier-Rossier
et le Petit Théâtre de Lausanne

Du 8 au 29 janvier 2014
Théâtre des Marionnettes
Rue Rodo, 3 - 1205 Genève
022 807 31 01
www.marionnettes.ch

Les grandes aventures d'une toute petite fille

Du 8 au 29 janvier au Théâtre de Marionnettes de Genève, retour au pays des contes avec "Petite sœur". Ce récit initiatique d'une jeune princesse à la recherche de ses frères a beaucoup inspiré Geneviève Pasquier. Elle évoque avec L'Agenda ce texte de Pierre Gripari qu'elle a mis en scène.

Texte: Marie-Sophie Péclard

Photo: Secrest Photography LA

Si Claude s'appelle Claude, c'est parce qu'elle aurait dû être un garçon. Le roi et la reine de France, ses parents, ont préféré dire à leurs trois fils, qui détestent les filles, qu'ils avaient un petit frère. Quand ils découvrent le pot-aux-roses, ils quittent le château. La reine tombe malade et disparaît. Des années plus tard, alors que son père s'est remarié avec la reine Simone, une méchante marâtre, Claude apprend la vérité sur sa naissance. Elle décide de quitter la maison et part à la recherche de ses frères...

L'héroïne de "Petite sœur", de part sa volonté et son mérite, a beaucoup touché la metteuse en scène Geneviève Pasquier. "Guy Jutard, directeur du Théâtre de Marionnettes de Genève, m'avait donné carte blanche pour la création d'un spectacle. En réfléchissant à l'utilisation de la marionnette, je me suis rendue compte qu'elle permettait de jouer avec les tailles. Et l'histoire de Claude collait parfaitement à cette



démarche: face aux autres, sa marionnette est vraiment toute petite, et pourtant elle a une grande force de courage et d'intelligence pour arriver à ses fins."

Ce rapport entre les tailles est vécu, sur scène, par les comédiens. Pascale Güdel, Céline Nidegger, Pierre Spuhler et Diego Todeschini manipulent les marionnettes et interprètent en même temps les adultes, ce qui demande une certaine dextérité et maîtrise! Les adultes sont personnifiés par des masques imaginés par Marie-Ange Soresina, alors que la conception des marionnettes a été réalisée par Christophe Kiss. Il a également imaginé la structure métallique du décor, rappelant les jeux dans les parcs. "Je vois déjà les enfants avoir envie de monter dessus!" pétille Geneviève Pasquier. Pour elle, la mise en scène est avant tout un travail d'équipe, car elle ne prétend pas avoir tout dans sa tête. Elle reste très à l'écoute des propositions des comédiens et apprécie que l'équipe technique puisse assister aux répétitions, afin que la pièce se construise petit à petit, par un aller-retour constant d'idées. Avec la Compagnie Pasquier

Rossier qu'elle a fondée en 1991, c'est le troisième spectacle destiné aux enfants, mais la metteur en scène ne pense en faire une spécialisation, et montera l'année prochaine une pièce de Corneille: "Même si on s'amuse beaucoup, écrire pour les enfants est un challenge, car leur réaction est immédiate. Mais j'aime pouvoir changer de public."

"Petite sœur" est adapté d'un texte issu des "Contes d'ailleurs et d'ici" de Pierre Gripari. On y retrouve toute la légèreté d'une écriture qui se fait jeu. L'écrivain sait admirablement mêler les codes traditionnels du conte à des propos très modernes et parfois cruels: "Si les parents n'avaient pas menti à leurs fils, rien ne se serait passé. C'est une vision plutôt négative des parents, démunis face à des enfants tout puissants, des enfants-rois. D'ailleurs, deux des frères choisissent de ne pas suivre leur sœur, et cet aspect de l'histoire m'a beaucoup plu: on pourrait s'attendre à un happy end, mais certains des personnages échouent. Et pour la petite fille, elle comprends qu'elle ne peut pas faire tout ce qu'elle veut, que chacun est libre."



Le Victoria Hall en toute intimité

L'agence de concerts Classique Alternances sait conjuguer éclectisme et grands classiques au Victoria Hall de Genève; la programmation 2014 l'illustre parfaitement. Aperçu des trois prochaines dates pour une mise en bouche prometteuse.

Texte: Ophélie Thouanel Photo: Marco Borggreve



Michelangelo Quartet

Le 30 janvier, la célèbre japonaise Nobuko Imai se joint à son compatriote Kotaro Fukuma, pianiste, et Nathalie Stutzman, contralto, pour un programme partagé entre classiques romantiques et musique contemporaine. A la première partie, construite autour du thème des oiseaux, succèdera l'œuvre de Toru Takemitsu. Puis le quatuor à cordes Michelangelo rejoindra la scène pour interpréter le Quintette de Dvorak. Un concert qui s'inscrit dans le cadre du 150e anniversaire des échanges diplomatiques entre la Suisse et le Japon.



David Grimal, photo JL Atlan

Le 25 février, le violoniste David Grimal joue le jeu de l'intégrale avec les concertos de Mozart. A ses côtés, Brice Pauset mènera le bal à la tête des Dissonances, en composant un continuo et des cadences au clavecin, dans le style le plus mozartien qui soit. Une rencontre étonnante entre une œuvre légendaire, des instruments anciens et un regard novateur.

Le 18 mars, place à la Sonate pour violoncelle et piano. Ce sera Brahms, Rachmaninov, Schubert et Cilae, interprétées par la violoncelliste Silvia Chiesa et le pianiste Maurizio Baglini. Notons que Schubert avait alors composé cette œuvre pour l'arpeggione, instrument oublié construit avec six cordes. L'exécuter sur un violoncelle traditionnel relève du défi! Un concert intimiste, un répertoire inédit, comme une parenthèse.

Théâtre pour les plus jeunes

A découvrir bientôt

Qu'arrive-t-il quand un roi et une reine donnent naissance à une fille et la font passer pour un garçon auprès de ses grands frères? Réponse au Théâtre de marionnettes de Genève, du 8 au 29 janvier, avec le spectacle *Petite Sœur*, adapté et mis en scène par Geneviève Pasquier d'après un texte de Pierre Gripari, auteur notamment des célèbres *Contes de la rue Broca* (1967). Une création d'une heure, à découvrir dès 6 ans. Toujours à Genève, le conte musical à succès *Le Soldat Rose*, de Louis Chedid

et Pierre-Dominique Burgeaud, sera de passage au Théâtre du Léman le 1^{er} février pour deux représentations. A Lausanne, *Cœurs de papier* sera pro-

posé aux 4 ans et plus du 29 janvier au 12 février à l'Aula des Bergières. L'histoire de deux familles rivales. Ça vous rappelle quelque chose? *joc*

www.marionnettes.ch
www.livemusic.ch
www.marionnettes-lausanne.ch



La Princesse Cochonne, l'un des personnages de «Petite Sœur».



MICHÈLE RADER
Maman, coordinatrice de projet et blogueuse

Bonheurs de Nouvel An

Quand vous étiez petite, vous adoriez le Nouvel An, ce jour spécial pendant lequel vous pouviez veiller tard et jouer avec les cotillons qui traînaient sur les tables. Jeune adulte, vous avez également des souvenirs mémorables de soirées où vos copines et vous étiez pliées de rire d'avoir à passer le cap de la nouvelle année dans la rue, sous la pluie, car faute de vous y être prises à temps, les restaurants et discothèques refusaient du monde.

Et puis vous avez eu des enfants. Alors maintenant, si vous savourez toujours champagne, foie gras et saumon fumé comme ils le méritent, un des plus grands plaisirs de la Saint-Sylvestre, c'est d'aller vous enfouir au fond de votre lit en vous disant le sourire aux lèvres: «Je vais pouvoir faire la grasse matinée demain et après-demain.» Cerise sur le gâteau (ou sagesse des ans qui passent oblige), vous ne vous encombrez même pas de bonnes résolutions à suivre du 1^{er} janvier midi (quand vous vous levez) au 1^{er} janvier 12 h 10 (quand vous engouffrez un reste de foie gras avec son irrésistible coulis de figues). Si ce n'est pas cela le bonheur, qu'est-ce que c'est? Vivement l'an prochain qu'on recommence!

Sortie pleine lune

A la neige avec Carrousel



Une marche en raquettes un soir de pleine lune dans le Jura vaudois, c'est déjà un beau programme. Quand un repas suivi d'un concert de Carrousel s'y greffent, c'est le nirvana en vue! Une soirée à vivre le samedi 18 janvier, entre les Rasses et les Avattes. Informations et réservations sur: www.surleschemins.ch

Spectacle

Lourd héritage familial

Regards posés sur le passé. La pièce de théâtre «La Pierre», signée Marius von Mayenburg, sera présentée à Lausanne du 9 au 19 janvier dans une mise en scène de Gianni Schneider. Elle évoque un héritage familial rempli de zones d'ombre et de non-dits. A La Grange de Dorigny. www.grangededorigny.ch



Culture & Société

Théâtre

A 49 ans, Geneviève Pasquier retrouve le jeune public avec sa mise en scène de *Petite sœur* au Petit Théâtre. Rencontre solaire

«Un spectacle, c'est comme préparer un bon repas»

Céline Rochat

Elle voulait être danseuse sur un plateau de télévision. Geneviève Pasquier est devenue comédienne, metteuse en scène et, dernièrement, directrice de théâtre. Mais pas chanteuse de cabaret, comme certains le croient après avoir «googlé» son nom et être tombés sur des vidéos d'un homonyme dans des poses parfois lascives. «Je ne sais pas si cette artiste a pris un pseudo ou si c'est sa vraie identité, mais avec un prénom aussi désuet, ça fait drôle d'avoir une homonyme... Cela m'a valu quelques malentendus déjà.»

Codirectrice de la Compagnie lausannoise Pasquier-Rossier depuis vingt ans, Geneviève Pasquier, 49 ans, présente au Petit Théâtre de Lausanne la dernière

création de la troupe. Inspirée d'un conte de Pierre Gripari, *Petite sœur* balaie un large éventail de thèmes - filiation, émanipation, dictature de l'enfant roi, transmission, quête identitaire - et n'est donc pas réservée qu'aux enfants. La mine de celle qui goûte à la vie comme au croustillant du pain au sucre qu'elle savoure, Geneviève Pasquier s'enthousiasme: «J'adore le travail de cet auteur, très libre, mêlant les époques.»

Cette fable narre l'histoire d'une fille partie chercher ses trois frères, vexés d'avoir été trahis par leurs parents. Comme ils ne voulaient pas d'une petite sœur, ils leur ont fait croire pendant deux ans qu'elle était un garçon. «Cela paraît extrêmement simple alors qu'en réalité c'est très touffu. Et la fin n'est qu'un demi-happy end osé! En même temps, la vie c'est comme ça. On a

«Je mets du cœur à offrir aux enfants le meilleur premier contact possible avec l'art dramatique»

Geneviève Pasquier, comédienne et metteuse en scène

beau vouloir des choses, parfois il faut lâcher.»

Celle qui voit dans sa fonction une tâche semblable aux missions d'un aiguilleur du ciel s'est plongée dans ses souvenirs d'enfance pour créer. «J'avais un oncle, très grand, qui me soulevait avec vigueur. Et moi, toute petite, j'avais l'estomac qui tanguait.» Pour retrouver dans *Petite sœur* ce sentiment de disproportion, elle a choisi de mêler comédiens et marionnettes. L'artifice lui permet de s'immerger dans un milieu nouveau, qui l'attirait depuis longtemps.

«La marionnette est d'abord une curiosité plastique, reconnaît la diplômée des Beaux-Arts. Puis il y a la liberté qu'offre cet objet. On peut tout lui faire faire, la lancer, la faire sauter...» Son maniement, par contre, requiert un long apprentissage. D'autant que, comme elle, tous les

acteurs étaient novices en la matière. «C'est un travail intense et hyperintéressant. Le comédien doit parvenir à transférer son énergie à ces marionnettes indociles.» L'artiste étincelle d'une gaieté contagieuse. Le théâtre jeune public et elle, ce sont des rendez-vous ponctuels qui la mettent en joie, dans une carrière «guidée par les circonstances», ne souffrant d'aucune grosse déception. «Je mets du cœur à offrir aux enfants le meilleur premier contact possible avec l'art dramatique», commente cette mère de deux filles.

Dans la peau d'Antigone

Sa première rencontre? Elle a dû attendre l'adolescence et une tournée du TPR. A Fribourg, où elle a grandi, il n'y avait à l'époque aucune offre destinée aux enfants. À l'école, elle participe ensuite avec

plaisir aux «petits trucs» qui se créent. Mais l'idée de devenir comédienne ne l'effleure pas. Pourtant, la fibre artistique est là. Son bac en poche, elle suit les Beaux-Arts, participe à des spectacles amateurs et prend des cours avec Gisèle Sallin. Décelant en elle un potentiel indéfinissable, la directrice du Théâtre des Osses la «lance dans la piscine» en lui offrant la scénographie et le rôle principal d'*Antigone*.

C'est encore Gisèle Sallin que Geneviève Pasquier retrouve sur son chemin lorsqu'il s'agit de composer une nouvelle direction au Théâtre de Givisiez. «Elle nous a contactés, Nicolas Rossier et moi, pour nous offrir la direction de ce lieu de création. Pour nous qui adorons bouger, cela n'était pas une évidence. On a demandé six mois de réflexion avant de décider que c'était le bon moment de

Ses goûts

Un mot «Invitation. Créer un spectacle, c'est comme préparer un bon repas. On pense d'abord aux convives.»

Un proverbe «Oscar Wilde a dit: «La sagesse, c'est d'avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue lorsqu'on les poursuit.» Quand la vie est compliquée, on perd parfois la perspective des choses. Puis on se rend compte qu'on est en train de vivre ce à quoi l'on aspirait.»

Un livre «*Chroniques de l'oiseau à ressort*, d'Haruki Murakami. Il nous parle de petites choses dans lesquelles on se reconnaît, puis passe dans une autre réalité, une nouvelle dimension. J'adore ces contrastes.»

Une chanson «*Formidable*, de Stromae. La première fois que je l'ai entendue, je ne l'ai pas aimée. Mais c'est comme avec les olives: il veut la peine d'insister un peu et d'entrer dans quelque chose moins facile d'accès.»

Énergique

Codirectrice de la Compagnie Pasquier-Rossier depuis vingt ans, Geneviève Pasquier présente au Petit Théâtre de Lausanne la dernière création de la troupe.

FLORIAN CELLA

nous lancer.» Le duo a pris ses fonctions en début d'année et présentera sa première programmation le 4 juin.

Geneviève Pasquier adore l'échange, la réflexion partagée, admirative des artistes pouvant rester seuls pendant des heures dans leur atelier. Travailler sans Nicolas Rossier, son complice de toujours rencontré au collège, durant l'option théâtre? Elle en est capable, elle le fait de temps en temps, trouve cet éloignement temporaire salutaire. Mais leur relation est un plus indéniable. «Ensemble, on avance plus vite et plus agréablement. L'émulation, c'est gratifiant.»

Lausanne, Petit Théâtre

Jusqu'au di 18 mai
Rens.: 021 323 62 13
www.lepetittheatre.ch

Petite Sœur joue dans la cour des grands

24 heures - 10 mai 2014

Magique, poétique et effrayante... La mise en scène de Geneviève Pasquier est un arc-en-ciel qui illumine le Petit Théâtre. Coup de cœur

Céline Rochat

Immanquable: le spectacle jeune public *Petite Sœur*, présenté au Petit Théâtre de Lausanne jusqu'au 18 mai, est à voir absolument. L'adaptation de cette fable de Pierre Gripari, réalisée et mise en scène par Geneviève Pasquier, sonne juste. Au-delà du simple conte divertissant les enfants, *Petite Sœur* soulève de nombreux thèmes touchant tout spectateur, adultes y compris. Franchise, filiation, honnêteté, détermination, place de la femme dans la société, vengeance, culpabilité... Comme des bulles de savon soufflées sur l'histoire, les sujets interpellent sans jamais être moralisateurs, s'intégrant à l'histoire sans en avoir l'air. Cette création pleine de rebondissements, soutenue par un texte brillant, est un régal de A à Z.

Elle raconte l'histoire de Claude, quatrième enfant du roi et de la reine de France. Comme les trois aînés refusent d'avoir une sœur, les parents la font passer, à sa naissance, pour garçon. Puis, un jour, c'est le drame! Constant réalise que «Claude n'a pas de zizi, Claude n'a qu'un mistigri». Vexés d'avoir été trahis par leurs parents, ils fuient. Malade, la mère disparaît et le roi se remarie. Quelques années plus tard, Claude apprend, par le stratagème fielleux de sa belle-mère et de sa fille, la princesse Cochonne, qu'elle a trois frères, et décide de partir à leur recherche. Grâce à la complicité d'une étrange sorcière, elle parvient à délivrer ses frères, avant que deux d'entre eux décident de retourner d'où ils viennent.

Pour cette nouvelle incursion dans le théâtre jeune public, Geneviève Pasquier



Claude raisonne sa peur pour retrouver ses frères. TMG

a choisi d'inviter des marionnettes parmi les comédiens - à demi masqués et perruqués pour ressembler à leurs petits compagnons de bois - afin d'accentuer la différence de taille entre adultes et enfants.

Pari réussi! Alors que les quatre comédiens se révèlent excellents dans un registre dynamique et pétillant, les magnifiques pantins de bois créés par Christophe Kiss et manipulés à vue par Pascale Güdel (qui fait vibrer la petite Claude d'une fraîcheur et d'une énergie incandescente), Céline Nidegger, Diego Todeschini et Pierre Spuhler apportent une touche de magie, de poésie et de candeur à la création. Sans oublier la bande-son (de Mathias Demoulin), digne des meilleurs jeux vidéo ou des dessins animés les plus endiablés, selon le tempo du conte.

Lausanne, Petit Théâtre

Jusqu'au di 18 mai

Rens.: 021 323 62 13

www.lepetittheatre.ch

La Gruyère 4.12.14



Petite sœur, mis en scène par Geneviève Pasquier, mêle marionnettes et comédiens en chair et en os. CÉDRIC VIKENSKI

Des marionnettes pour fêter décembre

GIVISIEZ. Le Théâtre des Osse propose deux spectacles pour enfants: l'un (dès 4 ans) avec des marionnettes de papier, l'autre (dès 6 ans) avec comédiens et marionnettes.

ÉRIC BULLIARD

Décembre, mois des enfants: le Théâtre des Osse de Givisiez leur dédie deux productions à partir de ce samedi. Deux spectacles qui se déroulent en parallèle dans Le Studio et la grande salle. L'idée est de permettre à toute la famille de venir au théâtre: les plus jeunes (dès 4 ans) découvriront *Les petits commencements*, alors que *Petite sœur* s'adresse aux plus grands (dès 6 ans).

Conçus et mis en scène par Guy Jutard (directeur du Théâtre des Marionnettes de Genève), *Les petits commencements* relèvent de la technique des marionnettes de papier froissé, noué, collé... D'expertes

manipulations permettent de donner vie à un petit bonhomme, dans un décor épuré évoquant les cases de la bande dessinée.

Le spectacle raconte quelques premières fois: les premiers pas hésitants d'un mille-pattes, la «cueillette des premières étoiles de la vie»... A sa création il y a deux ans, Guy Jutard expliquait que l'idée lui est venue après avoir remarqué l'impatience des jeunes spectateurs: les «ça commence quand, Monsieur?», «pourquoi ça ne commence pas?» lui ont donné envie d'un spectacle qui joue avec l'idée des commencements. Il est à découvrir du 6 au 14 décembre.

Conte initiatique

Présenté également dès samedi et jusqu'à la fin de l'année, *Petite sœur* est inspiré d'un conte initiatique de Pierre Gripari (1925-1990). Il est adapté et mis en scène par Geneviève Pasquier, codirectrice des Osse. La création a eu lieu en janvier au Théâtre des Marionnettes de Genève.

Petite sœur mêle des marionnettes (conçues par Christophe Kiss, également scénographe) et quatre comédiens, Pascale Güdel, Céline Nidegger, Pierre Spuhler et Diego Todeschini. Grâce aussi aux éléments mobiles du décor, l'histoire se situe dans un univers à mi-chemin entre le Moyen Âge et la place de jeux contemporaine.

Transposée, pas édulcorée

Un roi et une reine ont trois fils, qui n'aiment pas les filles. Quand ils découvrent que Claude, leur plus jeune frère, est en réalité leur sœur, ils décident de fuguer. La reine, folle de chagrin, disparaît à son tour et laisse le roi seul avec sa cadette. En grandissant, Claude décide de braver tous les dangers pour retrouver ses frères.

Dans le dossier de presse, Geneviève Pasquier explique que ce texte «traite de sujets inépuisables tels que la quête de l'identité, les liens familiaux, le besoin d'autonomie et d'émancipation». Elle ajoute que ce qui l'a surtout intéressée, «c'est cette façon transposée, mais

non édulcorée de parler aux enfants de la réalité».

A noter que deux ateliers familiaux sont également mis sur pied en janvier autour de *Petite sœur*. ■

Renseignements et réservations:
www.theatreosse.ch

Reprise des Cafés littéraires

Le premier Café littéraire de la saison au Théâtre des Osse, à Givisiez, est consacré aux *Conférences extravagantes* de Pierre Cleitman. Ce jeudi (19 h 15, repas dès 18 h, sur réservation au 026 469 70 00), il proposera une conférence intitulée *Le yin et le yang dans les relations franco-allemandes*. Auteur, conférencier et accordéoniste français, Pierre Cleitman a inventé un genre à mi-chemin entre le one-man-show et la conférence traditionnelle, mélange «de réflexions ultrasérieuses et de divagations ultradélirantes». EB



THÉÂTRE DES OSSES

Deux spectacles pour les familles

Un conte initiatique qui prône l'égalité des chances entre filles et garçons, avec une petite princesse qui rivalise d'astuces et de courage pour faire sa place dans une famille dysfonctionnelle: c'est «Petite Sœur» de Pierre Gripari, adapté et mis en scène par Geneviève Pasquier, avec quatre comédiens et des marionnettes créées par Christophe Kiss. Cette pièce qui s'adresse aux spectateurs dès 6 ans se dégustera en famille au Théâtre des Osses, à Givisiez, jusqu'au 28 février. En parallèle, dès 4 ans, on pourra découvrir «Les Petits commencements» de Guy Jutard, directeur du

Théâtre des marionnettes de Genève, qui raconte avec poésie et humour les «premières fois» de la vie.

Deux comédiens manipulent du papier froissé, tressé ou collé, figurant les pas d'un mille-pattes ou le dressage d'une salade récalcitrante. Ce deuxième spectacle est à l'affiche jusqu'au 14 décembre.

FLM/CÉDRIC VINCENSINI

> «Petite Sœur», sa 14h, di-lu 11h et 15h, me 15h Givisiez
> «Les petits commencements», sa 14h 15, di-lu 11h 15 et 15h 15, me 15h 15 Givisiez
Théâtre des Osses.

Une petite sœur qui ne manque pas de caractère

THÉÂTRE DES OSSES • Geneviève Pasquier met en scène «Petite Sœur», une pièce tout public accessible à partir de six ans. La magie du conte opère en toute simplicité avec des marionnettes sur table et des effets de trucages bien visibles.

ELISABETH HAAS

Tout simplement magique! «Petite Sœur» a cette grâce-là, de jouer le jeu de la simplicité tout en faisant croire que le théâtre est grand. Avec des marionnettes sur table, quatre acteurs-manipulateurs qui endossent plusieurs rôles, dans une scénographie véritable machine à jouer simple et ingénieuse, avec des effets de trucages bien visibles et aucun accessoire superflu: cette pièce tout public déroule le fil d'un conte avec le sens de la magie et du fantastique. Que du bonheur! A apprécier au Théâtre des Osses encore jusqu'à la fin de l'année.

C'est Geneviève Pasquier, nouvelle directrice du centre dramatique fribourgeois aux côtés de Nicolas Rossier, qui a adapté

«Petite Sœur» à la scène. La création a eu lieu en janvier dernier au Théâtre des marionnettes de Genève. A l'origine il s'agit d'un conte de Pierre Gripari. Les durées et les distances sont comblées par l'imagination, les personnages sont très typés, les événements se succèdent à un rythme élevé, l'humour est foncièrement joyeux. On s'attache à la candide petite héroïne, Claude, en saluant le fait que la pièce thématise l'égalité des chances entre filles et garçons. La forme, très ludique et légère, n'empêche pas de poser des questions profondes: c'est la force du conte.

Dans son voyage initiatique pour délivrer ses frères de leurs vies mirages – l'un s'est volontairement enfermé dans un châ-

teau-prison doré, un autre préfère s'étourdir dans le divertissement en compagnie des morts qui l'entraînent dans un bal macabre, tandis que le troisième s'est fait pétrifier par une relation amoureuse dévorante – Claude donne une leçon de courage, de débrouillardise, de franchise. En voilà une fille qui a du caractère et qui peut encourager toutes les filles (à partir de 6 ans) à en avoir!

Habilement, cette pièce joue aussi avec les codes et revisite les personnages-types des contes. La vieille sorcière a l'appétit et parfois la voix masculine d'un ogre (effets comiques garantis d'un rôle féminin joué par un homme). La marâtre n'est pas tellement terrifiante: elle pousse plutôt Claude

à se dépasser. Et c'est la reine au final qui crée le coup de théâtre. A commencer par le roi, les rôles d'hommes sont plus passifs. Dire qu'il s'agit d'une histoire féministe? A l'heure où les parents se demandent, Noël oblige, s'il faut acheter rose ou violet pour le costume de princesse de leur fille ou batman ou superman pour le costume de super héros de leur garçon: mieux vaut leur offrir une sortie au théâtre! I

> Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 31 décembre, réservations 026 469 70 00 ou sur le site www.theatreosses.ch. A signaler: trois représentations en langue des signes les 17, 27 et 28 décembre; Nouvel-An des enfants le 31 décembre; deux ateliers en familles, lecture vivante d'un conte le 3 janvier, construction d'un théâtre d'ombres le 17 janvier.

La Liberté
30.12.14



Sur la droite de la scène, les deux traductrices rivalisent d'expressions corporelles et faciales. ALAIN WICHT

Petite sœur, fais-moi signe

GIVISIEZ • *Le Théâtre des Osses a proposé, samedi et dimanche, une traduction en langage des signes du spectacle pour enfants «Petite sœur».*

OLIVIER WYSER

Aller au théâtre lorsqu'on est sourd, ce n'est pas de la science-fiction. La démonstration en a été faite ce week-end au Théâtre des Osses à Givisiez. Le spectacle «Petite sœur», mêlant marionnettes et acteurs, faisait l'objet d'une traduction en langage des signes samedi et dimanche.

«Nous avons juste répondu favorablement à l'initiative de l'association Interprètes LSF Indépendantes qui propose des traductions de spectacles en langage des signes. C'est une volonté du Théâtre des Osses d'ouvrir le théâtre au plus grand nombre. Cela passe par des petites actions bien ciblées comme celle-ci», explique Geneviève Pasquier, codirectrice du théâtre.

Sur la scène, les comédiens gesticulent, dansent, chantent et s'activent pour donner vie à leurs marionnettes. Le conte narre les aventures d'une petite fille, dernière née du roi de France, qui part à la recherche de ses trois frères disparus avec l'aide d'une sorcière pas si mauvaise que cela.

Pas littéral

Afin de traduire ce voyage initiatique en langage des signes, Catherine Delétra et Anne-Claude Prélaz-Girod, vêtues de noir et

postées sur la droite de la scène, rivalisent d'expressions corporelles et faciales. «Pour ce spectacle, plusieurs dizaines d'heures de préparation ont été nécessaires: en regardant la pièce sur DVD, en lisant le texte et enfin en faisant des filages avec les comédiens», énumère Anne-Claude Prélaz-Girod.

«Plusieurs dizaines d'heures de préparation ont été nécessaires»

ANNE-CLAUDE PRÉLAZ-GIROD

Selon l'autre traductrice, Catherine Delétra, la traduction n'est jamais uniquement littérale: «Nous traduisons avant tout du sens. En langage des signes, le visage et le corps font partie de la grammaire. Ainsi, nous devons trouver des astuces pour traduire les émotions des personnages, les timbres de voix ou la physionomie des marionnettes. Il y a des codes à mettre en place pour faire comprendre qu'un personnage zozote par exemple.»

Mais attention, il s'agit de ne pas voler la vedette aux comédiens. «Il faut trouver le bon dosage. Nous devons notamment inciter le public sourd à décrocher le regard des tra-

ductrices pour les diriger vers le jeu des comédiens», ajoute Anne-Claude Prélaz-Girod. La traductrice, qui a «signé» durant sa carrière aussi bien des opéras que les Spice Girls, doit perpétuellement jongler entre le sens, l'esthétique et la musique.

Une facture à 4500 francs

L'association Interprètes LSF Indépendantes a développé un projet baptisé «Sourds et culture» qui vise à permettre aux personnes sourdes de participer comme tout un chacun à différents spectacles. Pour la traduction d'un tel spectacle, il faut compter un investissement d'au moins 4500 francs. «Il n'est pas facile de trouver le financement pour traduire des spectacles en langage des signes», avertit d'emblée Anne-Claude Prélaz-Girod.

«Cela a été possible grâce à deux généreux donateurs qui préfèrent rester anonymes», indique la codirectrice du Théâtre des Osses Geneviève Pasquier. A l'heure actuelle, il est difficile de monter des projets de ce type en Suisse romande. A Fribourg, ce genre de traduction reste très rare. |

> Une autre représentation signée de «Petite sœur» est prévue le premier février au Théâtre de l'Echandole, à Yverdon, le 1^{er} février 2015.

CHAMBRE D'AMIS – ANTOINE JACCOUD



Chambre d'amis | Compagnie Selma 95 (Lausanne, CH) und Futur3 (D)
Foto ©MEYER ORIGINALS, www.meyeroriginals.com

LA REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION
Saison 2014 / 2015

Chambre d'amis

- Le 11 février 2015 : Amaëlle consacre le « Rendez-vous Culture » de 12h45 au spectacle *Chambre d'amis*. Interview en direct de Stefan Kraft (Durée 9 minutes)
- Le 17 février 2015 : Françoise Boillat et Antoine Jaccoud sont les invités de l'émission « S'il nous plaît » de La Télé pour parler du spectacle *Chambre d'amis*. (Journaliste : Zelda Chauvet / durée 1 heure)
- Le 1^{er} mars 2015 : *Chambre d'amis* est au menu de l'émission « Zone Critique » sur Espace2 . Avec Mireille Descombes (Leblog Hebdo), Marie-Pierre Genecand (Le Temps) et Thierry Sartoretti (Espace2). Durée : 8 min.

Ces amis dans la chambre

THÉÂTRE DES OSSES • *Quatre acteurs, romands et allemands, jouent une pièce bilingue et grinçante d'Antoine Jaccoud, «Chambre d'amis».*

ELISABETH HAAS

Assis sur scène, au milieu des acteurs, le public sera le témoin des malentendus et des incompréhensions entre deux couples, Petra et Thomas, qui invitent Anne-Lise et Jean-Pierre à la maison. Mais «Chambre d'amis» n'est pas une pièce participative: les acteurs et les spectateurs gardent chacun leur place, insiste la comédienne Françoise Boillat. Pas question de mettre le public mal à l'aise, plutôt de le concerner. La pièce met en scène les retrouvailles de deux amis qui se sont perdus de vue – elle est Romande, lui est Allemand – sous le regard de leur conjoint respectif. Le malaise est décortiqué par les mots volontiers grinçants du dramaturge Antoine Jaccoud.

Françoise Boillat ne revendique pas à tout prix l'originalité, même si les pièces bilingues ne sont pas légion sur les scènes romandes. «Chambre d'amis» se joue à cheval sur la frontière linguistique, en allemand et en français. Le public de Cologne, où la pièce a été créée en novembre dernier, a bien accueilli l'humour volontiers noir et cruel d'Antoine Jaccoud. Les répétitions pour la première helvétique, mardi au Théâtre des Osses, à Givisiez, rééquilibreront probablement la répartition entre les langues. Que les spectateurs pas parfaitement bilingues ne craignent pas d'assister au spectacle: la situation est claire et les enjeux de la pièce sont compréhensibles en français, explique Françoise Boillat.

Une réelle amitié

D'ailleurs le niveau de langue utilisé est délibérément quotidien, basique: «Je tenais à restituer cette tendance que nous avons à nous répéter, à parler pour ne rien dire, ou pour dire autre chose que ce que



La pièce met en scène les retrouvailles de deux amis, sous le regard de leur conjoint respectif. DR

l'on dit», explique Antoine Jaccoud dans le dossier de présentation. Dans cette pièce sur l'amitié, il décrit «les angoisses, les silences, les logorrhées qui accompagnent fatalement toute invitation chez soi, surtout des gens que l'on connaît à peine mais avec lesquels on voudrait que tout se passe bien».

Les deux couples sont incarnés par des comédiens allemands (Rebecca Madita Hundt, Stefan H. Kraft) et romands (Françoise Boillat, Vincent Fontannaz). La pièce est née de l'amitié, bien réelle, entre Françoise Boillat et Stefan Kraft. L'envie de créer un spectacle en commun s'est nourrie au contact d'Antoine Jaccoud, qui collabore régulièrement avec Françoise Boillat (par exemple sur «Les Survivants» et «Obèse»), et dont Stefan Kraft avait

monté en allemand le monologue «Je suis le mari de...» (Lolo Ferrari). C'est à trois que le spectacle s'est construit.

Une relation ambiguë

Il explore une relation d'amitié à l'aune des problèmes de compréhension à cause de la langue, sous le regard de conjoints peu concernés, voire jaloux de l'ambiguïté de la relation estudiantine entre les anciens amis: ils se seraient baignés nus dans un lac il y a des années. Mais «les personnages eux-mêmes ne sont pas au clair sur ce qui s'est passé», dévoile Françoise Boillat. La pièce laisse l'interprétation ouverte. Thomas, «content de revoir sa vieille pote, en rajoute». Tandis qu'Anne-Lise est beaucoup moins enthousiaste. «Nous avons tous des histoires

comme celle-là, quand nous retrouvons de vieux amis, nous ne sommes plus sur la même longueur d'ondes.»

«Chambre d'amis» sera jouée à l'Arsenic, à Lausanne, en avril, avant une tournée que la comédienne espère aussi alémanique. Françoise Boillat trouve que le rapport de proximité avec le public est même plutôt agréable pour les acteurs: «On peut vraiment partager ce qui se passe sur scène. Il se passe beaucoup de choses entre nous et les spectateurs: cela peut être un regard, c'est très subtil, fin.» A l'heure des centaines d'«amis» sur les réseaux sociaux, qui sont nos amis? Quel rapport entretenons-nous avec eux?, questionne la pièce. I

> **Ma et me 19 h Givisiez**
Théâtre des Osses. Dix autres représentations jusqu'au 1^{er} mars.

L'amitié en version bilingue

THÉÂTRE DES OSSES. Anne-Lise et Thomas ne se sont pas revus depuis longtemps. Elle est suisse romande, il est allemand. Se retrouvant avec leur conjoint respectif, ils essaient de revivifier une ancienne amitié, rendue plus compliquée par la barrière des langues.

Chambre d'amis, d'Antoine Jaccoud, est présenté en première suisse dès mardi 10 février au Théâtre des Osses, coproducteur du spectacle avec L'Arsenic, à Lausanne, où la pièce sera jouée en avril. Douze représentations sont prévues à Givisiez, jusqu'au début mars.

Que se dire?

Fruit d'une collaboration entre les compagnies vaudoise Selma 95 et allemande Futur 3 (Cologne), *Chambre d'amis* a la particularité d'être présenté en bilingue, français-allemand. Concepteurs du spectacle, Françoise Boillat et Stefan H. Kraft se



Stefan H. Kraft et Françoise Boillat ont conçu et créé *Chambre d'amis*, d'Antoine Jaccoud. Une pièce bilingue qui évoque une amitié germano-suisse. MEYER ORIGINALS

retrouvent sur scène aux côtés de Vincent Fontannaz et Rebecca Madita Hundt.

Réflexion sur l'amitié, avec ce qu'elle comprend de rituels et de conflits potentiels, *Chambre d'amis* décrit aussi «la difficulté, les angoisses, les malaises, les

silences et les logorrhées qui accompagnent fatalement toute invitation chez soi», explique Antoine Jaccoud dans le dossier de presse. «Surtout de gens que l'on connaît à peine, mais avec lesquels on voudrait que tout se passe bien. Que se dire? Que se raconter? Que partager?»

Ecrivain, dramaturge et scénariste vaudois né en 1957, Antoine Jaccoud a été révélé au théâtre en 2001 avec *Je suis le mari de Lolo*, que Stefan Kraft (de Futur 3) a monté en allemand en 2009. Il est aussi l'auteur, entre autres, d'*On liquide* passé par CO2 en 2005. Dans *Chambre d'amis*, il use d'un humour ironique en évoquant ces moments où il faut bien meubler, où l'on parle

pour ne rien dire, avec juste l'envie de maintenir une relation. EB

Givisiez, Théâtre des Osses, du 10 au 15 février et du 24 février au 1^{er} mars. Réservations: 026 469 70 00, www.theatreosses.ch

La Gruyère du 5 février 2015

Théâtre

L'amitié selon Antoine Jaccoud

Antoine Jaccoud est l'écrivain surdoué auquel on doit tant de pièces («Obèse» «En attendant la grippe aviaire»), tant de films («Home», «Tout un hiver sans feu»). Il revient au théâtre avec une idée féconde: Anne-Lise, Romande, et Thomas, Allemand, qui furent amis, se retrouvent en compagnie de leurs partenaires actuels qui ne comprennent pas la langue de l'autre... Histoires d'hier, tensions d'aujourd'hui: «Chambre d'amis» joue sur les ressorts de l'amitié, sur ce qui la fait précieuse et vulnérable. Avec quatre comédiens, et dans une coproduction qui fera tourner le spectacle dans tous ses territoires linguistiques, de Fribourg à Lausanne, puis à Cologne. Givisiez (FR), Théâtre des Osses, du 10 février au 1er mars. Lausanne, Théâtre de l'Arsenic, du 16 au 26 avril.



Contrôle qualité

Le Matin Dimanche
8 février 2015

Zweisprachiges Theater

Im Théâtre des Osses ist ab heute ein Stück in Deutsch und Französisch rund um die Freundschaft zu sehen.

GIVISIEZ «Chambre d'Amis» ist ein zweisprachiges Bühnenstück in Deutsch und Französisch, kreierte von den Theatertruppen Selma 95 aus Lausanne und Futur3 aus Köln. Im Stück des Lausanner Autors Antoine Jaccoud geht es um Freundschaft und Liebe, aber auch um Konflikte und natürlich um Sprachbarrieren. Im November feierte das Stück in

Köln seine Uraufführung und überzeugte Publikum und Kritiker. Ab heute Dienstag ist es als Schweizer Premiere im Théâtre des Osses in Givisiez zu sehen. cs

Théâtre des Osses, Givisiez. Premiere: Di., 10. Februar, 19 Uhr. Weitere Aufführungen: 11., 12., 13., 14., 15., 24., 25., 26., 27. und 28. Februar sowie 1. März. Di., Mi. und Do. 19 Uhr; Fr. und Sa. 20 Uhr; So. 17 Uhr. www.theatreosses.ch.

Freiburger Nachrichten
10.02.2015

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Zweisprachige amitié

Par Maëlle Andrey

Chambre d'Amis / d'Antoine Jaccoud / par les Cies Selma 95 (CH) et Futur 3 (D) / du 10 février au 1er mars 2015 / Théâtres des Osses / en tournée jusqu'au 26 avril 2015



© Meyer (Les Osses)

« Les amis sont rares et précieux » avance Thomas, l'un des quatre personnages, citant Aristote. Chambre d'Amis est un projet original, bilingue franco-allemand, traitant de la grande et complexe question de l'amitié. La pièce, dont le texte a été écrit pour l'occasion par Antoine Jaccoud, est elle-même née d'une véritable amitié entre la comédienne suisse Françoise Boillat et le comédien allemand Stefan H. Kraft. Créée en Allemagne en novembre 2014, elle est le fruit d'une belle collaboration entre la compagnie colongaise Futur 3 et la compagnie vaudoise Selma 35.

Être ami. Avoir des amis. Mais à quel prix ? Qu'est-ce que l'amitié ? Est-elle essentielle dans nos vies ?

A son entrée dans la salle des Osses, le public prend place sur des chaises disposées en cercle, proches de tables basses, sur la scène. De nombreuses lampes suspendues éclairent intimement la salle. Les quatre comédiens, deux Suisses romands et deux Allemands, accueillent les spectateurs. Ils les installent, dans une ambiance familiale. Amicalement, ils leur offrent un verre de « Wein der Mosel ». Tout le monde est donc convié chez Petra (Rebecca Madita Hundt) et Thomas (Stefan H. Kraft), deux Allemands vivant à Cologne. Ce couple reçoit pour le week-end Anne-Lise (Françoise Boillat) et Jean-Pierre (Vincent Fontannaz), deux amoureux suisses romands. Les retrouvailles entre Thomas et Anne-Lise, deux vieux amis qui ne se sont pas revus depuis de longues années sont chaleureuses. A côté d'eux, Jean-Pierre et Petra sont mal à l'aise, ne se connaissant pas et ne parlant pas la même langue.

« Santé ! », « Prost ! » : le spectacle commence autour d'un grand verre de l'amitié, entre comédiens et spectateurs, en position de voyeurs. Très vite un malaise envahit la salle : le climat est lourd, pesant. Que raconter ? Que se dire ? Que partager ? Que faire ?

Tout le monde souhaite que ce séjour se passe bien, mais difficile quand on ne se connaît pas... et que les divergences linguistiques accentuent les « différences ». Les multiples « Alors ? Alors ? » tentent de faire prendre la discussion... En vain. La langue est vite perçue comme un handicap, une barrière qui rend le dialogue quasi impossible, en tout cas délicat : malentendus, jeux sur le bilinguisme et les subtilités de chacune des langues et des traductions parfois ambiguës, absurdité de certaines situations où, pour se faire comprendre, on se répète, on en arrive même à mimer... Chacun, en prenant sur lui, se cache derrière un masque, derrière des mots pour donner une bonne image de lui. Et oui, après tout, tout le monde est ami ! Parler pour meubler. Parler pour ne rien dire. On se regarde. On se sourit mièvrément. Chacun de nous se revoit dans ces moments vécus, où le silence, lourd, pousse à le combler par des échanges d'une absurde profondeur... Pourtant, l'amitié, la vraie, ne se passe-t-elle pas de paroles ?

L'expression « chambre d'amis » n'existe pas dans la langue allemande, dans laquelle on parle, plus nûment, de « Gästezimmer » (chambre d'hôtes). Les Allemands n'ont-ils pas d'amis ? Ou dorment-ils simplement chez eux ? Peu importe. Petra a créé, à sa façon, « une chambre d'amis qui vient du cœur » : une tente en tissu de moustiquaire, transparente, exigüe. Le couple romand ment (en toute amitié bien sûr) affirmant que cette dernière leur plaît beaucoup. Mais une fois les deux paires séparées, les langues se délient... Les quatre murs de la chambre, qui laissent passer le moindre son, oppressent le couple suisse. Ses fines et délicates cloisons représentent également les murs de l'amitié. Une amitié très personnelle dont chacun de nous est l'architecte. Concepteur de notre « chambre d'amis », on attend d'elle ce que l'on veut. En effet, avoir des amis et être ami sont des contraintes : on se doit de cultiver ses relations pour les préserver et les faire fleurir. Thomas affirme qu'« un ami est libre, mais... » il l'est surtout s'il n'a pas d'amis. Ainsi, être seul ou avoir des amis imaginaires (comme ceux de Petra) sont les seules façons d'être vraiment libre...

A la fin de la représentation, « nous sommes tous amis » avec le doux « sentiment de se connaître depuis toujours » et le « plaisir d'être ensemble et réuni » : le public finit la soirée en communion, debout, main dans la main, autour des comédiens, dont le jeu est remarquable.

Un bon moment à partager, entre comédie et poésie, poussant à la réflexion sur les relations humaines, l'amitié, la VRAIE amitié... à l'heure où chacun de nous possède des centaines d'« amis » sur les nombreux réseaux sociaux. Réservez votre place dans cette surprenante Chambre d'amis, jusqu'au 1er mars au Théâtre des Osses, puis, au mois d'avril à l'Arsecnic.

Freundschaft, Freiheit und Sprachquerelen

Die Lausanner Compagnie Selma 95 und das Kölner Theater Futur 3 präsentieren derzeit im Théâtre des Osses in Givisiez ein ungewöhnliches Theaterprojekt: Das Stück **«Chambre d'Amis»** befasst sich mit dem Wesen der Freiheit – in einem wilden Mix aus Deutsch und Französisch.

CAROLIE SCHNEUWLY

Im deutschen Sprachraum schläft Übernachtungsbesuch im «Gästezimmer», im französischen im «chambre d'amis». Wenn die deutschen Gastgeber in Köln leben und der Französisch sprechende Besuch aus der Westschweiz kommt, kann dieser kleine, aber feine Unterschied schon einmal zum Gesprächsthema werden. Das und noch viel mehr, wie derzeit das Stück «Chambre d'Amis» im Théâtre des Osses in Givisiez zeigt.

Die zweisprachige Produktion ist ein Projekt der Lausanner Compagnie Selma 95 und der Kölner Truppe Futur 3. Im vergangenen November feierte sie in Köln die Uraufführung; jetzt ist sie erstmals in der Schweiz zu sehen. Die Premiere im Théâtre des Osses kam am Dienstagabend beim sprachlich durchmischten Publikum gut an. In 90 Minuten bewiesen die vier Schauspielerinnen und Schauspieler – zwei aus Deutschland, zwei aus der Westschweiz –, dass zweisprachiges Theater durchaus funktionieren kann.

Jeder erkennt sich wieder

Ein Teil des Erfolgs liegt in der Handlung selbst, begründet, in der sich die meisten Zuschauerinnen und Zuschauer selbst erkennen dürfen: Wer hat sich nicht auch schon ausgeschlossen gefühlt, weil er einer Diskussion in einer fremden Sprache nicht folgen konnte? Wer weiss nicht, wie es sich anfühlt, wenn sprachliche Missverständnisse zu angespannten Gesprächssituationen führen?

Doch im Stück des Lausanner Autors Antoine Jaccoud geht es um mehr als sprachliche und kulturelle Differenzen. «Chambre d'Amis» ist vor allem eine Auseinandersetzung mit dem Wesen der Freundschaft: witzig und unterhaltsam, aber auch ernsthaft und Spannungsgeladen.

Der Deutsche Thomas (Stefan H. Kraft) und die Westschweizerin Anne-Lise (Françoise Boillat) sind alte Freunde, die sich nach langer Zeit bei Thomas in Köln wiedersehen. Thomas' Lebenspartnerin Petra (Rebecca Madita Hundt) und Anne-Lises Partner Jean-Pierre (Vincent Fontannaz) beobachten das Wiedersehen mit einer Mischung aus Verständnis und Misstrauen.

«Ohne jede Zweideutigkeit»

Was etwa hat es zu bedeuten, dass Thomas immer wieder von jenem Sommer am See erzählt, als er und Anne-Lise gemeinsam badeten, nackt, aber in aller Freundschaft, «ein Bruder, eine Schwester, ohne jede Zweideutigkeit»? Und warum eskaliert die Situation, als Jean-Pierre beschliesst, den Kölner Dom im Alleingang zu besichtigen, wo die Gastgeber doch geplant hatten, dies gemeinsam zu tun? Natürlich sei ein Freund immer frei in seinen Handlungen, räumt Thomas ein, aber so frei? «Du hast das Individuum über das Kollektiv gestellt», wirft er Jean-Pierre vor und kommt zum Schluss, dass man eben auch Freunden misstrauen müsse.

Ob Thomas und Jean-Pierre tatsächlich noch echte Freunde werden, bleibt zweifelhaft. Auch die Zuschauerinnen und Zuschauer, die sich am Ende Hand in Hand mit den Schauspielern auf der Bühne wiederfinden, sind wohl nicht alle plötzlich Freunde fürs Leben. Auch wenn sie gemeinsam «die Freude empfinden, zusammen zu sein», «Ohne jede Zweideutigkeit» – so nimmt Jean-Pierre genüsslich Thomas' Mantra auf. «Oder fast», wie Petra lakonisch anfügt.

Weitere Spielzeiten im Théâtre des Osses in Givisiez: 12., 13., 14., 15., 24., 25., 26., 27. und 28. Februar sowie 1. März. Di., Mi. und Do. 19 Uhr, Fr. und Sa. 20 Uhr, So. 17 Uhr. www.theatreosses.ch. Vom 16. bis zum 26. April ist das Stück zudem im Arsenal in Lausanne zu sehen.



Ein Hoch auf die Freundschaft: Françoise Boillat, Vincent Fontannaz, Stefan H. Kraft und Rebecca Madita Hundt (v. l.) überzeugen im Théâtre des Osses mit ihrem zweisprachigen Theaterstück. Bild Corinne Aeberhard

Interview: Theater in der Nische

Die deutschen Schauspieler Rebecca M. Hundt und Stefan H. Kraft sprachen mit den FN über die Herausforderungen eines zweisprachigen Theaters.

Wie ist es zu dem ungewöhnlichen Theaterprojekt gekommen?

Stefan H. Kraft: Ich kannte Françoise Boillat von einem früheren Projekt, und mit dem Autor Antoine Jaccoud war ich in Kontakt, seit mein Kölner Ensemble einmal ein Stück von ihm gespielt hat. So kam es zu der Zusammenarbeit. Ich hatte Lust auf ein zwei-

sprachiges Projekt, weil ich auch früher schon zweisprachiges Theater gemacht hatte.

Kann Theater, das so stark von der Sprache lebt, in zwei Sprachen überhaupt funktionieren?

Kraft: Es kann, aber es muss sich eine Nische suchen. Es ist schade, dass es nicht mehr davon gibt, gerade in einer Zeit, in der alle von Integration sprechen. Ich könnte mir zum Beispiel auch ein deutsch-türkisches Theater vorstellen. Mehrsprachigkeit ist eine Realität; warum soll das nicht auch auf der Bühne gehen?

Ein solches Experiment ist nicht nur für die Zuschauer, sondern auch für die Schauspieler eine Herausforderung.

Rebecca M. Hundt: Auf jeden Fall! Es ist spannend und macht Spass, aber es ist auch anstrengend. Ich habe sofort zugesagt, als Stefan mich für das Projekt anfragte, auch wenn ich im Gegensatz zu ihm nicht gut Französisch spreche. Ich dachte, das sei kein Problem, weil meine Rolle das auch nicht kann. Doch bei der Probenarbeit merkte ich, dass ich mich ja auch mit meinen Kollegen verständigen muss.

Anfangs musste Stefan viel übersetzen, doch mit der Zeit wurde es besser.

In dem Stück geht es nicht nur um Sprachprobleme, sondern auch um die Freundschaft. Warum diese Themenwahl?

Kraft: Durch die sozialen Medien hat die Freundschaft in den letzten Jahren eine Umdeutung erfahren. Darum haben wir uns auf die Suche nach dem Archetypen der Freundschaft gemacht und die romantischen Ideale, die mit dem Begriff verbunden sind, hinterfragt. cs

L'amitié, ses codes, ses malentendus...

Chambre d'amis explore le thème de l'amitié, à travers les retrouvailles entre deux couples, un allemand et un suisse romand. De ces moments où l'on ne sait trop que dire, Antoine Jaccoud a tiré une pièce drôle et moins légère qu'il n'y paraît. A découvrir en première suisse au **Théâtre des Osses**.



La Gruyère
14 février 2015

Vincent Fontannaz, Françoise Boillat, Rebecca Madita Hundt et Stefan H. Kraft: quatre amis réunis pour le week-end. MEYER ORIGINALS

ÉRIC BULLIARD

GIVISIEZ. Au fond, tout est question d'équilibre. Entre le trop et le trop peu, cette ligne entre l'excès et la banalité. C'est sur ce fil que se tient brillamment

CRITIQUE *Chambre d'amis*, qui se joue au Théâtre des Osses de Givisiez jusqu'au 1^{er} mars, en première suisse. En équilibre, aussi, entre les langues, entre le réalisme et l'absurde. Et, pour le spectateur, entre l'aise et le malaise.

Parce que nous voici mis à l'aise, d'entrée, en invités de Petra et de Thomas. Ils reçoivent sur scène, avec sourires et verres de blanc. Sentiment mélangé: impression de se retrouver dans une ambiance décontractée, mais aussi échange de regards, sans trop savoir ce qui nous attend.

Ce dispositif scénique n'a rien de gratuit et sert idéalement un propos fort simple: un

couple de Suisses romands rend visite à un couple allemand, à Cologne. Au temps de leurs études, Anne-Lise (la Romande) était amie avec Thomas (l'Allemand). Quant à Jean-Pierre (le Romand) et Petra (l'Allemande), ils se rencontrent pour la première fois.

Sur cette trame minimale, l'auteur Antoine Jaccoud et les concepteurs Françoise Boillat et Stefan H. Kraft ont construit une pièce drôle et moins légère qu'il n'y paraît. Les quatre comédiens (Rebecca Madita Hundt, Stefan H. Kraft, Françoise Boillat et Vincent Fontannaz) excellent à construire leurs personnages à partir de quelques répliques anodines. De ces mots que l'on répète quand on n'a rien à dire: «Le vin de la Moselle est très bon... Le vin du Rhin nous avait fait mal au ventre.» On pense parfois à ces phrases toutes faites du style méthode Assimil, qui amusaient tant Ionesco.

S'ajoute ici l'écueil de la langue: «Mein Deutsch ist ein Katastrophe», «je veux apprendre toujours français, mais je ne pas...» Les échanges sont rendus si basiques que l'on oublie très vite que la pièce est bilingue. L'essentiel est ailleurs: dans ces relations maladroites, ces sourires, ces regards croisés, la finesse d'un jeu d'autant plus exigeant que la proximité des spectateurs les rend attentifs à chaque détail.

Observation méticuleuse

L'essentiel, c'est encore cette description d'une relation fondée sur des codes et des habitudes. Où celui qui brise la convention et préfère ne pas suivre le plan prévu prend le risque de l'opprobre.

Le sentiment de décortiquer le fonctionnement d'une amitié est accentué par les innombrables lampes allumées, qui suggèrent une observation méticuleuse, presque de type labo-

ratoire. La subtilité de *Chambre d'amis* (coproduction des Osses, de L'Arsec et des compagnies Selma 95 et Futur3) se retrouve dans sa manière de jouer sur les différences culturelles, sans trop insister. Il suffit de souligner juste ce qu'il faut: chaussures de randonnée et couteau suisse pour la pomme sortie du sac.

La pièce combine également avec pertinence situations réalistes et envolées délirantes. En s'appuyant sur la magie du théâtre, qui permet de transformer une moustiquaire de camping en chambre d'amis, des boîtes de carton en pièces de scrabble. L'air de rien, comme ça, sans trop en faire. Question d'équilibre. ■

Givisiez, Théâtre des Osses, samedi 14 (20 h) et dimanche 15 février (17 h), puis du 24 février au 1^{er} mars.

www.theatreosses.ch

Une «Chambre d'amis» à la fois dérisoire et virtuose

THÉÂTRE DES OSSES • *Quatre excellents comédiens se retrouvent en couple, entre silences et non-dits, dans cette pièce bilingue.*

ELISABETH HAAS

«Chambre d'amis» a des qualités de sonate. Voire de symphonie. Des thèmes sont ressassés, ne cessent de revenir, de circuler, tout au long de la pièce, avec un sens subtil de la variation. Ce sont les mêmes thèmes, chaque fois renouvelés. La pièce, jouée au Théâtre des Osses jusqu'au 1^{er} mars, a un sens virtuose du rythme. Sa force n'est pas dans la richesse du vocabulaire, volontairement dérisoire, mais dans la manière subtile dont les mêmes mots tournent, se répètent. Car en guise de répliques, les comédiens jouent avec presque rien.

Ils jouent surtout avec les silences, au milieu du public, installé sur scène comme témoin, en toute décontraction, un verre de blanc à la main. Après l'attente, la rencontre. «En voilà des retrouvailles!» «Wie bitte? Mon français est terrible.» «Mein Deutsch ist eine Katastrophe.»

Longues embrassades d'Anne-Lise et de Thomas (Françoise Boillat et Stefan H. Kraft, à l'origine de ce projet théâtral). Jean-Pierre, lui (Vincent Fontannaz), préfère rester à l'écart des effusions démonstratives. On sent l'ambiance contrainte. Personne ne semble avoir envie d'être là, dans le salon de Petra et Thomas, le couple allemand de Cologne, qui reçoit chez lui les Romands Anne-Lise et Jean-Pierre. A peine quelques mots. Une caricature de «small talk». Les bribes de phrases éludent souvent le verbe, comme quand on ne sait pas quoi se dire. Il arrive que les quatre se répondent en décalage, avec quelques phrases de retard. Jean-Pierre reconnaît par la fenêtre «der Dom», l'imposante cathédrale. «Tout ce temps!» «Die Zeit vergeht.» Les silences, les comédiens les combinent en jouant avec leur présence physique, les regards en coin, les sourires gênés, ce lan-



«Et santé!» De g. à dr.: Françoise Boillat, Vincent Fontannaz, Stefan H. Kraft, Rebecca Madita Hundt. CORINNE AEBERHARD

gage non verbal qui en dit long sur le malaise des personnages.

Car les deux couples peinent à communiquer, se confondent en malentendus - Petra (Rebecca Madita Hundt) comprend «Anarchiste» au lieu de «Arsch-

iviste», quand Jean-Pierre tente de lui décrire son métier. Ils ne sont visiblement pas sur la même longueur d'ondes. On dirait deux mondes irréconciliables. Mais de réaliste au début, la situation devient de plus en plus surréaliste. Petra l'inquiète, les

nerfs à fleur de peau, est choquée de la non-équivalence entre les termes «chambre d'amis» et «Gästezimmer». A son mari elle répète de manière insistante, avec un sérieux exagéré, qu'elle a mis plusieurs semaines à l'aménager, alors que sur scène se déploie une tente-moustiquaire. Il y a un abîme entre la gravité avec laquelle elle perçoit ces retrouvailles et les enjeux réels. L'atmosphère pesante contraste avec les mots, les objets, si dérisoires, ce qui rend la pièce si drôle. Au déjeuner, Thomas finit même ventre à terre, rageant sa frustration. Jean-Pierre est sorti seul visiter le Dom, alors que Petra et lui avaient espéré y aller à quatre. Déception sans commune mesure avec la portée de cette éclipse momentanée. La scène vire au drame pathétique, voire au ridicule quand Petra invoque les amis imaginaires de son enfance, tandis qu'Anne-Lise, dé-

gaine décomplexée, ne réussit pas à détendre l'atmosphère. Mine de rien, sans avoir l'air d'y toucher, alors qu'on se demande ce qu'il y a eu exactement entre Anne-Lise et Thomas (elle rit jaune, lui est fier), quand ils étaient étudiants et qu'ils passaient des soirées entières nus au bord d'un lac, le dramaturge Antoine Jaccoud insinue des réflexions profondes. Il parle de liberté, d'espoir, d'une langue commune capable de dépasser les différences, de l'individu qui prend le pas sur le sens du collectif... Toute la pièce converge vers cette question: qu'est-ce que l'amitié? «Le plaisir d'être ensemble», la réconciliation après la dispute, le sentiment de se connaître, de vivre comme frère et sœur? Des réponses qui restent ouvertes. Car contrairement à ce que ne cesse de répéter Thomas, il y a des ambiguïtés (Zweideutigkeit) dans cette pièce bilingue. C'est sa force. I

nevoise a une manière physique, sensorielle, d'aborder sa matière. Ce tourbillon de jeu, de mouvement et d'images filmées semble parfaitement adapté à sa prochaine production, inspirée par *Macbeth*, de Shakespeare, tragédie où l'empire du mal rayonne dans toute sa splendeur. Ce qui intéresse l'artiste genevoise? Le couple maléfique que composent le général et son épouse, d'où le nouveau titre: *Macbeth et Lady M*. Et cette comparaison audacieuse avec le couple originel, Adam et Eve, qui a signé sa chute hors du paradis originel... Sur scène, dans un décor de Michel Faure, ils seront deux couples à dialoguer autour de cette notion de l'ambition. Un jeune, plutôt spontané, et un plus âgé, qui, sceptique, s'interrogera sur les rôles à jouer. Céline Goormaghtigh, Verena Lopes et Laurent Annoni figurent parmi les comédiens qui n'hésiteront pas à se salir les mains. **MPG**

Givisiez (FR)

Chambre d'amis

Théâtre des Osses, pl. des Osses 1. Di à 17h, ma-je à 19h, ve-sa à 20h jusqu'au 1er mars. (Loc. 026 469 70 00, www.theatreosses.ch).

Bilinguisme et névrose

Antoine Jaccoud est un grand angoissé et ses textes s'en ressentent. Qu'il parle de la grippe aviaire, de la fin de l'or blanc ou de l'obésité, cet auteur et scénariste romand propose toujours une vision drôlement sinistre de ces sujets. C'est le cas une nouvelle fois avec *Chambre d'amis*, une pochade dans laquelle il approche le bilinguisme par le biais de l'amitié névrosée. La situation? Thomas et Petra (Stefan H. Kraft et Rebecca Madita Hundt) vivent à Cologne et reçoivent Anne-Lise et Jean-Pierre, un couple romand incarné par Françoise



MEYER ORIGINALS

blic sourit à ces échanges chaotiques et apprécie le vin blanc offert largement. La réserve? Trop de longueurs et de répétitions, même si l'absurde naît souvent d'un mot, en français ou en allemand, ressassé obsessionnellement. **MPG**

Lausanne

«Primera Carta de San Pablo a los Corintios» et «Tandy»

Dans le cadre du festival **Programme commun**, www.programme-commun.ch
Théâtre de Vidy, av. E.-Jacques-Dalcroze 5. Sa-di à 17h30, ve à 18h30, je à 21h du 19 au 22 mars. (Loc. 021 619 45 45, www.vidy.ch).
Angélica Liddell est un feu de joie. On brûle volontiers avec elle

VERNISSAGE – VACLAV HAVEL



LA REVUE DE PRESSE

Matthias

URBAN

Agent de velours

CÉCILE DALLA TORRE

Il ne se décrit ni comme un intellectuel, ni comme un résistant. Et pourtant... Les termes collent plutôt à Vaclav Havel, et son double «Ferdinand» incarné par le comédien François Florey, dans la pièce *Vernissage*. Matthias Urban n'en est pas moins fasciné par Havel, figure de proue de la Révolution de velours en 1989, qui vit éclore la République tchèque et l'un des rares «présidents philosophes» de l'Histoire. A la Grange de Dorigny, le Lausannoise monte aujourd'hui l'une des nombreuses pièces d'Havel au titre trompeur. Dernier volet d'un triptyque écrit entre 1975 et 1978 après son emprisonnement sous le régime soviétique de Husak, *Vernissage*, comme d'autres textes de l'auteur, n'a pas pour autant déjoué la censure de l'époque.

«Ce qui m'a plu, c'est d'enquêter sur le dramaturge devenu président, dont le travail sur la langue est proche de Pinter, Beckett et Dürrenmatt», dit-il. Il s'enthousiasme d'ailleurs pour l'ouvrage intitulé *Pour Vaclav Havel* (paru aux Editions Zoé) du célèbre dramaturge allemand, qui reprend des extraits de discours prononcés par l'ex-dissident tchécoslovaque. C'est ce regard qu'Havel porte sur nos sociétés, l'Europe, l'Histoire, qu'il apprécie car «tres éclairant sur sa façon de voir des totalitarismes brutaux, soviétiques, et les nôtres, plus insidieux, qui prennent le visage de la consommation, des dikats de la mode ou de la publicité, ou encore de la culture de masse, dans lesquels l'individu a du mal à être lui-même, pris dans des mécanismes qui le gouvernement de façon assez coercitive».

LE HÉRON ET LA FILIATION

Pour parler de lui – ce qu'il avouera ne pas trop aimer faire –, le metteur en scène préfère se définir comme un «enquêteur qui creuse tout autour», par essence discret. Il se félicite d'avoir travaillé durant trois ans en tant qu'artiste en résidence dans ce théâtre, qui rayonne en plein cœur du site de l'université de Lausanne. *Vernissage* boucle le cycle qu'il y a entamé sur les totalitarismes, adaptant d'abord la dystopie *1984* de George Orwell sur le contrôle de l'individu. Cycle qu'il a poursuivi dans un second temps par l'écriture d'un spectacle avec des étudiants en dramaturgie et en sciences politiques, à l'issue d'un séminaire sur la sociologie des organisations. Au final, le spectacle dépeignait un «week-end atroce et manipulateur» entre cadres RH forts de leurs redoutables techniques de management.

On rejoint donc Matthias Urban sur son terrain d'investigation et l'on s'installe à la terrasse

enseillée du campus, à la pause de midi. Dans un magnifique contre-jour champêtre qui surplombe le Léman, le comédien, auteur et humoriste qu'il est aussi, pointe soudainement du doigt un paisible héron. «Pour chaque personnage, nous, les comédiens, avons parfois notre animal de prédilection. Le héron, c'est celui de Valérie Liengme», raconte-t-il pour l'anecdote qui fait sourire. Quelques minutes plus tôt en répétition, la comédienne à la chevelure cendrée jouait le personnage de Vera aux côtés de Michael (Yves Jenny). «Un couple qui affiche un bonheur ouvrier invite leur meilleur ami Ferdinand, gauchiste, et se permet de critiquer son mode de vie, sous couvert de bienveillance», résume Matthias Urban. Le contexte du petit «vernissage» dans leurs nouveaux meubles possède un côté *Scène de la vie conjugale*. Mais la pièce, merveilleuse allégorie du pouvoir, est totalement politique.

SUR LE TON DE L'HUMOUR

L'autre forme de totalitarisme qui s'y exerce est celle du pouvoir d'achat, dont le couple fait splendidement l'étalage. Si Matthias Urban a choisi *Vernissage*, c'est parce que le texte «évoque plus directement notre mode de vie, l'état d'esprit des Occidentaux, de manière plus atemporelle et universelle». D'autres pièces d'Havel font clairement référence à la Tchécoslovaquie des années 1970, détaille l'artiste dans une famille... d'artistes, et de résistants. Son père, dont les toiles seront exposées dans le hall du théâtre pendant les représentations a fui la Hongrie en 1956, avant de devenir professeur aux Beaux-Arts. Sa mère, elle, est dessinatrice. «Mon père a une théorie sur l'art. Lui, pour le coup, est un intellectuel. Vous devriez faire son portrait!» suggère Matthias Urban qui, par modestie sans doute, livre plus spontanément «ses parenthèses» sur sa filiation que sur son propre parcours, quoique déjà bien étoffé.

Son début de carrière théâtrale? Vite engagé comme comédien par Valentin Rossier avec qui il a ensuite beaucoup collaboré, il écoute ainsi ses études de théâtre au Conservatoire de Lausanne, à ses yeux trop dogmatiques. Les rôles s'enchaînent ensuite. Or, beaucoup moins – ce qu'il déplore – depuis qu'il s'est lui-même lancé dans la mise en scène voilà maintenant dix ans. Dans la première pièce qu'il monte en 2005, *Pin de Partie*, le hasard veut qu'il sollicite Maurice Auffer, qui accepte volontiers de rejouer le texte de Beckett quarante-cinq ans après sa première apparition dans la mise en scène originale de Roger Blin. Voilà pour la petite anecdote.

En marge du théâtre, Matthias Urban n'a pas non plus chômé. Longtemps sur le petit écran, il

THÉÂTRE Fasciné par les totalitarismes, le metteur en scène multicasquettes a mené l'enquête sur Vaclav Havel. Avec humour, il dévoile la violence symbolique de «Vernissage» à la Grange de Dorigny, à Lausanne.



Le metteur en scène est en résidence à la Grange de Dorigny, où il crée «Vernissage», ensuite en tournée romande. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

anime une émission pour les jeunes. Dans des sketches humoristiques écrits avec Vincent Kücholl il y a quelques années, il parodie l'actualité politique suisse. A la radio, aujourd'hui, c'est la vie culturelle helvétique qu'il passe de temps à autres à la moulinette, dans la chronique de l'humoriste Daniel Rausis diffusée dans la matinale d'Espace 2. Pour le cinéma, il vient tout juste d'interpréter le rôle du médecin dans l'adaptation du roman de Jacques Chessex, *Un Juif pour l'exemple*, réalisé par Jacob Berger.

ÉCRITURE CRYPTÉE

Ses projets de reprise de la pièce *Le Jeune prince et la vérité*, quête initiatique façon conte philosophique, qu'il mettra en scène dans les jardins du Petit Théâtre lausannoise en juillet, l'enthousiasment aussi. Il s'avoue d'ailleurs très fan de l'auteur du texte, Jean-Claude Carrière, dont il rappelle qu'il a signé bon nombre de scénarios de Buñuel. Il y a aussi son projet d'écriture intrigant sur le thème de «la distance critique

avec le bonheur», qu'on découvrira cet été au Festival de la Cité. Mais si l'on veut en savoir plus sur Matthias Urban, on peut lire son recueil de nouvelles policières *Mort au café romand* (Rom-Pol, 2012) où il est question du destin de marginaux. Une écriture qu'il dit «cryptée», dont on pourrait nous aussi, lecteurs potentiels, remonter le fil en jouant aux détectives. On y trouvera sans doute le décalage, le grotesque et le parodique chers à leur auteur, outre l'humanisme et la tolérance qu'il inspire. Des valeurs dont on ne manquera pas d'apprécier qu'il se fasse l'émissaire aujourd'hui, dans le sillage du grand homme que demeure Vaclav Havel, quasiment jamais joué en Suisse romande.

Vernissage, à voir du 26 février au 7 mars à la Grange de Dorigny (Unil-Lausanne), www.grangededorigny.ch, rés: ☎ 021 692 21 24, puis aux Osces à Givisiez du 10 au 22 mars (café littéraire les 4 et 5) et au Petitthéâtre de Sion du 26 au 28 mars.

L'amitié pourrie des bobos

Grâce à un excellent trio de comédiens, Matthias Urban s'empare avec brio du «Vernissage» de Václav Havel à La Grange. Critique

Boris Senff

Imaginez que vous débarquiez chez des amis qui, non contents de se répandre sur la beauté ineffable de leur nouvel aménagement d'intérieur et l'excellence de leur art de vie gastronomique et sexuel, s'avisent de vous donner d'énergiques, si ce n'est impératifs conseils sur votre propre vie, si relâchée, si terne, si en deçà de leurs attentes légitimes, à la hauteur de l'affection qu'ils vous portent... Cette situation pas forcément des plus agréables est celle de *Vernissage*, pièce de Václav Havel datant de 1975, actuellement présentée à La Grange de Dorigny dans une mise en scène de Matthias Urban, artiste en résidence au théâtre.

Dans le rôle du couple, Valérie Liengme et Yves Jenny sont merveilleux de justesse snob, à mi-chemin entre adeptes new-age avides de développement personnel totalitaire et bobos aux postures esthétiques ultratoc. S'ils assurent le gros du spectacle tout à leur agitation hystérique d'autocélébration et de recommandations abusives, François Florey - «notre meilleur ami» - est également parfait dans la position passive d'objet de leur sollicitude. Sa capacité d'écoute un peu hébétée n'est jamais prise en défaut et c'est un petit exploit sur environ une heure d'admonestation prétentieuse.

Les disques electro «ramenés de Suisse» rythment cette petite descente dans un enfer social où le paraître ne manque pas de se fendiller, laissant béant un vide qui n'est pas juste un vide mais un espace où le manque et la douleur finissent par crier leur nom. Il n'y a pas de distraction innocente et l'amitié n'en est certainement pas une. Démonstration avec un art consommé de la caricature.

Lausanne, La Grange de Dorigny

Jusqu'au samedi 7 mars

Rens.: 021 692 21 27

www.grangededorigny.ch



Valérie Liengme et Yves Jenny, couple infernal de superficialité.

JÉRÉMIE MERCIER

Si on sortait

La Gruyère
5 mars 2015

L'humour noir de Havel aux Osses

Trois comédiens interprètent *Vernissage*, au Théâtre des Osses. Une pièce grinçante signée de l'écrivain et homme politique Vaclav Havel.

GIVISIEZ. Un homme est reçu chez un couple, à l'occasion de l'inauguration d'une nouvelle décoration intérieure. Tel est le point de départ de *Vernissage*, de Vaclav Havel, créé le mois dernier à la Grange de Dorigny, que le Théâtre des Osses accueille dès le 10 mars, pour 12 représentations.

Avec *Audience* et *Pétition*, *Vernissage* fait partie d'un triptyque écrit entre 1975 et 1978. Vaclav Havel (1936-2011) y met en scène son double, Ferdinand Vanek. Face à la réussite affichée du couple Véra et Mickaël, il résiste. Surtout quand ils cherchent à le convaincre qu'il devrait vivre comme eux.

Avant de se consacrer à la politique au point de devenir

le premier président de la République tchèque (de 1993 à 2003), Vaclav Havel a eu une riche production littéraire, en plus de ses activités militantes qui lui ont notamment valu quatre ans de prison, de 1979 à 1983. Soit peu après la parution de *Vernissage*, cet appel au refus du système, à la pensée individuelle, qu'il parsème de son humour noir.

Mathias Urban met en scène trois comédiens: Valérie Liengme joue Véra, le Fribourgeois Yves Jenny tient le rôle de son époux Mickaël et François Florey celui de Ferdinand. EB

Givisiez, Théâtre des Osses,
du 10 au 22 mars.
Réservations: 026 469 70 00,
www.theatreosses.ch



Matthias Urban, agent de velours

THÉÂTRE DES OSSES • *Fasciné par les totalitarismes, le metteur en scène a mené l'enquête sur Vaclav Havel. Avec humour, il dévoile la violence symbolique de «Vernissage». A voir jusqu'au 22 mars à Givisiez.*

CÉCILE DALLA TORRE

Il ne se décrit ni comme un intellectuel, ni comme un résistant. Et pourtant... Les termes collent plutôt à Vaclav Havel, et son double «Ferdinand» incarné par le comédien François Florey, dans la pièce «Vernissage». Matthias Urban n'en est pas moins fasciné par Havel, figure de proue de la Révolution de velours en 1989, qui vit éclore la République tchèque et l'un des rares «présidents philosophes» de l'Histoire. Au Théâtre des Ossez à Givisiez dès mardi, le Lausannois monte l'une des nombreuses pièces d'Havel au titre trompeur. Dernier volet d'un triptyque écrit entre 1975 et 1978 après son emprisonnement sous le régime prosoviétique d'Husak, «Vernissage», comme d'autres textes de l'auteur, n'a pas pour autant déjoué la censure de l'époque.

«Ce qui m'a plu, c'est d'enquêter sur le dramaturge devenu président, dont le travail sur la langue est proche de Pinter, Beckett et Dürrenmatt», dit-il. Il s'enthousiasme d'ailleurs pour l'ouvrage intitulé «Pour Vaclav Havel» (paru aux Éditions Zoé) du célèbre dramaturge allemand, qui reprend des extraits de discours prononcés par l'ex-dissident tchécoslovaque. C'est ce regard qu'Havel porte sur nos sociétés, l'Europe, l'Histoire, qu'il apprécie car «très éclairant sur sa façon de voir des totalitarismes brutaux, soviétiques, et les nôtres, plus insidieux, qui prennent le visage de la consommation, des diktats de la mode ou de la publicité, ou encore de la culture de masse, dans lesquels l'individu a du mal à être lui-même, pris dans des mécanismes qui le gouvernent de façon assez coercitive».



Pour parler de lui, Matthias Urban se définit comme un enquêteur qui creuse tout autour. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

Dans des sketches écrits avec Vincent Kücholl, il parodie l'actualité politique suisse

Pour parler de lui - ce qu'il avouera ne pas trop aimer faire -, le metteur en scène préfère se définir comme un «enquêteur qui creuse tout autour», par essence discret. Il se félicite d'avoir travaillé durant trois ans en tant qu'artiste en résidence dans ce théâtre, qui rayonne en plein cœur du site de l'Université de Lausanne. «Vernissage» boucle le cycle qu'il y a entamé sur les totalitarismes, adaptant d'abord la dystopie «1984» de George Orwell sur le contrôle de l'individu. Cycle qu'il a poursuivi dans un second temps par l'écriture d'un spectacle avec des étudiants en dramaturgie et en sciences politiques, à l'issue d'un séminaire sur la sociologie des organisations. Au final, le spectacle dépeignait un «week-end atroce et ma-

nipulateur» entre cadres RH forts de leurs techniques de management.

On rejoint donc Matthias Urban sur son terrain d'investigation et l'on s'installe à la terrasse du campus. Dans un magnifique

contre-jour champêtre qui surplombe le Léman, le comédien, auteur et humoriste qu'il est aussi, pointe soudainement du doigt un paisible héron.

Le héron et la filiation

«Pour chaque personnage, nous, les comédiens, avons parfois notre animal de prédilection. Le héron, c'est celui de Valérie Liengme», raconte-t-il pour l'anecdote qui fait sourire. Quelques minutes plus tôt en répétition, la comédienne à la chevelure cendrée jouait le personnage de Vera aux côtés de Michael (Yves Jenny). «Un couple qui affiche un bonheur outrancier invite leur meilleur ami Ferdinand, gauchiste, et se permet de critiquer son mode de vie, sous couvert de bienveil-

lance», résume Matthias Urban. Le contexte du petit «vernissage» dans leurs nouveaux meubles possède un côté «Scènes de la vie conjugale». Mais la pièce, merveilleuse allégorie du pouvoir, est totalement politique.

L'autre forme de totalitarisme qui s'y exerce est celle du pouvoir d'achat, dont le couple fait l'étalage. Si Matthias Urban a choisi «Vernissage», c'est parce que le texte «évoque plus directement notre mode de vie, l'état d'esprit des Occidentaux, de manière plus atemporelle et universelle». D'autres pièces d'Havel font clairement référence à la Tchécoslovaquie des années 1970, détaille l'artiste né dans une famille... d'artistes, et de résistants. Son père a fui la Hongrie en 1956, avant de devenir professeur aux Beaux-Arts. Sa mère, elle, est dessinatrice.

«Mon père a une théorie sur l'art. Lui, pour le coup, est un intellectuel. Vous devriez faire son portrait!» suggère Matthias Urban qui, par modestie sans doute, livre plus spontanément «ses parenthèses»

sur sa filiation que sur son propre parcours, quoique déjà bien étoffé.

Écriture cryptée

Son début de carrière théâtrale? Vite engagé comme comédien par Valentin Rossier avec qui il a ensuite beaucoup collaboré, il écourte ainsi ses études de théâtre au Conservatoire de Lausanne, à ses yeux trop dogmatiques. Les rôles s'enchaînent ensuite. Beaucoup moins - ce qu'il déplore - depuis qu'il s'est lui-même lancé dans la mise en scène voilà maintenant dix ans. Dans la première pièce qu'il monte en 2005, «Fin de partie», le hasard veut qu'il sollicite Maurice Auffer, qui accepte volontiers de rejouer le texte de Beckett quarante-cinq ans après sa première apparition dans la mise en scène originale de Roger Blin.

En marge du théâtre, Matthias Urban n'a pas non plus chômé. Longtemps sur le petit écran, il anime une émission pour les jeunes. Dans des sketches humoristiques écrits avec Vincent Kücholl il y a quelques années, il parodie l'actualité politique suisse. A la radio, aujourd'hui, c'est

la vie culturelle helvétique qu'il passe de temps à autre à la moulinette, dans la chronique de l'humoriste Daniel Rausis diffusée dans la matinale d'Espace 2. Pour le cinéma, il vient tout juste d'interpréter le rôle du médecin dans l'adaptation du roman de Jacques Chessex, «Un Juif pour l'exemple», réalisé par Jacob Berger.

Si l'on veut en savoir plus sur Matthias Urban, on peut lire son recueil de nouvelles policières «Mort au café romand» (RomPol, 2012) où il est question du destin de marginaux. Une écriture qu'il dit «cryptée», dont on pourrait nous aussi, lecteurs potentiels, remonter le fil en jouant aux détectives. On y trouvera sans doute le décalage, le grotesque et le parodique chers à leur auteur, outre l'humanisme et la tolérance qu'il inspire. Des valeurs dont on ne manquera pas d'apprécier qu'il se fasse l'émissaire aujourd'hui, dans le sillage du grand homme que demeure Vaclav Havel, quasiment jamais joué en Suisse romande.

LE COURRIER

> Ma, me 19 h Givisiez
Théâtre des Osses. Jusqu'au 22 mars.

La liberté
5.3.15 (suite)

à lausanne et fribourg

Quand le vernis craque

Une petite vie parfaite, des enfants brillants et une belle maison, Vera et Mickaël ont tout ou presque. Dans la pièce *Vernissage*, Vaclav Havel raconte comment une simple visite amicale peut se transformer en torture psychologique. Rencontre avec le metteur en scène Mathias Urban.

Que nous raconte la pièce *Vernissage* ?

Il s'agit d'une pièce courte qui se déroule dans l'appartement d'un couple à l'image irréprochable. Ils invitent un ami pour vernir leur nouvelle décoration et affichent leur harmonie parfaite. Durant toute la pièce, le troisième homme assiste ainsi à ce déballage de bonheur, mais n'adhère pas. Au fur et à mesure, le vernis craque et le couple révèle la vérité. A mon avis, exhiber à ce point un faux bonheur, c'est comme exercer une sorte de violence symbolique. C'est particulièrement flagrant lorsque le couple parle de son enfant, qui est bien entendu parfait, intelligent et beau, tout le monde a déjà vécu cette situation.

Comment avez-vous choisi de travailler la scénographie ?

Nous n'avons pas voulu recréer un appartement avec tous les bibelots qui sont mentionnés dans la pièce. Avec la scénographe, Fanny Courvoisier, nous avons imaginé un espace très épuré. C'est une galerie d'art contemporain, où les acteurs peuvent circuler librement. Je voulais vraiment que les acteurs soient au centre et qu'ils puissent ainsi capter toute l'attention du public. Un compositeur a aussi créé une musique spécialement pour nous, parfaitement assortie à notre univers. À la fois très agréable et froide.

Comment avez-vous dirigé les acteurs ?



«Vernissage»

On a découvert qu'il ne fallait pas basculer dans la caricature, mais qu'il fallait que les personnes nous ressemblent. On essaie de trouver un léger décalage à l'image de notre univers qui est en périphérie avec la réalité.

Vous montez cette pièce dans le cadre de votre résidence à la grange de Dorigny. Comment s'intègre-t-elle dans la continuité de cette expérience ?

J'ai choisi de travailler sur le pouvoir et les systèmes de contrôle de l'individu. J'ai ainsi d'abord monté *1984* de Orwell, avec laquelle j'ai travaillé sur le pendant politique du thème. J'ai ensuite participé à un atelier sur le monde du travail. Nous avons travaillé en collaboration avec des étudiants de science politique et de dramaturgie, pour montrer la face noire et sinistre de cet univers. Avec la pièce *Vernissage* je conclus en m'intéressant au domaine social et à toute la violence symbolique qui peut s'exercer dans la sphère privée.

Il est pourtant difficile de parler de Vaclav Havel sans évoquer sa carrière politique.

C'est juste. Il a été dramaturge et également président de la République tchèque. D'ailleurs, Kundera le nommait le président poète. *Vernissage* fait parti d'un triptyque, avec les pièces *Audience* et *Pétition*. Mais alors que les deux autres sont ancrées dans leur époque, *Vernissage* est une pièce intemporelle. Il y a peu de références politiques. C'est notamment ça qui me plaît dans ce texte : elle peut parler à tout le monde et ne demande pas d'être replacée dans un contexte historique particulier.

Selon vous, théâtre et politique font-ils bon ménage ?

C'est une question difficile. Je pense que le théâtre peut être un moyen de s'interroger sur le monde, d'ouvrir à la réflexion. J'ai adoré travailler à la Grange de Dorigny. Sa position dans le campus invite à innover et à participer à une réflexion plus grande. Mais il ne faut pas oublier que le théâtre reste aussi un lieu de socialisation et de divertissement.

Propos recueillis par Valérie Vuille

La pièce *Vernissage* aura lieu :
- du 26 février à 7 mars à la Grange de Dorigny à Lausanne, ma-je-su 19h / me-ve 20h30 ; ill 17h (rés. 027692.21.24 + en ligne sur la page de chaque spectacle)
- du 11 au 22 mars au théâtre des Oses à Fribourg.

e n t r e t i e n



Le conformisme décapé par Havel

THÉÂTRE DES OSSES. A première vue, peu de chose. Trois comédiens, une heure de spectacle. Mais la pièce est née de la plume affûtée de Vaclav Havel et le trio d'acteurs fonctionne à merveille: *Vernissage*, que le Théâtre des Osses accueille à Givisiez jusqu'au 22 mars, rappelle que la simplicité n'empêche pas la réflexion intelligente et que la richesse d'un spectacle ne se mesure ni à sa durée ni à ses effets.

Fiers de leur appartement rénové, Mickaël et Véra invitent Ferdinand à son inauguration. Ils exposent leur réussite en cherchant à convaincre leur ami qu'il devrait faire de même. Vaclav Havel écrit *Vernissage* dans les années 1970, en pleine guerre froide, et son propos demeure d'une navrante actualité. L'idéal communiste du bonheur pour tous a vécu, pas la frénésie de consommation ni le besoin de suivre les modes.

CRITIQUE «Notre couple est une réussite», affirment-ils. Elle passe par les biens matériels et par son exhibition, qui va jusqu'à l'exhibitionnisme... Il ne suffit pas d'amasser des trésors, encore faut-il les montrer. Il ne suffit pas d'être heureux, encore faut-il que les autres le sachent.

«il faut vous y mettre»...

Le metteur en scène vaudois Matthias Urban a situé *Vernissage* dans une atmosphère rétro-futuriste, avec une modernité aux airs seventies et un décor (signé Fanny Courvoisier) en demi-cercle. Comme une arène tissée de fils de plastique blancs, tendus à la verticale, qui, sur le fond noir, prennent des allures de codes-barres. Cet univers à la fois aseptisé et clinquant se retrouve dans la musique de Christoph Koenig, genre d'electro-disco-kitsch sans âge qui, à partir d'une borne informatique vintage, ponctue la pièce, en écho à la ritournelle du couple: «Nous ne voulons que ton bien...»

Valérie Liengme et Yves Jenny incarnent parfaitement ce couple arrogant de réussite, superficiel et fier de l'être, persuadé que son mode de vie est le seul possible. Au point de multiplier les «il faut vous y mettre», «il faut que tu fasses quelque chose»... Quant à François Florey, il a toujours l'expression juste, subtile, pour transmettre les sentiments de ce Ferdinand qui ne peut placer un mot et qui a le seul tort de rester lui-même.

Critique acerbe du conformisme, *Vernissage* joue aussi sur les silences, qui créent un malaise croissant. Le rire (jaune) s'efface derrière l'absurde grinçant, et l'acide de Vaclav Havel révèle, sous le bonheur forcé, une si humaine médiocrité.

ERIC BULLIARD

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 22 mars. www.theatreosses.ch

ROESTIGRABEN OU LE STAGE
GUY KRNETA & ANTOINE JACCOUD



LA REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION
Saison 2014 / 2015

Röstigraben ou Le Stage

- Le 17 mars 2015 : La comédie bilingue *Röstigraben ou Le stage* fait l'objet d'un reportage radiophonique sur SRF 1, diffusé dans le journal régional du soir. (Journaliste : Patrick Mülhauser / Durée : 5'20")
- Le 13 mars 2015 : Radio Fribourg consacre un éclairage sur la pièce bilingue *Röstigraben ou Le stage*, d'Antoine Jaccoud et Guy Krneta. (Journaliste : Philippe Huwiler)
- Le 16 mars 2015 : Radio Freiburg consacre un éclairage sur la pièce bilingue *Röstigraben ou Le stage*, d'Antoine Jaccoud et Guy Krneta. (Journaliste : Stephanie Auderset)
- Le 25 mars 2015 : L'émission « Carré d'As » sur Radio Chablais propose une interview en direct Nicolas Rossier au sujet de la pièce *Röstigraben ou Le Stage* avant la représentation du 27 mars à Vevey. (Journaliste : Virginie Pellet)

A midi, des röstis au théâtre

NUITHONIE • *Le Théâtre des Osses met en scène l'incompréhension entre Romands et Alémaniques dans une comédie courte et bilingue.*



Les comédiens Niklaus Talman et Geneviève Pasquier franchissent le célèbre Röstigraben. ISABELLE DACCORD

ELISABETH HAAS

La comédie se fait bilingue, pour la deuxième fois cette saison. Créée par le Théâtre des Osses, mais jouée à Nuithonie, à Villars-sur-Glâne, dans le cadre de la série «Midi, théâtre!», «Röstigraben ou Le stage» revisite les clichés véhiculés de part et d'autre de cette fameuse barrière de röstis, à la frontière des langues. Le ton sera résolument absurde, on s'en doute, quand on sait qu'Antoine Jaccoud est l'un des auteurs de ce duo, aux côtés de Guy Krneta. A quatre mains, les deux auteurs ont joué du ping-pong verbal pour faire vivre Daisy Golay et Niklaus Fischer, la francophone trop accueillante et l'Alémanique complètement largué dans la langue de Molière.

La comédie est une commande du Théâtre des Osses: actifs au sein du collectif «Bern ist überall», Antoine Jaccoud et Guy Krneta ont mis en répliques la

manière dont les Romands voient les Alémaniques et vice versa. «Les deux auteurs ont une plume acide et drôle», apprécie Nicolas Rossier, metteur en scène: «Ils n'ont pas tout à fait le même humour, mais ils en ont tous les deux.» La trame de départ est surréaliste: le Conseil fédéral oblige chaque citoyen à suivre durant une année un stage d'intégration dans l'autre région linguistique. C'est ainsi que Niklaus Fischer se retrouve chez Daisy Golay. S'ensuivent jeux de langue et situations cocasses dues à l'incompréhension des mots de l'autre.

Un accent pour de vrai

Il semble que les deux auteurs n'ont pas vraiment eu besoin de forcer le trait. Antoine Jaccoud dit lui-même que «nous ne nous comprenons pas toujours très bien. Le français de Guy Krneta est un peu lacunaire. En fait, je ne l'ai jamais entendu parler fran-

çais. Et mon allemand reste trop piteusement scolaire. Je crois que cette situation a un peu nourri la pièce.»

D'autant plus que le comédien fribourgeois Niklaus Talman (qui incarne le Bâlois Niklaus Fischer et qui est d'origine bâloise comme Guy Krneta), n'a pas besoin de jouer à l'Alémanique qui ne comprend absolument rien de ce qu'on lui dit en français: c'est réellement son cas. En répétition, les gens autour de lui parlent en allemand, rigole Geneviève Pasquier (qui joue Daisy Golay): «Il ne fait pas semblant d'avoir un accent quand il parle français.»

Au-delà des clichés

Mais pour la comédienne, la confrontation ne se situe pas seulement entre deux langues, mais aussi entre deux tempéraments: «Daisy Golay est le prototype de la femme qui vit seule et qui est envahissante. Elle a tout

le temps des gens chez elle, jeunes filles ou réfugiés, pour assouvir son besoin de relation. Elle parle énormément mais écoute peu», dit Geneviève Pasquier, qu'on reconnaît à peine sous sa perruque. «Elle a un côté dame patronnesse fairtrade qui doit combler un besoin affectif, complète Nicolas Rossier. Les personnages sont un peu outranciers: la pièce va au-delà des clichés, au-delà du documentaire.»

Techniquement, la formule de «Midi, théâtre!» impose une pièce courte, sans éclairage de scène. Mais un décor en hauteur, qui permette aux comédiens d'être mieux visibles, sera tout de même installé dans le foyer de Nuithonie, au restaurant Le Souffleur. La porte s'imposait avec «l'idée de perméabilité ou non de deux mondes», décrit Geneviève Pasquier. I

> **Ma et me 12 h 15 Villars-sur-Glâne** Nuithonie (Le Souffleur). Aussi le 19 mars.

Keine Angst vor Sprachbarrieren

Geneviève Pasquier und Nicolas Rossier, die neuen Direktoren des Théâtre des Osses, inszenieren zusammen mit dem Schauspieler Niklaus Talman ein **zweisprachiges Theaterstück**. Am Dienstag feiert «Röstigraben» im Rahmen der Reihe «Midi, Théâtre!» im Nuithonie Premiere.

CAROLE SCHNEUWLY

Die Proben, die derzeit im Théâtre des Osses in Givisiez für das Stück «Röstigraben» stattfinden, könnten fast schon selber ein Theater sein: Der Regisseur Nicolas Rossier und die Schauspielerin Geneviève Pasquier sprechen Französisch, der Schauspieler Niklaus Talman spricht Deutsch, und

«Als ich meinen Text zum ersten Mal gelesen habe, schien es mir unmöglich, das zu lernen und zu spielen.»

Niklaus Talman
Schauspieler

die Kenntnisse in der jeweils anderen Sprache sind einigermaßen begrenzt. Trotzdem versteht sich das Trio irgendwie und stellt gemeinsam ein zweisprachiges Theaterstück auf die Beine.

Passenderweise geht es im Stück ebenfalls um Sprachbarrieren, Vorurteile und eine langsame Annäherung zwischen Deutsch und Welsch: Die Autoren Guy Krneta und Antoine Jaccoud, ebenfalls

eine deutsch-welsche Paarung, erzählen darin von einem bundesrätlichen Projekt, das die Beziehungen zwischen den Landesteilen verbessern soll. Die Regierung hat für alle Bürger einen einjährigen Aufenthalt in einer anderen Sprachregion als obligatorisch erklärt. Und so landet der eingeschüchterte Basler Niklaus Fischer (Talman) bei seiner wortgewandten welschen Gastgeberin Daisy Golay (Pasquier), und die Sprachverwirrungen nehmen ihren Lauf.

Theater und Essen

Die Eigenkreation des Théâtre des Osses kam im Auftrag des Nuithonie für die Reihe «Midi, Théâtre!» zustande. Dafür haben sich sieben Westschweizer Theaterhäuser zusammengeschlossen, um in Mittagsvorstellungen rund einstündige Produktionen in Kombination mit einem Essen anzubieten. Die Aufführungen im Nuithonie finden im haus-eigenen Restaurant «Le Souffleur» statt, wo das Publikum zwischen den beiden Akten eine Rösti serviert bekommt.

Dass es in ihrer Kreation um den «Röstigraben» gehen sollte, war für Geneviève Pasquier und Nicolas Rossier rasch klar, ebenso wie die Tatsache, dass



Geneviève Pasquier als Daisy Golay und Niklaus Talman als Niklaus Fischer.

Bild Isabelle Daccord, zvg

es ein zweisprachiges Stück werden sollte. Das Duo, das im vergangenen Mai die Leitung des Théâtre des Osses übernommen hat, hat seine Offenheit für solche Projekte eben erst mit dem Stück «Chambre d'amis» unter Beweis gestellt (die FN berichteten). «Die Zweisprachigkeit liegt uns am

Herzen», sagt Rossier. «Dieses Thema ist in Freiburg wichtig, und wir möchten vermehrt das deutschsprachige Publikum ansprechen.»

Zweisprachige Stücke funktionierten nur dann, wenn auch Zuschauer folgen könnten, die nur eine der beiden Sprachen beherrschten, sagt

Geneviève Pasquier. Die Vorgabe für das Autorenduo war darum klar: Es sollte um das Aufeinandertreffen einer französischsprachigen Frau und eines deutschsprachigen Mannes mit sehr mangelhaften Kenntnissen der anderen Sprache gehen. So sollen auch Zuschauer abgeholt werden,

die diese Situation aus eigener Erfahrung kennen.

Wie es ist, vor einer scheinbar unüberwindbaren Sprachbarriere zu stehen, weiss auch Schauspieler Niklaus Talman. Der gebürtige Basler, der mit seinem Talman Ensemble seit 2003 in Überstorf ansässig ist, spricht selber kaum Französisch. Niklaus Fischer aber muss sich im Stück irgendwie auf Französisch durchschlagen. «Als ich meinen Text zum ersten Mal gelesen habe, schien es mir unmöglich, das zu lernen und zu spielen», so Talman.

Irgendwann aber habe er seinen Respekt vor der französischen Sprache verloren und sich mit ihr angefreundet. Er erlebe so genau das, worum es auch im Stück gehe: «Aufeinander zugehen und irgendwie miteinander kommunizieren: So lassen sich Berührungsängste am besten überwinden.» Er habe sogar richtig Lust auf Französisch bekommen: «So sehr, dass ich mir vorgenommen habe, die Sprache wie Niklaus Fischer in einem Jahr zu lernen.»

Nuithonie/Le Souffleur, Villars-sur-Glâne. Di., 17. März, Mi., 18. März, und Do., 19. März, jeweils 12.15 Uhr. Weitere Vorstellungen finden am 24. und am 31. Mai im Théâtre des Osses in Givisiez statt.

CRITIQUE

Une bulle de légèreté en milieu de journée

NUITHONIE • Geneviève Pasquier et Niklaus Talman, la Romande et l'Alémanique, jouent l'incompréhension entre les langues dans la pièce «Röstigraben», dans le cadre de «Midi, théâtre!» Mise en scène de Nicolas Rossier.

ELISABETH HAAS

Est-ce qu'elle le ferait entrer, pour commencer? Non, Daisy Golay préfère laisser Niklaus Fischer poireauter sur le pas de la porte. Pour une bonne âme qui se vante d'accueillir des réfugiés chez elle, elle est plutôt du genre à faire fuir son hôte avec sa propension à la logorrhée. Lunettes à cordon, coupe au bol, ripolinant son appartement au son d'un tube schlager disco du siècle dernier, elle semble en manque d'oreilles bienveillantes qui acceptent d'écouter son bavardage. Pas de chance pour cette fois, son hôte est Bâlois, parle français avec grand peine et ne comprend rien de ce qu'elle raconte.

Voilà le point de départ de «Röstigraben», la comédie jouée hier dans le foyer de Nuithonie, à Villars-sur-Glâne. La forme est légère: une petite tribune avec une porte comme décor, pas de lumière scénique, la pièce se joue au grand jour, durant le repas de midi. Sur la table: des röstis, servis par le restaurant Le Souffleur. Le concept de «Midi, théâtre!» veut allier plaisirs de la

table et du jeu. Le ton comique de «Röstigraben» se prête agréablement à ce moment informel.

Mais Nicolas Rossier, metteur en scène, est resté exigeant sur le fond. Il a passé une commande d'écriture à Antoine Jaccoud, déjà auteur cette saison de «Chambres d'amis», une autre pièce bilingue à l'affiche du Théâtre des Osses, et à Guy Krneta. Le Romand et l'Alémanique se sont passé le mot pour jouer sur les mots. Et c'est savoureux. L'incompréhension entre Daisy Golay et Niklaus Fischer, archétypes des Suisses moyens, est littéraire: les mots leur échappent. Au point que les malentendus aboutissent à des situations absurdes: il lui offre des Luxemburgerli, ces macarons sélects d'un célèbre chocolatier, elle les jette comme un vulgaire pique-nique et se plaint qu'il la quitte pour partir au Luxembourg.

La pièce met en scène les difficultés de communication, mais aussi les clichés véhiculés de part et d'autre de cette fameuse barrière des langues. Extravagante et

maniérée, Daisy Golay (Geneviève Pasquier) se permet d'appeler son hôte «Niggeli», usant des diminutifs propres au Schwyzertütsch qu'elle trouve tellement mignons. Elle lui parle comme à un petit enfant. Mais ce petit nom ne colle pas vraiment à l'allure un brin rigide et coincée de Niklaus Fischer (Niklaus Talman), cheveux gominés, complet ajusté et bretelles portées sur la chemise. «Si je la comprenais, je serais peut-être déçu», reconnaît le très perspicace Bâlois. Fier de vivre dans un pays plurilingue, il décortique amusé des mots typiques de son dialecte: «Das versteht kein Mensch», rigole-t-il. C'est le cas de le dire. Tandis que Niklaus confesse sa séparation d'avec sa femme - «on ne s'est pas entendu, même en parlant la même langue» -, voilà Daisy qui couine, pleurniche et supplie. Volontiers caricatural, comme il se doit. Une bulle de légèreté dans le quotidien. I

> A voir encore aujourd'hui et demain à Nuithonie. La jauge a été augmentée. Tournée dans les théâtres romands partenaires de «Midi, théâtre!», puis reprise au Théâtre des Osses les 24 et 31 mai.



Geneviève Pasquier (alias Daisy Golay) et Niklaus Talman (dans le rôle de Niklaus Fischer). CHARLY RAPPO

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

« Vous êtes la mandoline venue de Suisse alémanique pour m'envoûter ! »

par Noémie Desarzens

[Röstigraben](#) / d'Antoine Jaccoud et Guy Krneta / mise en scène Nicolas Rossier / du 17 au 19 mars 2015 / Equilibre-Nuithonie / en tournée jusqu'au 31 mai 2015



© Isabelle Daccord

Grüezi mitenand ! Röstigraben propose une expérience théâtrale bilingue – entre Romandie et Suisse alémanique – qui nous confronte avec humour et dérision à nos propres clichés sur nos concitoyens. La formule du théâtre à midi : une expérience étonnante et conviviale.

Alors que les gens s'assoient à table, vont commander un verre de vin ou une eau minérale, Daisy Golay (Geneviève Pasquier), munie d'une serpillère, lave énergiquement le sol, puis le cadre de la porte, et finalement le luminaire. Le tout sur des chansons pop en suisse allemand. Tout ce remue-ménage a pour but d'accueillir au mieux Niklaus Fischer – un compatriote fraîchement débarqué de Bâle. Le cadre est posé : une rencontre bilingue, entre culture romande et suisse alémanique. Mais cette rencontre n'est pas aisée, à cause de la barrière des langues ; la fameuse barrière de rösti – ou Röstrigraben.

Cette comédie signée Antoine Jaccoud et Guy Krneta s'insère dans le concept de « Midi, théâtre ! » établi depuis la saison passée, qui veut allier les plaisirs gustatifs à ceux de la scène. Cette création originale est une commande du metteur en scène Nicolas Rossier à Antoine Jaccoud, déjà auteur de *Chambres d'amis* joué au Théâtre des Osse cette saison. Cette pièce illustre les difficultés de communication, et également les clichés qui peuvent surgir de cette barrière des langues.

Niklaus Fischer doit effectuer un stage obligatoire de l'autre côté du röstigraben – une close établie par la Confédération, afin de créer des liens entre ces deux identités helvétiques. Très vite, le Bâlois se retrouve perdu dans la prolifération langagière de la volubile Daisy Golay. S'ensuivent alors des monologues simultanés, les personnages se parlant à eux-mêmes, faute de se comprendre mutuellement.

Arrivent nécessairement des incompréhensions : Niklaus croit bien faire en offrant à son hôtesse des « délicatesses » d'un célèbre chocolatier suisse alémanique (des Luxemburgerli).

Cette dernière croit qu'il a apporté un vulgaire pique-nique, « comme ces Hollandais » !, et jette la jolie boîte par terre. Ce malentendu déclenche une dispute parce qu'elle croit qu'il veut la quitter pour partir au Luxembourg.

L'aspect formel de cette pièce est très minimal : une très petite scène agrémentée d'un cadre de porte qui peut être déplacé sur le plateau, un luminaire et une petite table avec deux chaises. Le spectacle se déroule en deux temps : la première partie marque la rencontre et la confrontation entre les deux protagonistes. Ils prennent ensuite un thé ensemble, comme marque de réconciliation. A ce moment-là, Niklaus accroche une pancarte à la porte : « ESSENS ZEIT ». Les plats du « Souffleur » sont alors servis au public. La représentation reprend lorsque les spectateurs ont fini de manger.

Ce spectacle, tant gustatif que théâtral, parle avec humour des différentes identités qui forment notre belle Helvétie. Un moment pétillant, dans un cadre inhabituel – voir une pièce à midi, en plein jour ! – une expérience à vivre.

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Se nourrir de théâtre

Par Maëlle Andrey

[Röstigraben](#) / d'Antoine Jaccoud et Guy Krneta / mise en scène Nicolas Rossier / du 17 au 19 mars 2015 / Equilibre-Nuithonie / en tournée jusqu'au 31 mai 2015



© Nuithonie

Après le succès de sa première saison en 2014, le Midi théâtre ! revient avec un menu alléchant. La recette est simple : trouvez un théâtre attaché à un restaurant, placez-y de bons comédiens et parsemez-y un public réceptif, ajoutez une pointe de convivialité, un brin de comédie, une pincée d'humour. Laissez mijoter. Servez le tout sur un lit de rösti. Vous obtiendrez indéniablement un plat original et savoureux, à déguster immédiatement.

L'association romande Midi Théâtre !, constituée de plusieurs théâtres partenaires, a pour but « d'ouvrir les lieux en journée en proposant un nouveau rendez-vous théâtral et convivial ». Le public, enjoué et curieux de vivre cette expérience hors du commun, prend peu à peu place dans le restaurant du Souffleur, foyer de l'Espace Nuithonie. La table est mise. A l'extrémité des rangées de chaises, couverts et assiettes se tient une petite scène grise et noire. Trois marches d'escalier mènent dans cet intérieur minimaliste, surplombé par une lampe ronde, blanche, très design. Une grande porte blanche au cadre rouge sépare la scène en deux : la voilà cette barrière symbolique de Rösti !

Une femme brune, coupe au bol, lunettes rouges, robe colorée et souliers rouges monte sur scène. Elle y dépose, dans un coin, une micro radio jaune de laquelle émane une entraînante musique Schlager : le ton est donné. Daisy Golay (la pétillante Geneviève Pasquier), tout en faisant le ménage, chante à tue-tête (prenant le désodorisant pour un micro). Elle n'entend pas la sonnette de l'homme qui vient d'arriver à sa porte. Un homme d'un certain âge, vêtu d'un costume brun-beige, chargé de valises : Niklaus Fischer (Niklaus Talman), venu tout droit de Bâle afin de réaliser son stage annuel (rendu obligatoire par le Conseil fédéral dans le but de renforcer la cohésion nationale) dans une autre région linguistique. Coincé, strict, désorienté, il est immédiatement noyé sous le flot de paroles en français de son extravagante hôtesse Daisy. Jugeant qu'elle parle « trop vite » et « mal », Niklaus avoue « Ich verstehe sie nicht ».

« Sprache ist auch Kommunikation, n'est-ce pas ? » questionne « Niki », qui travaille justement dans le domaine de la communication. Dans cette comédie en deux actes, pour deux personnages et deux langues, c'est le problème des barrières qu'érigent les langues qui est au centre. Le metteur en scène Nicolas Rossier a passé commande d'un texte traitant de ce fameux Röstigraben à Antoine Jaccoud (auteur de la pièce bilingue *Chambre d'amis*, jouée au Théâtre des Osses en février dernier) et Guy Krneta. Tous ensemble ils ont inventé « cette rencontre surréaliste et se sont délectés à soulever les clichés véhiculés de part et d'autre de la frontière linguistique nationale ».

Un homme. Une femme. Un timide. Une extravertie. Daisy boit les paroles « chantantes » de Niklaus. Elle n'y comprend rien. Niklaus tente de saisir des bribes du discours débité par la « mitraille-verbale » qu'est Daisy. Il n'y parvient pas. Leurs monologues français-allemand se succèdent, se confrontent, se superposent.

« Nous parlions peut-être la même langue, nous, Helvètes, avant que Dieu nous punisse avec nos dialectes » avance-t-elle. Chacun de nous peut se retrouver dans ces personnages volontairement caricaturaux des « suisses romands et alémaniques moyens », remarquablement interprétés par les deux comédiens. Les rires francs du public, qui ponctuent incessamment la courte pièce, le prouvent.

Un menu aux multiples saveurs à déguster jusqu'au 19 mars au Théâtre Nuithonie de Fribourg, le 20 mars au Théâtre de Valère à Sion, le 24 mars au Théâtre Benno Besson, le 25 mars aux Spectacles français de Bienne, le 26 mars au Théâtre du Grütli, le 27 mars au Reflet-Théâtre de Vevey et le 31 mars au Théâtre St-Georges de Delémont, puis les dimanches 24 et 31 mai au Théâtre des Osses, dans le cadre du Festival « Le Printemps des compagnies ».

Suivez le guide
Séverine Géroutet
et Gabrielle Cottier
LarjeNetwork

26

Mars 2015



Bijoux

La marque Bahina jewels présente sa nouvelle collection printemps-été à la boutique Numéro 3, dès ce jeudi et jusqu'à samedi. De nombreux bijoux sont à découvrir, dont des créations originales, comme des pièces élaborées à partir de véritables roses. Les amateurs de joaillerie apprécieront également des turquoises vertes, des diamants sertis dans de l'argent noirci, mais aussi des bijoux traditionnels indiens, conçus avec de l'émail.

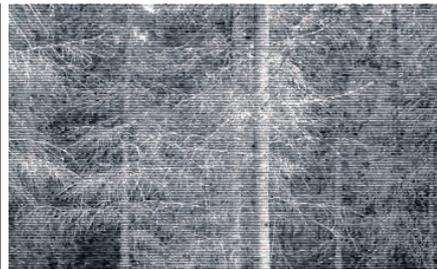
Rue de l'Hôtel-de-Ville 3, 1204 Genève. Tél. 022 310 49 45. De 10 h à 18 h.



Odorat

Cité Seniors propose ce jeudi une conférence sur l'olfaction, avec les interventions du docteur Pierre Drweski, médecin spécialiste en oto-rhino-laryngologie, et du pharmacien Gérard Bédard. Ce cycle mensuel de conférences intitulé «L'âge et les sens» est organisé par l'association franco-suisse Audition Vitalité.

Rue de Lausanne 62, 1202 Genève. Tél. 0800 18 19 20. De 11 h à 12 h 30. Entrée libre.



Mouvement dans l'image

Dans le cadre de ses Midis de l'expo, le Musée d'art et d'histoire propose de suivre une intervention autour de l'exposition temporaire «L'image en mouvement», consacrée aux œuvres de l'artiste Christiane Baumgartner. Durant trente minutes, les visiteurs pourront bénéficier de explications avisées de Christian Rümelin, commissaire de cette exposition. Ce dernier expliquera notam-

ment comment Christiane Baumgartner parvient à conférer du mouvement dans une image statique. Cette spécificité de son travail a valu à cette artiste allemande une reconnaissance internationale. Ce rendez-vous est gratuit et sans inscription, mais l'accès à l'exposition temporaire est payant.

Rue Charles-Galland 2, 1206 Genève. Tél. 022 418 26 00. A 12 h 30. Prix: 10 fr. (plein tarif).

10h00 Syrie

La librairie arabe l'Olivier organise, en partenariat avec le Festival du film oriental de Genève, une rencontre avec le réalisateur syrien Mohammed Malas autour d'un petit-déjeuner. Acteur et témoin des événements actuels, il débattira avec le public de la question «La Syrie ensanglantée: que peut faire le cinéma?»

Entrée libre.
Rue de Fribourg 5, 1201 Genève. Tél. 022 731 84 40. Jusqu'à 12 h.



12h00

La pause de midi Röstigraben

Avec la pièce *Röstigraben*, le Théâtre du Grütli accueille ce jeudi midi le cinquième spectacle de la programmation «Midi, théâtre» Invités à participer au projet par le théâtre fribourgeois Nuithonie, les nouveaux directeurs du Théâtre des Osses, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, ont imaginé une pièce autour du phénomène de la «barrière de röst» et des incompréhensions qui en découlent. L'histoire met en scène la bavarde Daisy Golay, qui accueille le Bâlois Niklaus Fischer, censé passer une année de stage linguistique en Romandie, stage rendu obligatoire par le Conseil fédéral pour renforcer la cohésion nationale. La rencontre de ces deux personnages donne lieu à toute une série de malentendus et de situations cocasses.

«Nous avons pensé à cette thématique car elle est très présente dans le bilingue Canton de Fribourg, où nous sommes installés, explique Geneviève Pasquier, interprète du personnage féminin. Nous avons fait appel à un auteur romand, Antoine Jaccoud, et un Alémanique, Guy Krneta, pour l'écriture de la pièce. Ils ont su rendre cette situation comique, en jouant sur les images que chacun a des habitants de l'autre côté de la barrière de röst.» Ce spectacle a pour but de fragiliser cette barrière de la langue. Le Théâtre des Osses espère ainsi pouvoir s'ouvrir à la population germanophone du canton. Un plat de röst sera servi pendant la pièce.

Rue du Général-Dufour 16, 1204 Genève. Tél. 022 888 44 84. A 12 h. Prix: 30 fr.

Jardinier

Les Conservatoire et Jardin botaniques ont lancé la semaine dernière leur nouvelle saison de «La visite du jardinier», qui durera jusqu'à fin octobre. Durant une promenade thématique, les participants sont guidés par un horticulteur botaniste spécialisé. Le parcours est modifié de manière hebdomadaire, afin de pouvoir découvrir à chaque fois de nouvelles variétés de plantes, avec en prime les explications savantes du jardinier.

Pl. Albert-Thomas, 1202 Genève. Tél. 022 418 51 00. A 14 h. Entrée libre et sans inscription.



19h00 Peau

Le groupe Psoriasis & Vitiligo Genève organise une soirée intitulée «Problèmes de peau: les soigner autrement?» à la Maison des Associations. La thérapeute Julie Marcombes présentera différentes approches thérapeutiques complémentaires, telles que l'hypnose, la santé par le toucher ou encore la nutrition, qui permettent de soulager les problèmes de peau et atténuer leurs symptômes.

Rue des Savoises 15, 1205 Genève. Tél. 022 794 28 90. Entrée libre.

Festival du rire de Genève

La 2^e édition du Festival du rire de Genève a lieu jusqu'au 28 mars au Casino-théâtre. Chaque soir, deux artistes suisses ou internationaux monteront sur scène et partageront leur univers avec le public. «L'idée est de faire découvrir des humoristes renommés en France, mais peu connus des Genevois», explique Tony Romaniello, directeur du festival. Ce jeudi, Fausto Borghini présentera en première partie de

soirée *Fausto est toujours vivant*, spectacle écrit après avoir subi une crise cardiaque. Il sera suivi par un duo composé de Cécile Giroud, autrefois membre des Taupes Models, et de Yann Stotz, aperçu notamment dans des émissions télévisées aux côtés de Cyril Hanoua. Les billets peuvent être achetés sur place.

Rue de Carouge 42, 1205 Genève. Tél. 022 319 61 11. A 20 h. Prix: 30 fr. (plein tarif).



20h00 Âme

L'Espace Fusterie accueille le concert «Le chant de l'âme, dialogue avec le ciel». La violoniste Bianca Favez et le pianiste Vincent Thévenaz interpréteront en duo une série de morceaux d'inspirations juives. Le répertoire varié recèle des œuvres de Maurice Ravel, Ernest Bloch ou des compositeurs peu connus, comme Joseph Achron. Ces œuvres ont pour trait commun d'être nourries par des chants traditionnels d'Europe centrale.

Pl. de la Fusterie 18, 1204 Genève. Tél. 079 265 23 07. Entrée libre.

Violoncelle

Le Geneva Camerata propose au Bâtiment des Forces Motrices le concert «Violoncelle Rock» Johannes Moser, jeune musicien virtuose, interprétera ce jeudi soir quatre pièces au violoncelle et au violoncelle électrique. Il exécutera entre autres le *Concerto en la mineur* de Carl Philipp Emanuel Bach et la nouvelle création du jeune compositeur Jonathan Keren, *Concerto pour violoncelle électrique et orchestre*, commande spéciale pour l'événement.

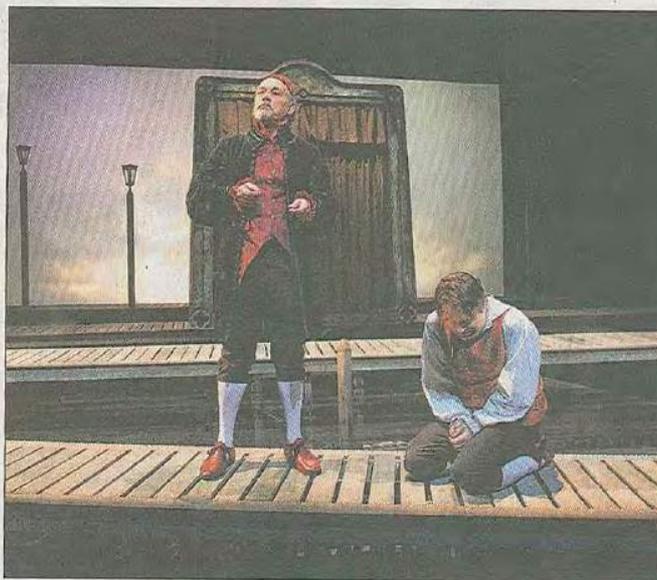
Place des Volontaires 2, 1204 Genève. Tél. 022 310 05 45. A 20 h. De 20 fr. à 50 fr.



LE MENTEUR – CARLO GOLDONI



LA REVUE DE PRESSE



THÉÂTRE DES OSSES

«Le menteur» impénitent de Carlo Goldoni

Une grosse distribution romande de douze comédiens, une comédie du répertoire classique: de quoi passer un vivifiant moment de la semaine prochaine au Théâtre des Osses, à Givisiez. La langue, truculente, est celle de Carlo Goldoni; la pièce, «Le menteur», est marquée par une grande liberté de forme et de ton; et la mise en scène est signée François Marin, qui revendique «la pureté de jeu et l'exigence» des grands metteurs en scène qui l'ont précédé. Il assume l'héritage de ceux «qui ont débarrassé Goldoni de tous ses oripeaux de

spectacle de foire, uniquement divertissant».

Sous les mensonges et les fariboles de Lelio et d'Arlequin, les jeux de séduction et les déclarations d'amour, les quiproquos et les coups de théâtre, c'est la nature humaine qu'observe finement le théâtre. Pas de costumes ni de décors naturalistes ici, mais une «évocation de la Venise du XVIII^e», précise le dossier. Douze représentations sont prévues jusqu'au 3 mai.

EH/MERCEDES RIEDY

> **Ma et me 19 h Givisiez**
Théâtre des Osses.

«Je travaille sur une sorte de sincérité du menteur»

Beaux mensonges et fariboles pétilleront comme des bulles de champagne dès ce soir au Théâtre des Osses. La salle de Givisiez propose *Le menteur* de Carlo Goldoni, dans une mise en scène signée François Marin.

DOMINIQUE MEYLAN

INTERVIEW. C'est un menteur impénitent qui amusera, dès ce soir, les spectateurs du Théâtre des Osses à Givisiez. *Le menteur* de Carlo Goldoni, Léo de son vrai nom, un personnage campé par Nicolas Rossier, multiplie les fausses vérités pour séduire deux sœurs dans la Venise du XVIII^e siècle. Initialement créé au Théâtre Kléber-Méleau à Lausanne en 2012, ce spectacle est mis en scène par François Marin.

Qu'est-ce qui vous a inspiré dans cette pièce ?

Ce qui m'a intéressé dans le personnage de Goldoni, ce sont les mensonges, ou plus précisément la manière dont Léo invente des mondes. Avec ces univers, il arrive à échapper au réel, à son parcours difficile et aux rapports qu'il entretient avec son père violent. La pièce montre comment, dans un monde qui nous malmène, on fuit dans la fiction et l'invention. L'écriture m'a aussi retenu : Goldoni imagine une suite de qui-proquos, de relances et de rebonds. C'est un tourbillon de mensonges. Il y a une jubilation dans l'invention.

Ce thème du mensonge a-t-il des résonances aujourd'hui ?

Oui, les aménagements de la vérité sont toujours actuels. On se souvient de la déclaration de Bernard Tapie : « J'ai menti de bonne foi. » Parfois pour ne pas blesser quelqu'un ou améliorer le quotidien, on change un peu la réalité. Il y a aussi tout un personnel politique, tout un univers qui a recours, non pas au mensonge, mais au sens de l'invention et des aménagements.

On imagine une pièce assez rythmée...

C'est très rythmé ! La pièce fait moins de deux heures, tout va très vite. Sans arrêt, Léo s'échappe d'une situation en inventant les mensonges les plus gros et les plus absurdes.



Dans *Le menteur*, Léo s'amuse à séduire deux sœurs en travestissant la vérité. PHOTOS MERCEDES RIEDY

A un moment donné, on lui demande s'il est marié et il répond que sa femme pourrait mourir. Puis, tout à coup, elle est morte. Nous avons vraiment quelque chose de sautillant et de pétillant, comme des bulles de moscato.

Vous êtes plutôt coutumier des auteurs contemporains, a-t-il été difficile de vous adapter au style de Goldoni ?

Non, pas du tout. Ce qui m'intéressait, c'était sa langue. Nous avons utilisé une traduction du XVIII^e siècle faite par la Comédie-Française. Il y a des versions plus récentes, mais qui sont trop poussiéreuses à mon goût. Goldoni, comme les auteurs contemporains, a le souci d'une langue bien travaillée. Quand on parle de contemporanéité, il ne s'agit pas de mettre des personnages en jeans. Ce qui m'intéresse, c'est de retrouver l'actualité de la situation dans le jeu.



«Goldoni imagine une suite de qui-proquos, de relances et de rebonds. C'est un tourbillon de mensonges.» FRANÇOIS MARIN

Vous avez créé ce spectacle il y a trois ans. Est-ce que votre regard sur la pièce a changé ?

Oui. J'ai monté *Le menteur* en 2012 et, en 2013, un spectacle pour enfants qui s'appelle *Les ours dorment enfin*. Le lien est assez simple : dans le Goldoni, le héros ment au monde pour ne pas voir la réalité. Dans *Les ours dorment enfin*, un des personnages, le père, se ment à lui-même. Il invente des mondes pour ne pas voir son âge, ses relations familiales...

Par rapport à 2012, je m'interroge aujourd'hui davantage sur la paternité et la filiation. Je ne suis plus à essayer de mentir, mais à affronter la réalité et à la transformer. Je travaille donc sur une sorte de sincérité

du menteur. Et j'insiste sur les raisons pour lesquelles on se met à mentir, notamment à cause d'une enfance malheureuse ou de la violence paternelle. Ce sont autant de pistes que je propose aux comédiens.

La mise en scène a-t-elle également évolué ?

Oui, d'une part, on a créé le spectacle à Kléber-Méleau. Le Théâtre des Osses n'offre pas le même espace. Le décor a dû être concentré et resserré, certaines entrées et sorties ont été revues. Trois comédiens ont changé. On a essayé de travailler en répétition pour trouver la personnalité de chacun.

Il y a aussi cette orientation vers une certaine sincérité qui

nourrit l'inventivité. Le spectacle est à la fois le même et différent. Rien n'est acquis et on cherche toujours à réinventer. Il y a des aspects qui se sont vraiment approfondis.

Vous dirigez Nicolas Rossier, qui est devenu entre-temps codirecteur du Théâtre des Osses... Un peu particulier comme situation ?

C'est le troisième spectacle que je fais avec Nicolas Rossier. Ce n'est pas lui qui a proposé de monter ce texte aux Osses, mais Geneviève Pasquier, qui avait été séduite par le spectacle. Travailler avec Nicolas Rossier qui est directeur de théâtre, ce n'est pas grave : je suis aussi directeur. Cette question n'intervient pas. On se connaît depuis longtemps, nous avons des connivences artistiques. ■

Givisiez, Théâtre des Osses, du 21 au 26 avril, du 28 au 30 avril et du 1 au 3 mai

CRITIQUE

La quintessence de la poésie française

LIED • Marie-Claude Chappuis et Malcolm Martineau ont noué une gerbe de mélodies.

BENJAMIN ILSCHNER

Déjà à l'écrit, les vers d'Apollinaire, Aragon, Hugo et Verlaine s'enfilent dans les pages du libretto comme autant de petites pièces d'orfèvrerie. Puis une voix passe par là. Les «r» se mettent à rouler, les voyelles à planer, les rimes à sonner... Mise en musique par des mélodistes d'exception, la poésie française a révélé sa quintessence à des auditeurs captivés, venus nombreux au temple de Fribourg jeudi. Laisant éclorer tel un bourgeon la huitième édition du Festival du lied, la mezzo-soprano Marie-Claude Chappuis et le pianiste Malcolm Martineau ont formé un duo idéal dans ce répertoire.

Fauré est le premier compositeur abordé. D'emblée, les interprètes trouvent un équilibre entre naturel et profond. Portée par l'ivresse et la douceur de l'accompagnement, la voix donne vie aux mots, creuse leur sens, s'amuse avec les consonances. Du vibrato à la diction, chaque inflexion participera à la justesse de l'interprétation de la vingtaine de mélodies au menu.

Précédé d'un silence plein d'intériorité, «Après un rêve»

s'éteint dans la torpeur et laisse place au ton guilleret des mélodies de Poulenc. Les pointes d'humour, soutenues par les regards rieurs des interprètes, ne manquent pas leur effet. Et ces regards, alliés aux gestes et postures expressives, rappellent que le lied n'a rien à envier à l'opéra: même sans décors, costumes et perruques, la chanteuse est une actrice et le poème une histoire.

Au fil des pages paginées ou plus recueillies, Malcolm Martineau s'impose comme un partenaire fiable et réactif. Attentif à chaque intention de la mezzo-soprano, il puise dans ses extraordinaires ressources pour préparer les transitions, souligner les contrastes et varier le tempo. Qu'il s'agisse de couronner «Fleur jetée» (Fauré) d'un grondement orageux, d'insuffler de l'espièglerie au récit «Nous voulons une petite sœur» (Poulenc) ou de mimer une grenouille de bronze (Satie), il tire sans hésiter le registre qui convient pour s'accorder à la voix de la cantatrice. Une belle complexité saluée par une salve d'applaudissements et plus d'un bouquet. I

COMMUNE EXPRESS

Un petit bénéficiaire

PREZ-VERS-NORÉAZ

> **Comptes** L'exercice 2014 se boucle sur un bénéfice de 4000 fr., pour un total de charges de près de 3,7 mio.

> **Forêts-Sarine** L'assemblée a validé

les statuts de la nouvelle structure qui réunit cinq des corporations forestières de la région.

> **Participation**, mercredi: 30 citoyens.

> **Source**: secrétariat communal. ARM

EN BREF

GRANGES-PACCOT

Scotériste légèrement blessée

Une scotériste de 17 ans a été légèrement blessée lors d'une collision avec une voiture mercredi vers 8 h 30. Un automobiliste de 68 ans, qui roulait de Courtepin vers Fribourg, ne l'a pas remarquée à l'arrêt avant le giratoire du Lac à la route de Morat. La jeune fille s'est rendue à l'hôpital par ses propres moyens, indique la police. NR

Feu vert de l'agglo pour la subvention de la passerelle

AGGLOMÉRATION • Le Conseil d'agglomération a approuvé la subvention pour la construction de la passerelle piétons-vélos entre Moncor et Villars-Vert.

OLIVIER WYSER

Il sera bientôt possible de se rendre à pied ou à vélo de Moncor à Villars-Vert en toute sécurité, sans devoir emprunter le double giratoire de Belle-Croix. Le Conseil d'agglomération a en effet approuvé le subventionnement d'une passerelle à Villars-sur-Glâne. La réalisation prévoit le franchissement de la bretelle autoroutière afin d'améliorer le réseau de mobilité douce de l'agglomération. La subvention de l'agglo s'élève à 373 500 francs sur un coût total de 900 000. Le reste du financement est assuré par la commune de Villars-sur-Glâne (373 500 francs) et le canton (153 000 francs).

Le projet, développé par la commune de Villars-sur-Glâne, a pour objectif de connecter de manière sécurisée le quartier de Villars-Vert à la zone d'activité de Moncor. La future passerelle mesurera 26 mètres de long et 3,6 mètres de large. Les travaux devraient débuter d'ici cet été, pour une mise en service prévue à la fin 2015 ou au début 2016.

Trois autres mesures ont été acceptées à l'unanimité. A Guin, l'agglomération subventionne à hauteur de 75 000 francs la construction d'arrêts de bus pour les lignes régionales à l'entrée sud de Guin, sur la route principale. Toujours dans la capitale économique singinoise, l'agglo apporte un montant de 172 000 francs pour l'aménagement d'un chemin piéton et vélos pour relier le futur quartier de Briegli aux arrêts de bus préalablement subventionnés. Toujours en lien avec ce même projet, à Guin, l'agglo subventionne la construction d'un abri à vélos pour un montant de 17 100 francs.

Guin veut le RER

Les 38 conseillers d'agglomération présents ont accepté à l'unanimité les comptes 2014 de l'agglo. Ces derniers présentent des charges de 26,3 millions de francs pour des recettes équiva-



La future passerelle de mobilité douce entre la zone d'activité de Moncor et le quartier de Villars-Vert enjambrera la bretelle autoroutière. ALAIN WICHTA

«C'est très frustrant de voir filer ce train sans s'arrêter»

URS HAUSWIRTH

lentes. Le conseiller communal de Fribourg Thierry Steiert, membre du Comité d'agglomération, a rappelé qu'il a fallu renoncer à de nouvelles prestations de transports publics, par exemple l'introduction de la ligne urbaine 10. «Je rappelle également que, dans le cadre des mesures d'économies de l'Etat, la subvention cantonale aux coûts d'exploitation des transports publics des communautés régionales est passée de 60% à 57,5%», ajoute Thierry Steiert.

La commune de Guin a en outre déposé une résolution demandant que le RER Bulle-Romont-Fribourg-Berne fasse désormais une halte à Guin. «C'est

très frustrant de voir ce train filer sans s'arrêter», témoigne le conseiller communal de Guin Urs Hauswirth. Le Conseil d'agglomération soutient cette résolution et demande au Comité d'agglomération d'intervenir auprès du Conseil d'Etat et des Transports publics fribourgeois (TPF). Benoît Piller, syndic d'Avry et membre du Comité, a rappelé que la Commission de l'aménagement, de la mobilité et de l'environnement (CAME) s'est toujours prononcée en faveur de cet arrêt du RER.

Nouveau secrétaire

Cette séance du Conseil d'agglomération était la dernière pour la secrétaire générale de l'agglo Corinne Margalhan-Ferrat. Après 12 ans passés au service de l'Agglo, elle s'en va rejoindre le canton où elle officiera en

tant que coordinatrice des agglomérations. Elle sera remplacée dès le mois d'août prochain par Félicien Frossard, 32 ans, titulaire du brevet d'avocat. Domicilié à Fribourg, où il a également étudié le droit, le nouveau secrétaire général rédige actuellement une thèse de doctorat sur les mesures de gestion du trafic.

A noter encore que deux postulats ont été transmis. Le premier demande au Comité d'examiner les options d'un agrandissement du P+R de La Chassotte. «Le Comité va revoir intégralement le concept de P+R et ne s'oppose pas à la transmission de ce postulat», indique Benoît Piller. Le second postulat concerne la mise en place d'un arrêt de bus au sommet de l'avenue Weck-Reynold, à Fribourg. «C'est une volonté des habitants du quartier émise à plusieurs reprises», résume Cécile Thiérand, auteure du postulat. I

CRITIQUE

Dans un tourbillon de mensonges

THÉÂTRE DES OSSES • Nicolas Rossier campe le rôle-titre du «Menteur» de Goldoni dans une mise en scène de François Marin. Rythme, qualité de jeu: un spectacle jouissif.

ELISABETH HAAS

Oui, il y a de la caricature, de l'exagération, comme dans toute bonne comédie. Mais ce menteur-là a quelque chose d'attachant. Peut-être est-ce aussi le jeu de Nicolas Rossier, qui campe un personnage à la fois hénarisme et tellement humain... On aimerait bien avoir son cran d'ailleurs, son assurance, pour dire des «inventions spirituelles» aussi grosses, sans culpabiliser ni flancher une seule seconde. Dans «Le Menteur» de Goldoni, ce Molière italien, le rôle-titre a une ambivalence que met bien en évidence la mise en scène de François Marin, reprise encore cette fin de semaine au Théâtre des Osses.

En partie, elle exploite avec bonheur l'esprit farcesque de la comédie classique: les rôles de valets sont truculents, les archétypes du timide maladif ou de l'amant jaloux sont tenus avec conviction. Les femmes sont un peu nunuches (tant pis pour les féministes), ce qui contribue fortement au rire. Nous

sommes au XVIII^e siècle, le théâtre suit encore des conventions fortes. Les règles qui président au mariage, l'autorité du père, répondent à une notion de l'honneur qui n'a plus cours aujourd'hui. Mais cette pièce reste infiniment moderne. Sur le plan individuel, un menteur se cache potentiellement en chacun... Qui n'a jamais eu envie de rendre sa vie plus belle? De mettre entre parenthèses ce qui met le moins en valeur? On retrouve aussi dans «Le Menteur» cette propension partout dans les discours publics (les sportifs, les politiciens et tous les autres) à tricher avec les mots...

A un niveau purement théâtral, cette pièce permet (ou oblige à) une qualité de jeu folle. Les répliques fusent, les bons mots touchent comme des pointes, une tension se maintient de bout en bout, et ce n'est pas seulement grâce à l'intrigue efficace et pleine de rebondissements: c'est un théâtre où tout tient sur le jeu des comédiens, leur justesse, leur réactivité, leur précision. Il faut du rythme. Et

cette mise en scène en a. La distribution réunie par François Marin est brillante. A commencer par Nicolas Rossier, alias Lelio Pantaloni, menteur patenté, pris dans un tourbillon de mensonges mirobolants, qui ment comme il respire et qu'on ne peut pourtant jamais détester...

L'équipe joue sur des pontons, posés sur une pellicule d'eau, qui stylise Venise. Une petite scène, comme un théâtre dans le théâtre, se déplace et se métamorphose pour signifier tantôt un balcon, tantôt une pièce intérieure. Il y a même une trappe au plafond, pour l'effet comique. On dirait presque un castelet, avec les comédiens coincés comme des marionnettes à l'intérieur: marionnettes de leurs sentiments? Tous les sentiments sont exaspérés dans cette comédie, et la scénographie renforce encore cette impression de concentré de l'âme humaine. On applaudit! I

> A voir encore ce soir et demain.
www.theatresses.ch, 026 469 70 00.

C'est trop

... INJUSTE!



Aïnesse avec deux «S»

C'est bien connu, les jeunes ne savent plus écrire une lettre. Ni lire un livre. Et gna-gna-gna. Mais quand dénoncerait-on enfin le problème lancinant du handicap scriptural des aînés? Jetons un coup d'œil au récent communiqué de presse des socialistes 60+ du canton de Fribourg, défendant l'impôt sur les successions. On y lit par exemple qu'en principe, tous les revenus sont imposés qu'il

s'agit des revenus du travail ou touchés sous forme de rentes. Et qu'il serait donc loisible d'appliquer une taxe modérée aux moins aux successions. Rien de plus? Si. Les gris-roses enfoncent le clou en prononçant un «OUI à la réforme de la fiscalité successorale». Soyons tout de même reconnaissants: ils sont prêts à nous donner leurs sous, même s'ils ont du mal à l'écrire. MRZ

La voie de garage

Marc Antoine Messer aurait-il changé de crémerie? Le président des Verts fribourgeois et conseiller d'agglomération s'est fait l'auteur, à deux reprises, d'un étonnant lapsus lors de la dernière séance de l'agglo, jeudi soir. Lorsqu'il évoquait les parkings d'échanges du Grand Fribourg, sa langue a fourché: Les «P+R» devenant ainsi les «PLR». Hilarité générale. Heureusement, son camarade de parti Bruno Marmier est venu à sa rescousse pour dissiper le malentendu. A moins que Marc Antoine Messer ne lorgne vers le PLR quand il voudra se ranger des voitures. OW

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION Saison 2014 / 2015

Le Festival

- Le 27 avril 2015 : Radio Fribourg diffuse dans son journal du soir un sujet sur le Printemps des compagnies, organisé pour la première fois les deux derniers week-ends du mois de mai. (Journaliste : Jérôme Favre)
- Le 13 mai 2015 : Nicolas Rossier est l'invité de l'émission « A l'ombre du baobab » sur Radio Fribourg pour parler du Festival Le Printemps des compagnies. (Animatrice : Amaëlle / Durée : 30')
- Le 23 mai 2015 : RTS Info La Première diffuse une interview de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier dans les journaux du matin et de 12h30. (Journaliste : Maurice Doucas)
- Le 27 mai 2015 : La Télé diffuse dans L'Actu un reportage sur le Printemps des compagnies avec interview de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier + extraits de spectacles. (Journaliste : Zeldà Chauvet / durée : 2'42)

FESTIVAL
LE PRINTEMPS DES COMPAGNIES

Ma Solange, comment t'écrire
mon désastre, Alex Roux
Le jour où j'ai tué un chat
L'interrogatoire
Zazous Zaz
Röstigraben ou Le Stage
Y penser sans cesse
Haute-Autriche
Les Ogres
Le Printemps des Music'Ossees

CENTRE
DRAMATIQUE
FRIBOURGEOIS
SS
THÉÂTRE
DES OSSES

MAI
22, 23, 24 – 29, 30, 31

FESTIVAL
LE PRINTEMPS
DES COMPAGNIES

www.theatreossees.ch/festival

Logo of the festival and its partners: Canton de Fribourg, Département de la Culture, Communauté culturelle, Communauté française, Communauté italienne, Communauté romanche, Communauté valaisanne, Centre dramatique fribourgeois, Théâtre des Ossees, Théâtre de la Ville de Fribourg, Théâtre de la Ville de Yverdon, Théâtre de la Ville de Nyon, Théâtre de la Ville de Lausanne, Théâtre de la Ville de Vevey, Théâtre de la Ville de Yverdon, Théâtre de la Ville de Nyon, Théâtre de la Ville de Lausanne, Théâtre de la Ville de Vevey.

LA REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION Saison 2014 / 2015

Le Festival

- Le 27 avril 2015 : Radio Fribourg diffuse dans son journal du soir un sujet sur le Printemps des compagni, organisé pour la première fois les deux derniers week-ends du mois de mai. (Journaliste : Jérôme Favre)
- Le 13 mai 2015 : Nicolas Rossier est l'invité de l'émission « A l'ombre du baobab » sur Radio Fribourg pour parler du Festival Le Printemps des compagnies. (Animatrice : Amaëlle / Durée : 30')
- Le 23 mai 2015 : RTS Info La Première diffuse une interview de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier dans les journaux du matin et de 12h30. (Journaliste : Maurice Doucas)
- Le 27 mai 2015 : La Télé diffuse dans L'Actu un reportage sur le Printemps des compagnies avec interview de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier + extraits de spectacles. (Journaliste : Zeldà Chauvet / durée : 2'42)

Un festival pour clore la première saison

Les nouveaux directeurs du Théâtre des Osse lancent le **Printemps des compagnies**. En deux week-ends, huit pièces seront jouées dans une ambiance festivalière.

La Gruyère
28 avril 2015

DOMINIQUE MEYLAN

THÉÂTRE DES OSSES. Les nouveaux directeurs du Théâtre des Osse, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, ont choisi de terminer leur première saison avec un festival. Pendant deux week-ends à Givisiez, le **Printemps des compagnies** réunira huit spectacles contemporains.

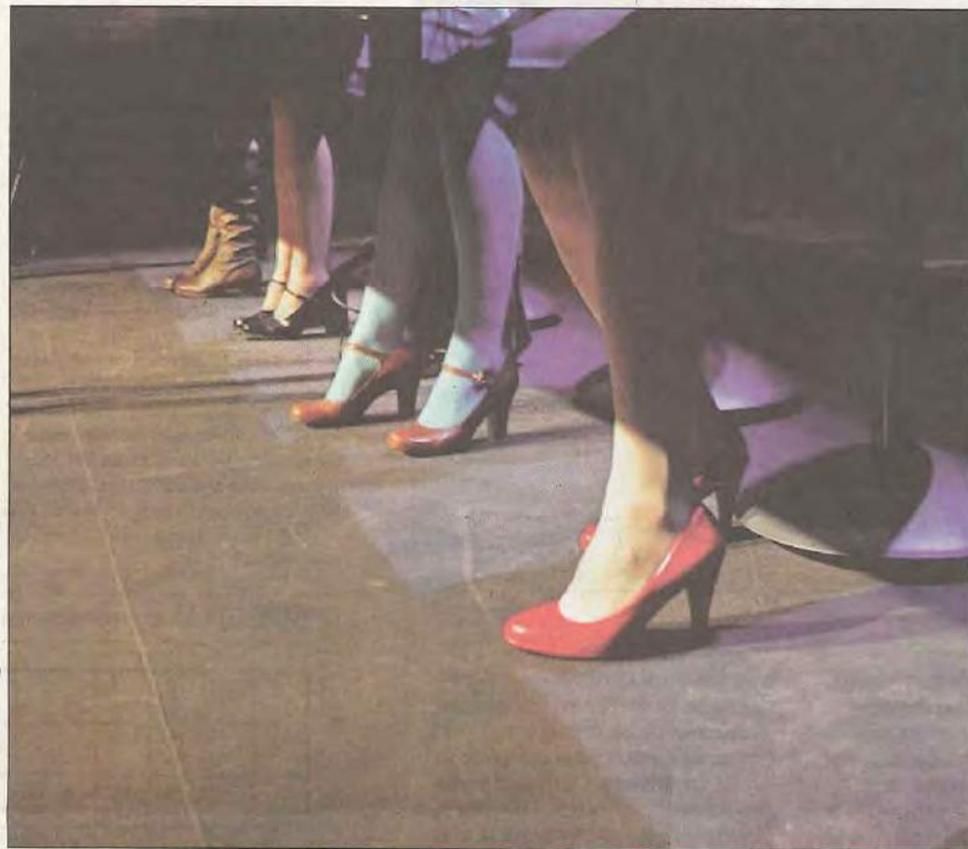
Au moment d'imaginer leur programmation, les codirecteurs ont été assaillis de propositions. «Nous avons été stupéfaits du nombre de projets qui existent et de leur besoin urgent de visibilité», rapporte Geneviève Pasquier. Il était impossible de tout faire entrer dans la saison régulière. Le **Printemps des compagnies** est né de ce foisonnement.

Tout le Théâtre des Osse sera investi, de la scène principale à l'atelier de construction du décor. Une compétition confrontera les différents artistes, dont bon nombre de Fribourgeois. «C'est une manière de leur donner plus de visibilité et un retour professionnel sur leur travail», explique Nicolas Rossier. Le jury, mêlant professionnels et amateurs éclairés, choisira la meilleure création.

Diversité esthétique

Feuilleton théâtral, spectacle musical, comédie grinçante ou étape de création, les pièces présentent une grande variété stylistique. *Ma Solange, comment t'écrire mon désastre*, Alex Roux, sous ce nom compliqué se cache un feuilleton décliné en six épisodes. Cette création, mise en scène par François Gremaud, raconte des morceaux de la vie des gens, captés au hasard des trajets en bus ou des promenades dans la rue.

Le jour où j'ai tué mon chat a été écrit et mis en scène par la



Dans les transports publics ou dans la rue, le passant capte mille histoires. Noëlle Renaude en a fait un feuilleton théâtral, mis en scène par le Fribourgeois François Gremaud. YVES BUSSARD

Bulloise Laetitia Barras. Avec trois de ses quatre acteurs, elle a suivi les cours de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier à l'école de théâtre Les Teintureries. «Nous avons aussi une responsabilité d'aider ces jeunes au moment où ils émergent», commente Geneviève Pasquier.

Dans *L'interrogatoire* de Jacques Chessex, les spectateurs retrouveront l'auteur vaudois personnifié sur scène par Laurent Sandoz. *Zazous Zaz* associe trois comédiens et chanteurs, qui reprennent des airs des années 1940.

Röstigraben ou *Le Stage* est programmé à midi avec de vrais rôtis à déguster. Ce spectacle, mis en scène par Nicolas Rossier, navigue sur les clichés entre Romands et Alémaniques. *Y penser sans cesse*, de Marie Ndiaye, par la Fribourgeoise Nalini Selvadouray, évoque les Stolpersteine, des pierres disséminées dans Berlin pour honorer les victimes du nazisme.

Haute-Autriche, une comédie grinçante, montre un couple de la classe ouvrière des années 1970 confronté à une grossesse inattendue. Dans *Les Ogres*, un spectacle en construction,

Anna van Brée s'interroge sur la mort tragique de deux enfants de deux ans à soixante ans d'intervalle.

Le **Printemps des compagnies** pourrait connaître d'autres éditions. Mais Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier feront d'abord un bilan de ce premier essai. Le rythme sera probablement bisannuel. «Cela donne quasiment autant de travail que la programmation d'une saison», explique Geneviève Pasquier. ■

Le **Printemps des compagnies**, les 22, 23, 24 et 29, 30, 31 mai.



Le printemps au théâtre

GIVISIEZ • *Le Théâtre des Osses présente un festival de six jours, le Printemps des compagnies: huit pièces entre comédies, reprises et créations.*

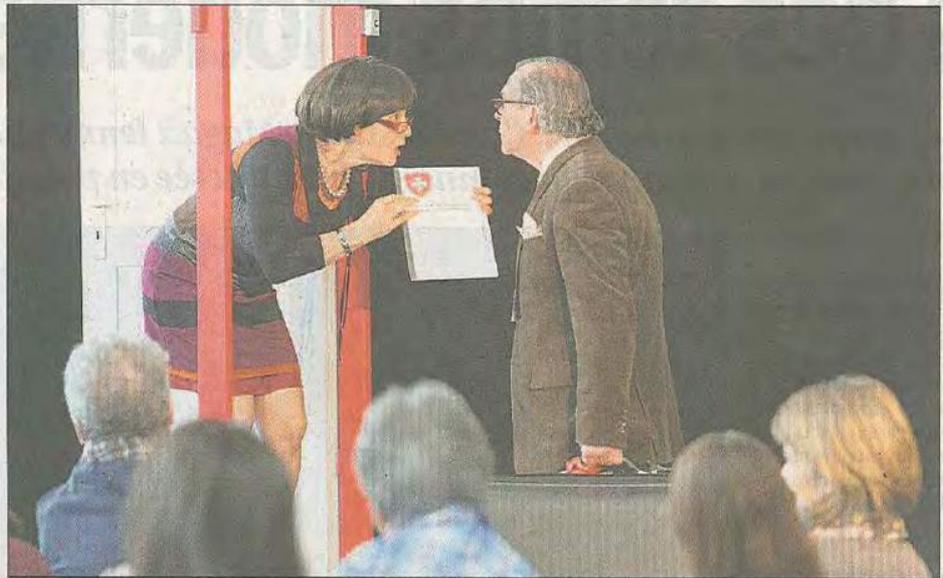
ELISABETH HAAS

Le goût du théâtre: le Théâtre des Osses le cultive aussi dans le cadre d'un festival. A la fin du mois de mai, le Printemps des compagnies propose de découvrir huit pièces, huit formes courtes, en l'espace de deux week-ends. Du 22 au 24 et du 29 au 31 mai, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ouvrent le théâtre, le studio, le restobar ainsi que l'atelier de construction des décors du Centre dramatique fribourgeois, à Givisiez, pour y laisser huit compagnies présenter une création ou une reprise.

«A notre arrivée à la direction du Théâtre des Osses, nous avons reçu énormément de propositions de toute la Suisse romande», motive Geneviève Pasquier: «Les créateurs ont un urgent besoin de visibilité.» L'idée a alors germé d'organiser un festival qui réunisse des pièces de «structure légère». «C'est un moyen de donner une résonance à des projets que nous n'arrivions pas faire entrer dans la saison régulière», complète Nicolas Rossier. Les huit spectacles à l'affiche n'ont pas de point commun, si ce n'est une distribution de quatre acteurs au maximum. Toutes les écritures sont contemporaines. La variété stylistique était une volonté des codirecteurs.

Comédie bilingue

Projet phare, «Ma Solange, comment t'écrire mon désastre, Alex Roux», est un feuilleton. A l'origine, cette aventure théâtrale de l'auteure Noëlle Renaude, mise en scène il y a presque dix ans par François Gremaud à Lausanne, avait été jouée en 18 épisodes d'une heure. Geneviève Pasquier a proposé une récréation unique qui représente la moitié de l'original, en six épisodes d'une heure trente. C'est



Geneviève Pasquier et Niklaus Talman rejoueront «Röstigraben». CHARLY RAPPO-A

un projet «qui faisait partie de nos utopies», s'enthousiasme-t-elle. Les six épisodes sont indépendants: constitués comme des «fragments», des «morceaux de vie», «des bouts de conversation attrapés au vol», joués sur la musique de la pianiste jazz Véronique Piller, ils peuvent se voir séparément.

Parmi les reprises, le metteur en scène Laurent Gachoud présente «L'Interrogatoire» de Jacques Chessex, confidences posthumes, intimes et percutantes, avec Laurent Sandoz dans le rôle de l'écrivain vaudois. Le Théâtre des Osses reprend également «Röstigraben», la comédie bilingue sur l'incompréhension entre Romands et Alémaniques, qui a fait rire le public de Nuithonie dans le cadre de Midi, théâtre! Avec des röstis au menu. Quant à Jérôme Richer, il met en scène «Haute-Autriche», une pièce de Franz-Xaver Kroetz. «Dans la li-

gnée de Fassbinder, c'est un théâtre qui faisait scandale, crû, pesant. Mais les acteurs jouent avec des masques, nuance Nicolas Rossier, ce qui situe le texte, insoutenable au premier degré, dans le genre de la farce et le rend léger.»

Guerre et enfance

Trois autres spectacles sont des créations. Dans «Le jour où j'ai tué un chat», Laetitia Barras met en scène quatre anciens collègues de formation, comédiens complices, réunis sous la bannière Überraunter, une toute jeune compagnie. «C'est une responsabilité que nous avons, explique Geneviève Pasquier. Nous donnons des ateliers de formation, nous aidons les comédiens quand ils émergent.»

«Y penser sans cesse», de l'écrivain français Marie NDiaye est un récit-confession autour de la mémoire des victimes du na-

zisme et de l'enfance. Nalini Salvadoray s'en est emparée avec l'actrice Dominique Gubser. Quant à la metteuse en scène Anna Van Brée, elle a creusé son histoire familiale pour exorciser deux morts tragiques d'enfants, le frère de sa mère durant les persécutions nazies et sa petite nièce sous les assauts suicidaires d'un skinhead.

Et pour animer les soirées, à 22h, trois comédiens-chanteurs livrent un spectacle musical qui mêle extraits de journaux, discours, interviews et chansons autour du swing, avec l'attitude anticonformiste des «Zazous» des années 1940. Pour rester au chapitre de l'animation, le Théâtre des Osses veut aussi soigner l'ambiance du festival, avec des bars extérieurs et des idées originales de restauration. |

> Billetterie: 026 469 70 00, www.theatreosses.ch

Théâtre

Un nouveau festival est créé

Pour clore leur première saison à la tête du Théâtre des Osses, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier initient Le Printemps des compagnies, festival de théâtre dédié aux formes légères qui se déroulera sur deux week-ends, du 22 au 24 mai, puis du 29 au 31 mai. Les directeurs ont choisi sept productions romandes qui feront l'objet d'un concours récompensé par deux prix: le Prix du jury et le Prix du public. Au programme, notamment, des spectacles de Jérôme Richer, d'Antoine Jaccoud et d'Anna Van Brée. (LT)

Liberté d'expression

Ecrivains américains contre un prix dédié à «Charlie Hebdo»

Six célèbres romanciers se sont retirés du gala d'une société littéraire américaine, le PEN American Center, pour protester contre son choix d'attribuer une récompense pour la liberté d'expression à *Charlie Hebdo*. Selon un des protestataires, le PEN irait au-delà de son rôle traditionnel de défense de la liberté d'expression contre la censure gouvernementale. (ATS)



Laurent Gachoud interprète le prince dans son dernier spectacle «Constellation Cendrillon». CIE DE L'ORANGER

L'audace contre l'angoisse

THÉÂTRE • Deux spectacles du metteur en scène et comédien

Laurent Gachoud sont présentés dans le canton de Fribourg. Portrait.

DEBORAH LOYE

«Je me pose beaucoup de questions.» Voilà sans doute la phrase que Laurent Gachoud aura le plus prononcée durant notre entretien au théâtre Nuithonie, où il présentera ce soir et demain son dernier spectacle «Constellation Cendrillon». Le doute est un moteur efficace, si l'on considère son parcours. Car le jeune homme de 35 ans a plus d'une corde à son arc. Comédien, metteur en scène, dramaturge: il a touché à toutes les étapes de la création théâtrale.

C'est au Collège du Sud à Bulle, ville où il a grandi, qu'il découvre le théâtre. «Mon adolescence était scabreuse. Le théâtre m'a transformé», souffle-t-il. A dix-huit ans, il monte son premier spectacle. «J'ai découvert les textes de Pierre Desproges et ai eu irrésistiblement envie de les mettre en scène. Les droits n'étaient pas disponibles, mais j'ai convaincu sa veuve de me les accorder.»

Audace récompensée

Cette audace, qui n'est peut-être que l'expression de son envie de créer, lui ouvrira, quelques années plus tard, la porte des coulisses d'un spectacle du talentueux auteur et metteur en scène français Joël Pommerat, «La Réunification des deux Coréas». «Je lui ai couru après à la sortie d'une de ses pièces et lui ai demandé si je pouvais assister à une répétition. Finalement, cela a mené à un assis-

tanat à la mise en scène», expose Laurent Gachoud. «J'étais comme un petit luthier qui en rencontre un qui a trente ans d'expérience et qui est capable, avec le même bois, de faire résonner des violons comme jamais», illustre-t-il.

Le petit luthier travaille d'arrache-pied pour accomplir ses projets. Après l'humour, il décide de changer de registre, fonde sa compagnie, La C^{ie} de l'Oranger, avec laquelle il a notamment créé le spectacle «L'interrogatoire», adaptation d'un texte posthume de Jacques Chessex, qu'il présentera aux Osses à la fin du mois, dans le cadre du festival Le printemps des compagnies. Il raconte la frustration de ne pas pouvoir travailler éternellement sur ses créations. «Si ça ne tenait qu'à moi, je changerais tout le temps des trucs. J'exigerais que tout le monde soit là l'après-midi des représentations pour faire des raccords», expose-t-il. L'artiste aurait-il de la peine à lâcher prise? «Vous appuyez là où ça fait mal», sourit-il.

Fribourgeois dans l'âme

Chez lui, création est synonyme d'expérimentation. Dans son dernier spectacle, «Constellation Cendrillon», il tente de lier la méthode thérapeutique des constellations familiales au théâtre. Le but de ces thérapies est de mettre au jour l'inconscient familial d'un patient à l'aide de jeux de rôles. Fasciné par le paranor-

mal et la spiritualité – il pratique notamment la géobiologie, soit le nettoyage énergétique de lieux –, Laurent Gachoud a expérimenté cette méthode dans une optique de développement personnel. «J'ai perçu quelque chose de très fort dans ces rôles que les gens incarnent mais n'interprètent pas», se souvient-il. Dans sa version du conte de Disney, dix figurants «constellants» sont sur scène, en plus de la comédienne Stéphanie Schneider et lui. «C'est un spectacle assez sombre, dans lequel il y a beaucoup de moi. Notre ombre nous court toujours après...»

Tourmenté, Laurent Gachoud, comme le montrent ses mains qui, lorsqu'il évoque son parcours, ne cessent de s'entremêler ou de balayer la table. «Je suis dans une phase de remise en question théâtrale. Je me demande ce que je fous là», soupire-t-il. Ce qui ne l'empêche pas de se projeter dans l'avenir. «Pour ma prochaine pièce, j'aimerais travailler sur un texte, peut-être un Molière ou un Feydeau.» Ce mois-ci, il présente pour la première fois ses spectacles dans les théâtres institutionnels du canton. «Je suis très Fribourgeois dans l'âme. J'aime ce côté plus simple, moins snob que peut l'être l'Arc lémanique», conclut-il. I

> «Constellation Cendrillon», Nuithonie, Villars-sur-Glâne, je 7 et ve 8, 20 h.

> «L'interrogatoire», Théâtre des Osses, Givisiez, ve 22, sa 23, di 24, 20 h 30.

7 idées pour **sortir** cette semaine

TEXTE FABIENNE ROSSET

18.05



LUNDI

Les magnifiques jardins du château de Vuillierens accueillent pour la 60e fois ses floralies. Au programme, une véritable **ode aux iris**, des réalisations artistiques qui essaient dans la verdure, des brunchs gourmands, des jardins thématiques...

60es Floralies de Vuillierens.

Jardins du château de Vuillierens (VD), jusqu'au 14 juin, de 9 h à 18 h, www.jardindesiris.ch

19.05

MARDI

Résolument esthétique et féminin, le travail du photographe suisse Christian Coigny est à voir au Musée historique de Lausanne. Portraits, **nus**, natures mortes et paysages, ce sont quelque septante tirages en noir et blanc qui retracent sa carrière.

Christian Coigny, photographies, Musée historique de Lausanne, jusqu'au 28 juin, www.lausanne.ch/coigny



20.05

MERCREDI



Dans ce drôle de **petit camion** rouge, la comédienne Nadine Demange peut accueillir jusqu'à vingt enfants... Et les embarquer dans des histoires incroyables, au son de son accordéon et accompagnée de ses marionnettes qui jaillissent des pages d'un livre à feuilleter. Ludique.

Camion à histoires, Théâtre du Passage, Neuchâtel, jusqu'au 6 juin, www.theatredupassage.ch

21.05

JEUDI

En vedette de la nouvelle exposition du Musée de zoologie, les **insectes aquatiques**. Pour zoomer sur la vie de ces petites bêtes dont beaucoup sont menacées de disparition en Suisse, des tubes géants sont installés pour mieux les observer. Un savant mélange de science et d'art au programme.

Aqualogue, des petites bêtes nous parlent de l'eau, Musée de zoologie, Lausanne, jusqu'au 26 avril 2016, www.musees.vd.ch/musee-de-zoologie

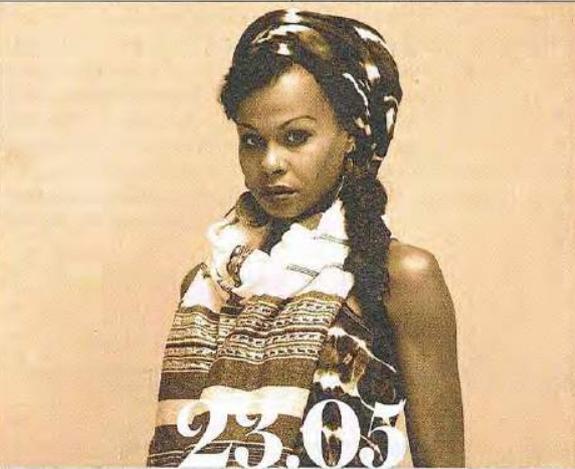


22.05

VENDREDI

Feuilleton scénique mené par un **quatuor féminin**, spectacle musical qui swingue, drame poétique ou comédie grinçante: sur deux week-ends, ce sont huit créations romandes qui sont au programme de ce festival de théâtre. De quoi rassasier tous les mordus des planches.

Festival Le printemps des compagnies, Théâtre des Osses, Fribourg, jusqu'au 31 mai, www.theatreosses.ch



SAMEDI

Née d'une mère Suisse et d'un père Malien, la chanteuse **Thaïs Diarra** a grandi à Bienne, plutôt déconnectée de ses racines africaines. A 20 ans, elle décide de renouer avec ses origines et en tombe littéralement amoureuse. Sur le plan musical, cette émotion se ressent dans son premier album R'n'B jazzy, *Métisse*. Et on se réjouit de découvrir le second, qui devrait sortir tout soudain. D'ici là, on se laissera emporter ce soir par le son afro-soul de la belle.

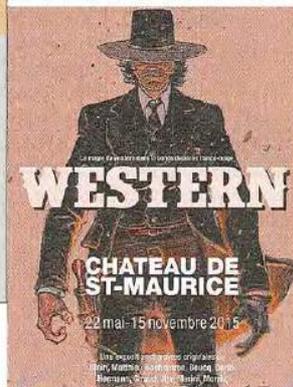
Thaïs Diarra, Ferme-Asile, Sion, 21 h, www.ferme-asile.ch

24.05

DIMANCHE

Avis aux fans de bande dessinée et de western. Le château de Saint-Maurice expose cent vingt planches des maîtres du genre, comme Morris, Derib ou encore **Jean Giraud**. Les plus accros pourront prolonger en dévorant les cent cinquante BD mises à disposition sur place.

Western, château de Saint-Maurice, jusqu'au 15 novembre, www.chateau-stmaurice.ch



PHOTOS: CHRISTIAN LARIE - JARDINS DU CHÂTEAU DE VUILLIERENS; MUSÉE HISTORIQUE DE LAUSANNE - CHRISTIAN COIGNY; PHILIPPE PETIOT; YVES BUSSARD; DR

François Gremaud remet en scène «Ma Solange»



La comédienne Valérie Liengme et ses costumes. FRANÇOIS GREMAUD

ELISABETH HAAS

Le titre est à rallonge, ce qui n'est pas pour déplaire à François Gremaud. «Ma Solange, comment t'écrire mon désastre, Alex Roux». Ce texte de l'écrivaine française Noëlle Renaude, le metteur en scène l'avait déjà monté il y a six ans à Lausanne. Une reprise a lieu ces deux prochains week-ends au Théâtre des Osse, dans le cadre du festival Le Printemps des compagnies. Six représentations sont prévues, mais comme il s'agit de six épisodes, les représentations de Givisiez ne se ressembleront pas.

Car «Ma Solange» (faisons court) est une pièce de 18 heures au total. A Lausanne, François Gremaud avait mis en scène l'intégralité, en 18 épisodes d'une heure. La nouvelle mouture sera réduite. «Noëlle Renaude a l'habitude que son texte ne soit pas monté dans son intégralité. Nous ne prendrons pas le début, mais neuf heures à la suite, sans montage», explique-t-il.

Il y a six ans, sa mise en scène avait enthousiasmé l'auteur, qui

ne tarissait pas d'éloges: «C'est un des plus passionnants travaux scéniques faits sur un de mes textes auquel j'ai assisté», écrivait Noëlle Renaude. Car François Gremaud met sa patte, son engagement dans cet objet théâtral singulier. A l'origine, il a répondu à la demande d'Heidi Kipfer (compagnie Mezza Luna), qui avait réuni un quatuor féminin, dans l'idée de faire un travail vocal.

Avec ces quatre comédiennes, Heidi Kipfer, Valérie Liengme, Stefania Pinelli et Anne-Marie Yerly, François Gremaud a eu envie de monter «Ma Solange», texte très musical qui l'avait passionné à l'Insas de Bruxelles. Entre les fragments de textes, de chansons et la petite musique de la vie, il a eu l'idée de leur faire chanter des cantates de Bach a cappella.

«Je n'ai jamais monté d'autres textes que celui de Noëlle Renaude», raconte François Gremaud, qui a l'habitude de travailler en écriture de plateau. «C'est un texte exigeant, mais il n'est pas sacré. On peut manipu-

ler la matière. Ce qui ressemble à mon travail.» La référence au désastre dans le titre n'est pas non plus loin des préoccupations du metteur en scène fribourgeois: «Cela ressemble à mon amour profond de l'accident, de l'imparfait, du perfectible. Il y a une parenté de regard sur l'humain, authentique, tendre mais pas angélique.»

Noëlle Renaude avoue elle-même le «fouillis» que représente «Ma Solange». «J'adorerais présenter l'intégrale en un ou deux jours, laisser le public aller et venir, ne prendre du texte que des bribes. J'aime bien, dans ces pièces très longues, l'idée qu'on loupe des bouts. Cela raconte quelque chose de la vie», motive François Gremaud. Il n'est donc pas nécessaire de voir tous les six épisodes de «Ma Solange», même si de l'un à l'autre on prend plaisir à retrouver des personnages récurrents.

Malgré quelques modifications, dues au temps qui a passé, François Gremaud a

gardé son premier concept: le quatuor lit le texte, assis. Mais il s'agit d'une lecture en jeu, engagée. «Les comédiennes font des bruitages, des actions avec des Playmobil, détaille François Gremaud. On oublie que c'est de la lecture, tout le corps est mobilisé.» Un objet théâtral singulier, donc. «Noëlle Renaude écrit vraiment une œuvre de théâtre, pour les territoires inexplorés du théâtre. Elle a déposé son écriture par sédiments, sans revenir sur ce qu'elle avait écrit.

»Jusqu'où cela allait-il la mener? C'était colossal d'aller dans un maelström de paroles, de chants. Il y a 2000 espèces de personnages, il s'agit de les faire surgir», décrit le metteur en scène. Sans l'aide d'aucune didascalie. Mais avec beaucoup d'humour assurément. I

> Ve, sa et di 18 h Givisiez

Théâtre des Osse. Aussi les 29, 30 et 31 mai: six épisodes tous différents. Les autres pièces au programme du festival à l'agenda ou sur www.theatreosse.ch

Place au Printemps, celui des compagnies

Le festival Le Printemps des compagnies démarre ce week-end au **Théâtre des Osses**, à Givisiez, avec cinq premiers spectacles à découvrir, que les directeurs Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont voulu légers et variés.

La Gruyère
21 mai 2015



Jacques Chessex, incarné par Laurent Sandoz, dans *L'interrogatoire*. DAVID DEPIERRAZ

PRISKA RAUBER

FESTIVAL. Pour clore de manière conviviale leur première saison à la tête du Centre dramatique fribourgeois, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont imaginé un festival de théâtre «aux formes légères et variées». Intitulée Le Printemps des compagnies, cette première édition réunit huit spectacles contemporains sur deux week-ends, qui vont investir tous les lieux du Théâtre des Osses, à Givisiez.

Premières représentations à agender ce week-end: vendredi, samedi et dimanche, à 18 h dans le studio, les trois premiers épisodes – sur six – de

Ma Solange, comment t'écrire mon désastre, Alex Roux, de Noëlle Renaude, mis en scène par François Gremaud et joué par la Compagnie Mezza Luna. Le quatuor féminin s'aventurera dans ce feuilleton théâtral ludique et poétique, aux épisodes indépendants. Ils ne constituent pas une histoire à suivre, mais une succession de fragments, de voix, de textes, des morceaux qui racontent la vie des gens, captés au hasard des trajets en bus ou de promenades dans la rue. Les trois épisodes suivants seront à découvrir les 29, 30 et 31 mai.

Au programme de ce premier week-end également, le spectacle *Le jour où j'ai tué*

mon chat. Cette «petite symphonie de la vie» a été écrite et mise en scène par la Bulloise Laetitia Barras. Avec trois de ses acteurs de la compagnie Ueberrunter, elle le jouera le 22 mai à 18 h 30, les 23 et 24 mai à 16 h 30 dans l'atelier.

Aussi en chanson

Dans le théâtre, les spectateurs pourront voir, les trois soirs à 20 h 30, *L'interrogatoire*, de Jacques Chessex, mit en scène par le Gruérien Laurent Gachoud. Dans cet essai autobiographique et posthume, l'auteur vaudois est personnifié par Laurent Sandoz, accompagné par son double féminin, l'interrogateur, incarné par Nora Steinig.

Dans le Restobar enfin, dès 22 h, trois chanteurs et comédiens vont épouser l'attitude swing, anticonformiste, hors normes, provocatrice et excentrique, chère aux Zazous des années 1940. A noter encore que dimanche, à 12 h 30, la représentation du spectacle *Röstigraben* est complète. Mais l'occasion est donnée de revoir cette coproduction du Théâtre des Osses, d'Equilibre-Nuithonie et de l'association Midi Théâtre durant le deuxième week-end du festival. ■

Givisiez, Théâtre des Osses, les 22, 23, 24 et 29, 30, 31 mai.
Programme complet sur www.theatreosses.ch



Schauspiel

Theaterfestival mit dem Stück «Röstigraben»

GIVISIEZ Zum Abschluss ihrer ersten Saison an der Spitze des Théâtre des Osses in Givisiez führen Geneviève Pasquier und Nicolas Rossier an diesem und am kommenden Wochenende ein Theaterfestival unter dem Motto «Le Printemps des compagnies» durch. Sie haben dazu sieben Westschweizer Truppen eingeladen, mit Produktionen vom Drama über das Musiktheater bis zur Komödie. Ausserdem zeigen sie noch einmal das zweisprachige Stück «Röstigraben» (Bild), das im März bei «Midi, Théâtre!» im Nuithonie Premiere feierte (die FN berichte-

ten). Im Stück landet der Basler Niklaus Fischer (Niklaus Talman) im Rahmen eines Sprachaustauschs bei der welschen Gastgeberin Daisy Golay (Geneviève Pasquier), und allerhand Sprachverwirrungen nehmen ihren Lauf. Das etwa einstündige Stück wird in der Restobar des Théâtre des Osses aufgeführt; in der Pause wird ein Rösti-Menü serviert. cs/Bild cr/a

Théâtre des Osses, Givisiez. Festival vom 22. bis 24. und 29. bis 31. Mai. «Röstigraben»: So., 24. Mai (ausverkauft), Fr., 29. Mai (Zusatzvorstellung) und So., 31. Mai, jeweils 12.30 Uhr. Ganzes Programm: www.theatreosses.ch

Langin (NE)
monde
arié et coloré
Peter Meijer



rochage qui vient tout juste inauguré à la galerie nage est dédié au peintre andais Peter Meijer. ré par l'homme, l'animal nature, l'artiste mélange sur bleaux les représentations ées qu'il s'en fait et mêle es abstraites et figuratives. euvres très personnelles ellent celles des peintres teurs du mouvement essionniste abstrait. l'au 28 juin 2015. sse: Moulin de la Tourelle, e de la Collégiale 2, .belimage.ch ire: 15 h à 18 h (me-di).

Chamoson (VS)
Concert
de violoncelles

L'église de Saint-Pierre-de-Clages, joyau de style roman, accueille l'ensemble de violoncelles de la Haute Ecole de musique de Sion. Pour ce concert de Pentecôte, les musiciens jouent des œuvres de Gabrieli, Labocetta, Bizet, Wagner, Solli-ma et Saint-Saëns. Entrée libre. Adresse: église de Saint-Pierre-de-Clages. Horaire: 18 h.

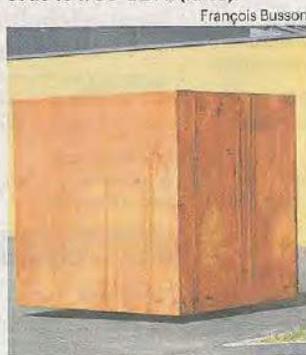
Avenches (VD)
Aventicum en fête

Avenches, l'Aventicum romaine, fête les 2000 ans de sa fondation. Pour cet anniversaire, la ville a vu grand en mettant sur pied des festivités que n'auraient pas reniées ses ancêtres latins. Concerts, expositions, spectacles et les très attendues démonstrations et combats de gladiateurs sont notamment au programme de cette journée. Adresse: site de l'ancienne cité romaine, www.aventicum2015.ch Horaire: dès 9 h.

Conthey (VS)
Métal sculpté

La Galerie de la Tour lombarde présente les sculptures et des gravures d'Etienne Krähenbühl. L'artiste né à Vevey travaille essentiellement le métal auquel il insuffle une légèreté suggérant l'envol vers d'autres univers. Ses œuvres sont à voir à l'intérieur et à l'extérieur de la galerie jusqu'au 31 mai.

Adresse: Saint-Séverin, Galerie de la Tour lombarde, rue Lombarde 1. Horaire: de 11 h à 17 h (di et jours fériés); de 11 h à 13 h et de 16 h 30 à 21 h (lu-sa).



François Busson

Givisiez (FR)
Le théâtre
fait son festival



Yves Bussard

Le couple Pasquier/Rossier, qui préside désormais aux destinées du Centre dramatique fribourgeois-Théâtre des Osses, fête le printemps des compagnies. Au total, huit spectacles sont proposés ce week-end et le prochain. Parmi ceux-ci, retenons aujourd'hui pour les (jeunes) festivaliers «Le jour où j'ai tué un chat», de la Compagnie Uberrunter, et «Zazous Zaz», spectacle musical qui plonge dans les années 40. Aussi à l'affiche ce dimanche «L'interrogatoire», de Jacques Chessex, par la Compagnie de l'Oranger. Adresse: Festival Le printemps des compagnies, Théâtre des Osses, place des Osses 1, www.theatreosses.ch Horaire: dès 16 h 30.

Le Matin Dimanche 24.5.15

Lausanne
Une plongée dans le monde
mystérieux du petit peuple des eaux

Les insectes aquatiques sont les stars de la nouvelle exposition temporaire du Musée cantonal de zoologie. Ils ont pour noms plécoptères, éphémères ou trichoptères. Chaque mètre carré de rivière en abrite jusqu'à 30 000. Extrêmement sensibles à la qualité de leur biotope, ces insectes sont d'excellents indicateurs de la santé des cours d'eau et des lacs. Sur les quelque 500 espèces connues en Suisse, la moitié serait aujourd'hui menacée. L'exposition «Aqualogue» allie art et science et met le visiteur dans la peau d'un explorateur. Celui-ci pourra découvrir les insectes à travers des «aquascopes», autrement dit de grands tubes créés pour l'occasion et qui permettent de visualiser les insectes photographiés dans la nature, puis conservés dans les collections scientifiques. Les photos, mais aussi des supports géants, donnent l'impression au public d'être immergé dans le microcosme de la rivière au



Sandro Marcacci

milieu de ses minuscules habitants. L'exposition, dure jusqu'au 26 avril 20 sera ponctuée de nombreuses animations et activités pour tous les publics sur le terrain et au musée. Adresse: Palais de Rumine, place de la Riponne, www.zoologie.vd.ch Horaire: de 11 h à 17 h (ve-di et jours fériés); de 11 h à 18 h (ma-je).



«On le fait bien pour le cinéma...»

GIVISIEZ • Le Théâtre des Osses tente un pari en lançant son premier festival de théâtre contemporain. La manifestation comptabilise déjà 650 entrées pour le premier des deux week-ends de représentation. Ambiance.

THIBAUD GUISAN

Des comédiens face à des clés anglaises, des tournevis ou une perceuse. La régie placée juste à côté d'un établi. Et le public assis sur des chaises en plastique, alignées à côté d'un stock de planches ou de barres métalliques.

Le Théâtre des Osses, à Givisiez, transforme ses coulisses en salles de spectacle l'espace d'un festival, le Printemps des compagnies. C'est ainsi que la pièce «Le jour où j'ai tué un chat», de la compagnie lausannoise Überrunter et écrite par la Bulloise Laetitia Barras, s'est jouée dans l'atelier de construction de décors du Centre dramatique fribourgeois. Le tout en fin d'après-midi, à la lumière du jour.

Une petite heure plus tard, le public quitte l'espace insolite. Vincent Steiner et Jérémie Rossier, 41 et 25 ans, font partie des spectateurs qui redescendent les escaliers. Les deux copères neuchâtois sont venus exprès voir la pièce avec un groupe d'amis. «On connaît très bien les comédiens», expliquent-ils.

Les deux amis, membres d'une troupe amateur, sont représentatifs du public venu goûter à ce premier festival des Osses. Des férus de théâtre, mais pas forcément des piliers des lieux. Et qui, pour la plupart, découvrent le concept de festival de théâtre.

Fondue et tapas

Alors, deux - pour la majorité des spectateurs - trois ou quatre pièces la même soirée, c'est spécial? «On le fait bien pour le cinéma, alors pourquoi pas pour le théâtre?», lance Marie-Claire Daul, de Belfaux, qui, comme d'autres, se dit une fidèle du Festival international de films de Fribourg. La sexagénaire revient du Studio, situé dans les étages du théâtre et qui sert d'habitude plutôt de lieu de répétition. Elle a fait connais-

sance avec une autre spectatrice. Les deux femmes s'en vont, verre de vin blanc à la main, à l'extérieur du bâtiment s'offrir une minifondue

«Un festival, c'est une minifête du théâtre»

FRANÇOIS GREMAUD

La plupart des spectateurs préfèrent s'attabler dans le Restobar, au rez-de-chaussée du théâtre. On y retrouve les gens qui arrivent et qui prennent un verre avant le prochain spectacle. D'autres reviennent du précédent et s'octroient une petite pause. «On ravitaille nos cellules grises», sourit ainsi Adrian Etter, de Villars-sur-Glâne, attablé avec son épouse Claire et un ami, Daniel Pugin, de Marly. Les quinquagénaires terminent un plat de tapas avant d'assister à la troisième représentation de la soirée, «L'interrogatoire», de Jacques Chessex.

Directeurs polyvalents

Le Restobar se vide? C'est le signe qu'un nouveau spectacle s'apprête à commencer. Devant la porte de la salle de spectacle, les directeurs du théâtre aident à déchirer les billets. «C'est une façon de vivre le festival avec le public», glisse Geneviève Pasquier, qui, avec Nicolas Rossier, officie aussi à l'accueil ou comme ouvrier.

Aux tables du Restobar, qui sert aussi de scène en fin de soirée, on reconnaît des comédiens, en plein jeu il y a peu. Des metteurs en scène s'offrent aussi un croque-monsieur, un gaspacho ou une pomme de terre fourrée. C'est le cas de la tête d'affiche de la manifestation: le



L'atelier de construction de décors du Théâtre des Osses s'est transformé en salle de spectacle pour la troupe Überrunter.

VINCENT MURITH

metteur en scène et comédien fribourgeois François Gremaud. «Un festival, c'est une minifête du théâtre, confie-t-il. L'ambiance est bon enfant, joyeuse. C'est beau de voir l'énergie qui s'y déploie. En plus, le public fribourgeois est génial. Il est «cash»: quand il n'aime pas, il le fait savoir, mais quand il aime, il adhère totalement.»

Et, apparemment, ce premier festival de théâtre contemporain des Osses lui plaît. Si certains sont sceptiques sur le style d'une pièce proposée, d'autres appellent à la pérennisation de l'événement. «Sur le principe, oui, mais peut-être tous les deux ou trois ans, répond Geneviève Pasquier. Il faudra tirer un bilan de la première édition et, le cas

échéant, trouver des appuis financiers.» Pour l'heure, les chiffres sont prometteurs: 650 personnes ont assisté aux cinq spectacles différents proposés de vendredi à dimanche soir. I

> Le festival Le Printemps des compagnies se poursuit de vendredi à dimanche prochain. Programme sur www.theatrosses.ch

Le printemps continue aux Osses

GIVISIEZ. Après un premier week-end à succès (environ 650 spectateurs et un taux d'occupation de 80%), le festival Le Printemps des compagnies se poursuit en cette fin de semaine au Théâtre des Osses, à Givisiez. Avant le bal de clôture, cinq spectacles sont encore à l'affiche, de vendredi à dimanche, dans les trois lieux de représentation. Fil rouge de tout le festival, *Ma Solange, comment l'écrire mon désastre*, *Alex Roux*, mis en scène par François Gremaud, continue à se jouer les trois jours.

Vendredi, la metteuse en scène Nalini Salvadoray présentera *Y penser sans cesse*, un «drame poétique» de Marie Ndiaye, avec Dominique Gubser. Trois représentations sont ensuite prévues de *Haute-Autriche*, de Franz-Xaver Kroetz, mis en scène par Jérôme Richer. Et autant des *Ogres*, d'Anna Van Brée, qui en signe également la mise en scène. A noter que *Röstigraben*, dimanche à midi, affiche complet. EB

www.theatreosses.ch

La Gruyère
28 mai 2015



© Y. Bussard

Du 22 au 24 mai et du 29 au 30 mai, le Théâtres des Oses à Givisiez (FR) organise la première édition de son festival le **Printemps des compagnies** (romandes, ndlr) avec sept spectacles en lice pour les prix du jury et du public. Une soirée musicale avec cinq groupes romands est aussi annoncée. > www.theatreosses.ch

Notre Temps, mai 2015



THÉÂTRE Le comédien neuchâtelois Laurent Sandoz dans la peau de Jacques Chessex.

Un homme face à son double

LE CONTEXTE

Auteur, acteur et metteur en scène, Laurent Gachoud a choisi le comédien Laurent Sandoz pour le soumettre à «L'interrogatoire» de Jacques Chessex. Du roman posthume de l'écrivain vaudois, il a tiré un véritable spectacle théâtral, à voir sur la scène du Pommier, à Neuchâtel.

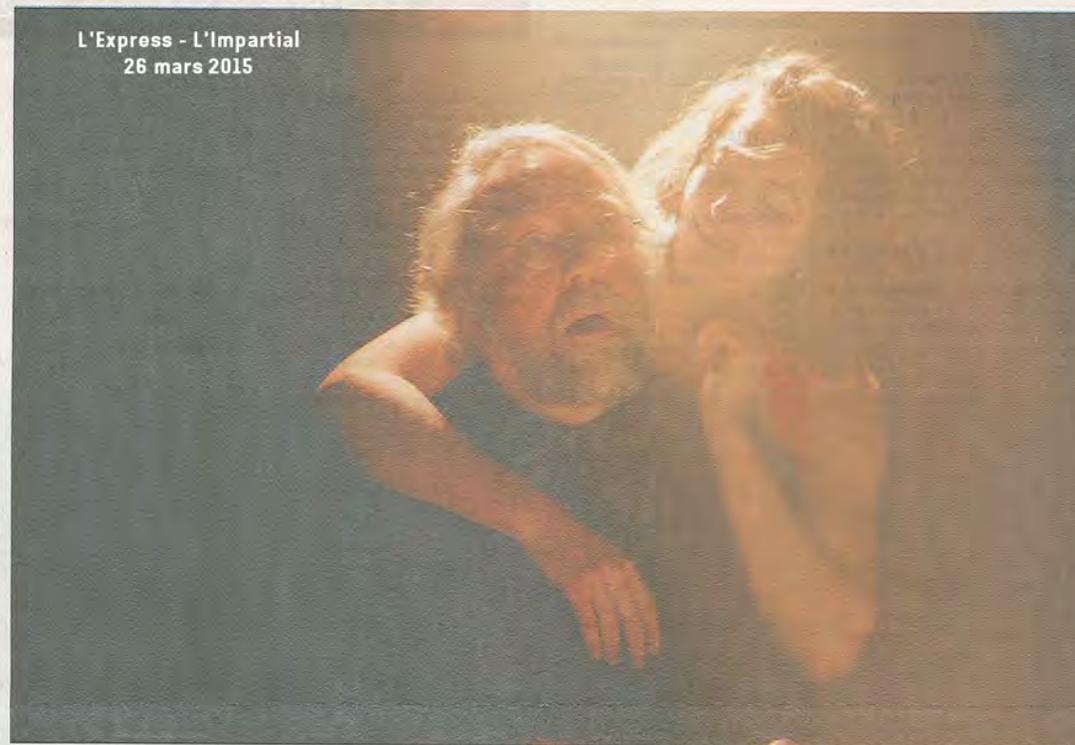
DOMINIQUE BOSSHARD

Laurent Sandoz, incarner Chessex, ça ne se refuse pas?

C'est un challenge assez impressionnant. A l'époque, j'avais lu scolairement ce qu'on lit de lui. Du coup, je me suis replongé dans ces pages et j'y ai découvert un littérateur remarquable. Le texte que Laurent Gachoud m'a proposé – des extraits de «L'interrogatoire» –, se présente comme une sorte de testament. Chessex imagine qu'une voix, qui vient de la corniche de sa chambre, lui pose des questions. Celles-ci englobent tous les grands sujets qui ont traversé sa vie. Il se pousse lui-même dans ses retranchements, puisque cette voix est intransigeante, elle le houspille, elle le contredit, elle ironise. Ce duel, cette confrontation parfois tendue, tendre parfois, devenait parfaitement théâtralisable: sur scène, le questionneur est incarné par une jeune femme, Nora Steinig.

Quel homme ce spectacle débusque-t-il?

Chessex parle de son éducation protestante très stricte, de ses problèmes avec l'alcool, de sa sexualité, de littérature... Le spectacle n'est qu'un extrait du livre. En 1h20, il n'arrive pas à rendre compte d'un personnage aussi complexe, aussi



Laurent Sandoz incarne Chessex, livré aux questions d'une jeune femme (Nora Steinig) parfois provocante. SP-PASCAL MONTJOVENT

riche, aussi puissant que Chessex. Il donne des pistes. Mais ce qu'il montre de façon éclatante je crois, c'est sa liberté de pensée. Chessex est politiquement incorrect, il ne soucie pas du jugement des autres. Même si le personnage reste ambigu, on découvre une grande sincérité dans ce livre, terminé peu avant sa mort. Je pense que, de son point de vue, il est allé au fond de lui-même.

Cette langue n'est pas écrite pour le théâtre. Cela vous a causé des difficultés?

Dire du Chessex, c'est éprouver les délices de la subtilité, de la nuance, de l'inattendu. C'est une langue harmonieuse dans la bouche, elle se prête à l'oralité, mais il m'a fallu beaucoup de travail pour la mémoriser. En effet, les formulations syntaxiques de Chessex sont inhabituelles, son vocabulaire jamais banal. En tant qu'acteur, je reste très attaché au verbe; au fur et à mesure que j'ai progressé dans mon métier, la qualité de la langue est devenue l'un des éléments qui m'a rempli de bonheur. J'adore jouer ce texte, qui, ici, se conjugue

avec une mise en scène spectaculaire. La musique, les décors et les lumières jouent des rôles extrêmement puissants eux aussi.

Avez-vous visé le parfait mimétisme ou ramené quelque peu Chessex à vous?

Je l'ai bien sûr regardé, j'ai visionné des documents. Laurent Gachoud a été frappé par une forme de ressemblance, c'est l'une des raisons pour lesquelles il a fait appel à moi. Cette ressemblance, je l'ai cultivée via le système pileux, la moustache, la barbe, la coiffure.

Quand nous avons joué l'an dernier à Lausanne, ce mimétisme a d'ailleurs provoqué du brouhaha dans la salle. Mais au-delà de l'apparence, j'ai surtout tenté de comprendre Chessex, de m'approprier ses intentions, son idéologie, son fonctionnement à partir du texte, comme un acteur le fait pour tout personnage qu'il interprète. Evidemment, avec Chessex, certaines choses sont très éloignées de moi. Je n'ai pas du tout, hélas peut-être, je ne le sais pas, sa sexualité, proche du sadisme et pour le moins originale.

EN PHASE AVEC SON ÉPOQUE

Entre autres rôles majeurs, le comédien neuchâtelois Laurent Sandoz a interprété Alceste («Le misanthrope»), Orgon («Tartuffe»), Amolphe («L'école des femmes»). A fréquenter ainsi assidûment Molière, on comprend qu'il soit attaché aux grands textes. A l'heure du choix cependant, la qualité du metteur en scène n'est pas moins déterminante: «Il n'y a rien de plus frustrant que d'aborder une grande pièce avec quelqu'un qui n'est pas à la hauteur.» Laurent Gachoud a su le séduire autant par le texte proposé que par sa propre jeunesse: «La forme théâtrale ne cesse d'évoluer; travailler avec cette génération-là est important, car elle a le sens de son époque.» Un lien que le sexagénaire ne cesse de régénérer, puisqu'il enseigne, par ailleurs, au Conservatoire de Genève, sa ville d'adoption. ○

«Je ne suis pas narcissique. J'ai appris à vivre avec qui je suis». Une phrase que vous pourriez faire vôtre?

Probablement; c'est avec les années, je pense, que l'on arrive à cette conclusion. Elle émane d'un homme qui, à la fin de sa vie, comprend qu'il est vain et stérile de vouloir être autre chose que soi-même. Cela ne s'apparente pas à de l'autosatisfaction; au contraire, se détourner d'une projection fallacieuse de soi apporte une force supplémentaire pour progresser. ○

INFO

Neuchâtel: théâtre du Pommier, demain à 20h, vendredi 28 et samedi 29 mars à 20h30.

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Ouvertures livresques

par [Nicolas Joray](#)



L'Interrogatoire, © Théâtre des Osses

Place à « la création d'aujourd'hui » au Théâtre des Osses ! Sur les planches du centre dramatique fribourgeois, des livres : objets emblématiques de deux des spectacles donnant le coup d'envoi à cette première édition du Printemps Des Compagnies. D'un côté, quatre comédiennes se font les porte-voix modulables d'un ouvrage de Noëlle Renaude – présente par ailleurs dans la salle. De l'autre résonnent les propos d'un illustre absent, Jacques Chessex, incarnés pour le coup par un duo.

Chacune des actrices du premier épisode de *Ma Solange, comment t'écrire mon désastre*, Alex Roux possède un exemplaire du texte de la dramaturge, écrit de 1994 à 1998. De chacun des quatre livres dépasse une couronne de post-its roses, verts, bleus. C'est que les comédiennes piochent dans cette pièce-fleuve (un « feuilleton théâtral » de plus de 350 pages !) pour en faire jaillir des fragments. Le projet ? Donner à entendre en six épisodes « la petite musique de nos vies (elles aussi fragmentées) ». Entre le public et les quatre femmes, une table parsemée de multiples objets : quelques figurines Playmobil représentant une poignée de personnages de cette épopée (il y en aurait « deux mille » en tout) ; des clochettes et une radio, un métronome et un piano dont s'emparent les comédiennes pour produire la bande-son ; un chien noir en peluche à la tête qui dodeline ou un chalet miniature qui s'anime. Les variations des voix et les objets insolites enrichissent les multiples histoires qui se déploient.

Une heure à flâner entre 19h30 et 20h30, puis retour au théâtre pour *L'Interrogatoire*. Ici aussi, une table. Des livres, à nouveau. Cette fois, ils sont très nombreux : serait-ce l'œuvre intégrale de Chessex ? Ordonnés d'abord sagement sur cette table, les ouvrages sont bousculés à mesure que les thèmes (sexe, suicide, alcool, jalousie) sont abordés. Le décor (des rouleaux de papier blanc déroulés du plafond au sol) est

déchiré alors que l'« interrogateur » se mue en « inquisiteur ». Au fil du texte, la sainteté revendiquée fait place au vice avoué. Afin de « montrer l'homme derrière l'écrivain », Laurent Gachoud a choisi de camper le personnage du célèbre auteur suisse en proie à ses propres interrogations dans deux corps, ceux de Nora Steinig et de Laurent Sandoz. Jacques Chessex semble ainsi expérimenter un cache-cache avec lui même : les questions sont tantôt esquivées, les silhouettes parfois dissimulées. Une interrogation restera : certaines propositions de mise en scène ne sont-elles pas trop timides ? Une cuvette de toilettes dans laquelle est renversée une bouteille d'alcool ne fait-elle pas écho de manière un peu légère aux pratiques sexuelles du poète ? Une robe à moitié entrouverte suffit-elle à rendre compte des ébats que décrivent les voix ?

Les chants à caractère religieux, présents dans les deux spectacles, cristallisent à merveille le traitement différent du rapport au spectateur proposé par ces deux projets. Dans *L'Interrogatoire*, le public fera rapidement sens de ces morceaux de musique : ceux-ci sont en effet une déclinaison parmi d'autres de la thématique du sacré, présente tant dans le texte (questionnements explicites du personnage à propos de ses influences protestantes) que dans les choix de mise en scène (proposition de parsemer l'espace de lumières en douche faisant écho à une forme de verticalité du divin). Confortable et agréable, le siège du spectateur. Mais comment faire sens des chants d'église polyphoniques brillamment exécutés par les protagonistes de *Ma Solange*, alors que le thème n'est ici pas explicité ? Il semblerait que ce soit le fait que ces chants reviennent qui justifie leur existence. De manière générale, on est d'abord noyé dans des histoires disparates et sans liens apparents. Ensuite, on repère des constantes – post-its pour spectateurs : les aventures de Bernadette Fouineau sont toujours couplées avec le son du métronome ; les bruits d'un restaurant sans cesse reproduits à l'aide de tintements de crayons contre les verres ; le récit d'une personne âgée qui a « encore toute sa tête » est cependant toujours identique. La répétition est un gage, fragile peut-être, de signification. L'équilibre de la place du spectateur est ici plus précaire, car les liens sont à construire en permanence. En témoigne le jeu comique avec l'éternuement d'un membre du public, improvisé avec brio par Valérie Liengme alors que son propre personnage éternuait. Répétition toujours.

Si *L'Interrogatoire* nous tend la main, c'est à nous d'aller chercher les significations de *Ma Solange*. Selon sa sensibilité, on regrettera un soupçon de timidité ou l'on saluera la limpidité d'un côté. De l'autre, on blâmera un brin d'opacité ou l'on applaudira la témérité. Quoi qu'il en soit, on s'inclinera devant des projets aboutis dont les bibles, les voix et les corps nourriront pour sûr l'assistance d'une manière ou d'une autre. Le Printemps des Compagnies, c'est parti !

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Eclairés jusqu'aux Osse

par [Nicolas Joray](#)



Le jour où j'ai tué un chat, © Théâtre des Osse

Restobar, Studio, Atelier de construction : le festival qui se tient au Théâtre des Osse se targue d'investir « tous les lieux possibles » du centre dramatique fribourgeois. En ce dimanche, les lieux semblent programmés des spectacles qui s'y déroulent. Au menu : spectacle musical divertissant, épisode hilarant, agencement de listes épatant.

Lumière tamisée. Il est vingt-trois heures vingt et la soirée touche à sa fin dans le foyer du théâtre qui a revêtu pendant plus d'une heure des allures de music-hall. *Zazous Zaz* proposait un plongeon historique dans l'univers des zazous, un type qui s'est répandu, apprend-on, aux alentours des années 1940. Ses caractéristiques ? Un attrait pour ce qui swingue. Pour le jazz. Une propension à faire la fête – revendiquée comme « acte de résistance ». Le parti pris de la mise en scène est celui de la reconstitution historique : costumes de l'époque (jupes et pantalon bariolés, costards et cravates) ; chansons entraînantes, de l'époque encore (de Cab Calloway à Boris Vian en passant par Marie Bizet) ; journaux, de l'époque toujours. On salue la cohérence aboutie de ce projet – de même que la généreuse énergie des trois jeunes acteurs-chanteurs, même si on peut se demander si un tel parti pris parlera aux plus jeunes spectateurs, qui n'auraient par exemple pas les chansons en tête. De manière générale, ceux qui cherchent dans le théâtre questionnements et références issues du monde d'aujourd'hui resteront sur leur faim ; les autres savoureront sans doute la charmante nostalgie de *Zazous Zaz*.

Quelques heures auparavant, perché dans les hauteurs du Studio, on continuait de scruter des fragments d'existences à travers le troisième volet de *Ma Solange, comment t'écrire mon désastre*, Alex Roux. Les nouveaux venus à bord de cette barque aux allures de feuilleton théâtral ont pu s'immerger dans une banalité drôle, celle des multiples personnages de cette épopée du quotidien. Pour reprendre une formule du texte de Noëlle Renaude : « je regarde le monde me passer devant ». Ceux qui suivent de manière plus assidue ce feuilleton voient leur regard s'enrichir de leurs références passées qui ressurgissent – c'est aussi l'intérêt d'une telle proposition artistique : on retrouve une femme ployant sous ses propres plaintes, délicieusement interprétée par Anne-Marie Yerly ; un autre personnage joué par Stefania Pinnelli continue d'accrocher sur un mur des photos de personnes décédées. Mais les nouveautés sont d'autant plus appréciées qu'elles apportent au feuilleton une certaine fraîcheur : les coups de poing sur la table d'un protagoniste incarné par Heidi Kipfer font sursauter de manière hilarante les autres personnages ; le spectacle est volontairement retardé par les bruitages en coulisses d'un homme de chantier en combinaison orange interprété par Anne-Marie Yerly affublée d'une moustache, vision cocasse s'il en est.

Ce chantier de l'ordinaire était précédé d'une usine poétique. En effet, le coup d'envoi fracassant de cette soirée théâtrale a été donné par le spectacle écrit et mis en scène par Laetitia Barras. C'est dans l'Atelier de construction du théâtre, improvisé pour le coup en salle de spectacle, que s'est déployé *Le jour où j'ai tué un chat*, une mécanique humaine bien huilée. Faisant écho aux tournevis et autres perceuses bordant le lieu, les quatre acteurs se transforment en machine à brasser journaux et mots. Place à une esthétique de la liste ! « En général, je passe assez vite d'un article à un autre quand je lis le journal », affirme un personnage. Le public, lui, est contraint de passer assez vite d'une réplique à une autre : on nous parle de faire l'amour, puis de ne pas aimer la langue de bœuf ; on passe de l'automédication à l'ingurgitation d'antidouleurs, des paires de claques aux paires de chaussures. Les fils d'actualité de Facebook, Twitter et autres réseaux sociaux ne semblent pas si loin. « Est-ce qu'un jour on aura écrit tous les mots ? » En épuisant le quotidien, la Compagnie Überrunter le sublime. C'est que de l'amoncellement surgit parfois le lyrisme. En témoigne un final verbal frissonnant couplé à un morceau classique solennel : « j'aime l'odeur du café le matin », « j'aime répéter un mot jusqu'à ce qu'il n'ait plus de sens », « j'aime l'odeur de l'herbe fraîchement coupée ». L'un des personnages déclarait que l'art contemporain le laissait parfois perplexe. Cette forme de théâtre contemporain laissera, elle, admiratif.

En somme, l'obscurité n'est pas venue à bout des spectateurs de cette troisième soirée du Printemps Des Compagnies. Les quelques spots braqués sur le public du troisième volet de *Ma Solange* transformaient à nouveau celui-ci en acteur éclairé. Et alors que les ombres des visages des spectateurs de *Zazous Zaz* vacillaient sous l'effet des bougies, l'assistance de *Le jour où j'ai tué un chat* baignait dans une resplendissante lumière diurne.

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Quand Chessex subit l'interrogatoire

par [Jonathan Hofer](#)



L'Interrogatoire, © Théâtre des Osses

Les lumières s'éteignent, l'Ogre raisonne et résonne. Pendant près d'une heure et demi, la confrontation fait rage, elle bouscule, elle chamboule. Le décor se déchire. Laisse place à la nudité, au rire, à la haine, au vide.

La voix profonde séduit tout de suite. Le physique, d'une ressemblance frappante avec celui de l'auteur, impressionne par sa prestance. Dans une salle peu éclairée, la voix soliloque. Le spectateur reconnaît les thèmes « chesseiens » familiers : religion, écriture, sexualité, ... Soudain, en contraste total avec cette première figure, une jeune femme gracieuse (l'interrogateur) intervient. Elle remet en question, creuse, cherche à savoir les fondements de la pensée, brise le cadre bien installé, se moque de tout ... *L'Interrogatoire*, c'est la confrontation entre un Chessex auto-fictif et son *alter ego*, ici féminin, bien décidée à chambouler la sérénité du plateau.

Dans cette interprétation, créée l'année dernière par la Compagnie de l'Oranger, le public assiste à une partie de cache-cache entre les deux personnages. Chacun prend tantôt le rôle du tortionnaire, tantôt le rôle du supplicié. Ils se cherchent, s'évitent et se mêlent parfois dans une sensualité aussi touchante par sa simplicité que perturbante par son ambiguïté quasi incestueuse. La prestation ne comporte pas d'« Ogre ». Le personnage de Chessex, souvent tourné en ridicule par sa part féminine, n'arrive pas à maintenir une position ferme.

Saluons le travail sur les lumières réalisé pour le spectacle. Les jeux et le dynamisme qu'elles créent dirigent le spectateur, le transportent d'un coin à l'autre de la scène. Certaines fois fixes, certaines fois en mouvement, lueur d'une simple ampoule ou projecteur aveuglant dirigé vers le public, elles fascinent par la diversité de leurs emplois. En accompagnement, la musique charme le spectateur, elle aussi à travers des registres différents, sensuelle ou matraquante. La prestation joue sur une panoplie de registres et de rythmes : l'ambiance transporte.

Quelques interrogations, déceptions peut-être, demeurent. Comme toujours chez Chessex, la sexualité joue un rôle dominant. L'écrivain romand prend d'ailleurs plaisir à décrire de quelle façon le sexe féminin, les lèvres et leur sillon en particulier, le passionnent. Dans une scène d'une splendeur et d'une sensualité inouïes, l'interrogateur se fait déshabiller par le personnage de Chessex, un air de guitare planant dans l'air, il la caresse de ses mains, sans jamais la toucher réellement, mais tout finit par s'écraser dans un paroxysme étrange. Est-il pertinent d'illustrer les fantasmes si crûment décrits par l'auteur à travers une cuillère de marmelade sur un dos nu ? Si le rapprochement entre nourriture et désir charnel est pertinent, le geste appliqué semble quelque peu timide. Pourquoi ne pas répandre cette confiture, la lécher ? Dévorer ce corps féminin qui semble si affamant, si irrésistiblement attirant ? En somme : une ambiance prenante et un spectacle qui aurait pu convaincre, si la folie du geste avait servi la folie du texte.

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Les brumes du soi et de l'Histoire

par [Nicolas Joray](#)



Les Ogres, © Théâtre des Osses

Vendredi soir : voici venue la seconde salve de spectacles en ce dernier week-end du Printemps Des Compagnies. Parmi ceux-ci, tant *Les Ogres* de Anna Van Brée que *Y penser sans cesse* mis en scène par Nalini Selvadorey tentent une rencontre entre un soi et un moment de l'Histoire. Pour le premier, la Seconde Guerre Mondiale ; « les fantômes de Berlin » pour l'autre.

Par deux fois, la vision des spectateurs est troublée. Dans *Les Ogres*, une toile tendue à moitié transparente sépare le public du plateau aux multiples objets : un chalet miniature illuminé, des chandelles éteintes puis allumées, un sapin de Noël, des photos de famille notamment. Dans *Y penser sans cesse*, de la fumée jaillit d'une machine. Elle brouille un instant les regards du public de l'Atelier de construction du Théâtre des Osses. Comme dans un rêve, le regard est embrumé. L'assistance est confrontée par deux fois à un personnage au visage barbouillé de noir. Dans le premier cas, représente-t-il un individu victime de la colonisation belge, évoquée dans le texte ? Ou la « nounou malienne » de la nièce de la narratrice, abattue en pleine rue d'Anvers par un extrémiste de droite ? Dans le spectacle de Nalini Selvadorey, qui est ce personnage masqué qui se fait l'écho de questionnements d'un enfant ou compare les mots à des bouts de viande trop gros ? Comme dans un rêve, les identités sont fluctuantes. Des micros et haut-parleurs amplifient les paroles par deux fois. Ici et là, les voix des protagonistes se conjuguent aux enregistrements, voire au texte qui défile sur un écran pour *Y penser sans cesse*. Comme dans un rêve, des litanies.

Comment résumer les thématiques abordées dans ces spectacles, si ce n'est par le fragment ? Les Ogres conjugue notamment le passé familial au futur, l'histoire de soi à la guerre et au colonialisme, le rapport à ses proches aux discours sur le rôle des pères et autres incursions risquées dans les différences de genre (« maintenant que les hommes suivent, les femmes commencent »), le passé belge de la narratrice à son présent suisse. De son côté, Y penser sans cesse travaille entre autres les rapports entre enfants et parents, les souvenirs d'une ville (Berlin), le côtoiement des langues (allemand et français).

Parmi les différences entre les deux projets, la scénographie. Si Les Ogres respecte la séparation conventionnelle entre la scène et la salle, le spectacle conceptualisé par Nalini Selvadorey s'attache à briser cette frontière : les spectateurs prennent place de façon désordonnée dans un espace entouré de projecteurs ; ils sont également amenés à se déplacer, voire à s'asseoir, selon les endroits où se déroulent les scènes. C'est la force de cette proposition. Car la faiblesse de ces deux spectacles réside aussi dans le fait qu'il s'avère parfois ardu d'interpréter clairement ce qui est donné à voir ou à entendre. De la même manière qu'il est également difficile de donner sens à un rêve (certains vont d'ailleurs jusqu'à payer cher pour tenter l'expérience). Et quitte à faire le deuil d'une compréhension totale, autant se trouver à l'intérieur de l'espace mystique plutôt que de l'autre côté de la toile. Dans l'esprit des rêveurs plutôt que dans l'espace des réveillés. Quoi qu'il en soit, les plus férus de propositions expérimentales apprécieront certainement les suspensions de sens proposées au Théâtre des Ogres. Et se feront, pour un temps, les psychanalystes attentifs de ces spectacles déroutants.

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Une pensée pour eux

par [Jonathan Hofer](#)

Dépaysé, meurtri, abandonné. Grandir dans un pays qui n'est pas le sien, dans une langue qui n'est pas la sienne. Y penser sans cesse s'ancre dans un paysage berlinois et, comme les stolpersteine, le texte fait ressurgir les mémoires des victimes de la guerre.



Moitié supérieure d'un visage noir, robe noire, pieds nus, éclairages sous des angles différents, un peu de fumée, une montagne de tabourets pliants, un texte défilant sur un écran et une pianiste. Voici tout ce que la proposition de Nalini Selvadorey donne à voir. Mais tendez l'oreille, laissez vous prendre, bercer par la musique du texte. Portée par la diction irréprochable de Dominique Gubser, la plume de Marie Ndiaye prenait forme dans l'atelier du théâtre des Osses hier soir. *Y penser sans cesse* est un hommage aux mères et aux enfants, victimes des guerres à travers le monde. Difficile de raconter l'histoire de la « pièce ». Des dialogues entre une mère et son fils, des lieux, des souvenirs, la vision d'une langue perdue face à la langue d'adoption : « *Gehen wir nach Hause ?* ». Par une forme mixte, entre poésie et théâtre, le texte se destinait d'abord à la lecture. Une forme réutilisée dans la performance à travers les mots défilant sur un écran ou l'épuration de la mise en scène. La litanie berce pendant une petite demi-heure qui s'éteint tranquillement sur le *Clair de lune* de Debussy. On manque d'ailleurs parfois de s'y endormir : la complexité du texte et l'absence d'accroches scéniques empêchent de se rattacher facilement à quelque chose jusqu'à l'arrivée de l'écran. Le déplacement demandé au public vise également à le rendre moins passif.

Que dire de plus ? Le spectacle est un coup de poing poétique. Court, intense : le public en prend plein la tête. Malgré la difficulté d'approche, personne n'en ressort indemne et en quittant le théâtre, on est quelque peu chamboulé par cette prestation qui, assurément, vaut le détour.

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Le juste prix

par [Deborah Strebel](#)



Haute-Autriche, © Théâtre des Osses

Haute-Autriche présente un couple dont la vie est régie par la société de consommation. Leur bonheur préconçu tend à s'effriter avec l'arrivée d'un enfant.

Assis côte à côte, Heinz et Anni semblent hypnotisés. Silencieux, ils observent droit devant eux et sont traversés par une série de sentiments que leurs expressions et gestuelles laissent parfaitement entrevoir. Leurs regards sont en réalité fixés sur un téléviseur qui n'est pas représenté sur la scène. Nous sommes dans les années 1970, ce jeune couple issu de la classe ouvrière vit inconsciemment sous l'emprise de la société de consommation à un degré tel qu'après avoir vu une émission sur Vienne, Anni souhaite vivement s'y rendre tandis que, suite à la lecture d'une annonce pour la vente de piscines, Heinz a soudain envie de s'en procurer une. Ce quotidien préfabriqué est bouleversé lorsqu'Anni révèle sa grossesse. Cette annonce coupe le souffle à Heinz. L'arrivée d'un enfant a forcément des conséquences sur le budget familial. Toutes les dépenses sont listées. Ce recomptage préfigure de multiples sacrifices. Au-delà de ces craintes financières, Heinz réalise qu'il n'est pas prêt et qu'il n'est peut-être pas celui qu'il a voulu être.

Pièce en trois actes, écrite par Franz Xaver Kroetz, jouée pour la première fois à Heidelberg en 1972, *Haute-Autriche* marque un tournant au sein de la production dramatique de l'auteur allemand : il délaisse alors les marginaux pour s'intéresser cette fois-ci aux petites gens. Jérôme Richer, depuis la création

de sa Compagnie des Ombres en 2005, a mis en scène de nombreuses pièces de Pier Paolo Pasolini, Falk Richter ou encore Dario Fo mais a également proposé d'intéressantes créations engagées politiquement ou évoquant l'actualité dont *Je me méfie de l'homme occidental (encore plus quand il est de gauche)* (2011) et *La Ville et les ombres* (2008) en lien avec l'évacuation du squatt Rhino à Genève. Cela fait quelques années que ce français établi en Suisse souhaitait monter *Haute-Autriche*.

En réalisant ce projet, il se frotte au théâtre du quotidien sans pour autant tomber dans le documentaire. Prouesse réussie sans doute grâce à la scénographie qui refuse un réalisme trop évident. Le décor est composé d'un grand rectangle blanc percé au centre et accueillant un petit élément mobile. Cet îlot géométrique schématise la maison des personnages. A l'arrière-scène un écran reçoit, lors des scènes extérieures, des vidéos de paysages venant suggérer poétiquement diverses ambiances : la douce chaleur d'un été avec un beau panorama lémanique ou la mélancolie d'une journée nuageuse avec une place de jeu vide. Le jeu parvient aussi à s'éloigner du réel en adoptant des mouvements rigides et brusques à l'image des automates.

On note aussi une filiation bienvenue avec Benno Besson, suggérée surtout par les masques que portent les deux comédiens, inspirés de ceux que confectionnait Werner Strub. Jérôme Richer explique que le recours à ces fines cagoules de tissus donne aux personnages « une dimension archétypale et facilite l'identification des spectateurs ».

Déjà représenté une quarantaine de fois dans toute la Suisse romande, ce spectacle traitant de la tyrannie exercée par la société de consommation (ou par « le nouveau fascisme » comme l'appelait Pasolini), rythmé par la mélodie entêtante de la valse n°2 de Dimitri Chostakovitch, est l'occasion de découvrir, dans le cadre du Printemps des Compagnies au Théâtre des Osse, une manière poétique de représenter le théâtre du quotidien.

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Hilarant choc de civilisations

par [Deborah Strebel](#)



Röstigraben, © Théâtre des Osses

Le festival « Le Printemps des Compagnies » a proposé à deux reprises un joyeux dîner-spectacle dominical. Alors que sur scène on essaie tant bien que mal de franchir la « Röstigraben », dans la salle on déguste justement une assiette de röstis.

Comédie en deux actes, le premier d'une durée d'un quart d'heure et le second d'une vingtaine de minutes, entrecoupés par un repas, *Röstigraben ou le stage* raconte la première rencontre entre Daisy Golay et Niklaus Fischer. Suite à la décision du Conseil Fédéral d'imposer à chaque citoyen un stage annuel dans une autre région linguistique, la jeune femme romande est sur le point d'accueillir un compatriote suisse-alsacien. Elle s'affaire alors aux derniers préparatifs : dépoussière énergiquement le luminaire, nettoie le sol, quand soudain un homme chargé de valises tente de se frayer un chemin dans le public en marmonnant quelques « Exgüse ! ».

Le spectacle sera bilingue, comme le titre le suggère. Il a été écrit à quatre mains : deux romandes, celles d'Antoine Jaccoud, dramaturge entre 1996 et 2005 de la compagnie « Théâtre en Flammes », fondée par Denis Maillefer et plus connu récemment pour sa collaboration avec Ursula Meier pour les films « Home » et « L'Enfant d'en-haut » ; et deux alsaciens, celles de Guy Krneta, heureux lauréat d'origine bernoise du prix suisse de littérature en 2015. Le premier s'est chargé de créer le personnage de Daisy et le deuxième s'est occupé de celui de Niklaus. Ce processus de rédaction « est relativement étrange », confie Antoine Jaccoud et « implique de lâcher prise au moins pour

un moment ». Jaccoud proposait des situations en envoyant à son collègue quelques répliques, sur lesquelles ce dernier rebondissait aussitôt. Bien que les deux auteurs se connaissent bien (ils collaborent fréquemment dans le cadre de « Bern ist überall », collectif promouvant la production de textes scéniques dans toutes les langues nationales), ils ne se comprennent pas toujours complètement. Le metteur en scène Nicolas Pasquier annonce également volontiers que lors des répétitions chacun n'a pas énormément appris la langue de l'autre.

La fiction ici reflète la réalité, car la trame de l'histoire tourne justement autour d'incompréhensions comiques, et pas uniquement sur le plan linguistique. Alors que l'invité bâlois a apporté des douceurs issues de la célèbre confiserie « Sprüngli », probablement comme cadeau de remerciement, l'hôtesse lausannoise frise la vexation et imagine d'emblée qu'il a pris avec lui des réserves alimentaires par peur de mal manger, un peu à l'image des Hollandais dont un lieu commun voudrait qu'ils ne voyagent jamais sans emporter avec eux toutes leurs victuailles. La pièce évoque ainsi de nombreux clichés tellement connus de tous qu'ils ne peuvent que faire sourire les spectateurs. À la non maîtrise de la langue s'ajoute la méconnaissance de la région de l'autre. Terrorisée, enfant, par la menace (entendue par de nombreux petits welches) d'être envoyée au fin fond d'une ferme en Suisse allemande si elle ne cessait pas de bavarder, Daisy imagine alors l'outre Sarine comme un endroit reculé rempli d'ogres munis de dentiers mal ajustés. Mais en fin de compte, grâce à la venue de son stagiaire, elle aura envie de découvrir cette contrée fantasmée et voudra visiter les usines de Läckertli, les laboratoires de Rivella ou encore les centres de tris des petits pots « Hero ».

Savoureux et court spectacle, cette commande à l'origine insérée dans le concept « Midi, théâtre ! » déjà expérimenté dans plusieurs théâtres romands durant le mois de mars dernier, a encore une fois remporté un vif succès auprès des festivaliers du Printemps des compagnies, réunissant romands et alémaniques pour une bonne heure de rire.

Ma Solange a tué un chat

THÉÂTRE DES OSSES • *Le festival Le Printemps des compagnies s'est terminé dimanche sur un bilan réjouissant. Rendez-vous dans deux ans.*

ELISABETH HAAS

Les discussions animées au foyer, les sourires des gens de théâtre, l'ambiance conviviale. Le Théâtre des Osse sort enchanté de deux week-ends de festival. Six jours de théâtre, huit pièces à l'affiche, un concert, un bal, un jury: le public a été touché par la formule concoctée par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, qui ont lancé Le Printemps des compagnies pour marquer leur première saison de direction à Givisiez.

Face au taux de fréquentation globale - 69% - Geneviève Pasquier se déclare «ravie de la réponse du public. Nous avons lancé l'idée sans savoir comment le public allait répondre. Cela dépasse nos espérances!» Dimanche soir, le Théâtre des Osse comptabilisait plus de 1300 spectateurs sur les six jours de festivals. «De nombreux spectateurs ont joué le jeu du festival, enchaînant deux voire trois spectacles par soir sans bouder les projets plus expérimentaux», écrit Sara Nyikus, attachée de presse, dans un communiqué.

«De nombreux spectateurs ont joué le jeu du festival»

SARA NYIKUS

De quoi conforter la reconduction du festival, dans deux ans probablement. «Avant le début du festival, nous étions prudents avant d'annoncer une nouvelle édition. Mais nous avons eu des demandes répétées du public, des compagnies, de notre équipe aussi. Il y a une attente», se réjouit Geneviève Pasquier, à l'heure de faire le bilan de la première édition du Printemps des compagnies. Mais il n'est pas prévu de réitérer l'expérience tous les ans: «La mise en place d'un tel festival exige un réel investissement humain et financier que nous ne pouvons renouveler trop rapidement.»

Un nouveau public

Geneviève Pasquier est ravie aussi que le Théâtre des Osse ait pu, par cet événement, attirer un nouveau public: «D'un côté, le festival était une fête pour le public fidèle. Nous avons pris le temps de discuter, l'ambiance était très détendue, il y a eu beau-



La Liberté du 2 juin 2015

Les créateurs des pièces «Ma Solange» et «Le jour où j'ai tué un chat», respectivement Prix du jury et Prix du public, lors de la remise des prix de dimanche. DIANE DESCHENAUX

coup d'échanges, c'était très profitable. De l'autre il a drainé un nouveau public. La pièce «Röstigraben» a attiré notamment un public alémanique, c'était important pour nous d'avoir une entrée pour le public alémanique.»

Les pièces ont été jouées dans le théâtre et le studio ainsi que dans l'atelier de construction des décors. Un bar à fondues a été ouvert à l'extérieur, sur la rampe d'entrée au bâtiment. Le théâtre a pris soin d'offrir une restauration originale et de qualité, qui a motivé le public à rester au RestoBar entre deux spectacles. Il était possible de circuler dans tout le théâtre, ce qui a été apprécié. «Mais on peut encore mieux exploiter le lieu», pense Geneviève Pasquier.

Du côté artistique, c'est «Ma Solange, comment t'écrire mon désastre, Alex Roux», qui a récolté la palme du jury. Ce texte de Noëlle Renaude a été présenté en six feuillets par la compagnie Mezza Luna, dans une mise en scène du Fribourgeois François Gremaud. Une chance que les Osse aient apprécié ce travail et aient permis de le revoir, puisque à la création, il y a six ans, en 18 épisodes au 2.21 à Lausanne, aucun autre théâtre n'avait suivi. La reprise aux Osse, les rires du public confortaient samedi soir le metteur en scène dans ses choix: lecture à table, les quatre comédiennes font toute la régie depuis le plateau, elles sont très engagées, drôles, excellentes. «C'est un style de théâtre qui peut atteindre

plusieurs sensibilités, apprécie Geneviève Pasquier. Sa facture est contemporaine, très originale, mais le texte parle de la vie, du quotidien. Les gens se reconnaissent dans ces portraits de M. et Mme Tout-le-Monde.»

Jeune lauréate

Le prix du public, lui, a été décerné à la compagnie Überunter, qui a joué un texte de la Fribourgeoise Laetitia Barras, «Le jour où j'ai tué un chat». La pièce a été jouée dans l'atelier de construction des décors. «Une toute jeune compagnie, une scène qui n'en est pas une: c'était vraiment Le Printemps des compagnies avec ce spectacle. Le public a été touché par ça», analyse Geneviève Pasquier. I

Le festival a atteint ses buts

THÉÂTRE DES OSSES. Ils voulaient marquer la fin de leur première saison de manière festive, présenter quelques aspects de la jeune création théâtrale romande, atteindre un nouveau public: objectifs atteints pour Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, codirecteurs du Théâtre des Osses de Givisiez. Ils se disent «très heureux» de la première édition du Printemps des compagnies, qui s'est achevée dimanche.

Au total, le festival, qui proposait huit spectacles, a rassemblé 1363 spectateurs en six jours, soit un taux de fréquentation de 69%. «De nombreux spectateurs ont joué le jeu du festival, enchaînant deux, voire trois spectacles par soir sans boudier les projets plus expérimentaux. Par ailleurs, plus de la moitié des festivaliers n'étaient

pas des habitués du Théâtre des Osses», indique le communiqué final.

Prix du public à une Bulloise

Sur le plan artistique aussi, les Osses jugent le bilan «réjouissant». Le jury a décerné son prix à *Ma Solange, comment l'écrire mon désastre*, Alex Roux, de la Compagnie Mezza Luna. Quatre comédiennes alignées derrière une table (dont les Fribourgeoises Anne-Marie Yerly et Stefania Pinnelli) se sont lancées dans six épisodes délirants. Avec un texte fragmenté de Noëlle Renaude, extraordinaire de folie et d'inventivité, qui convient parfaitement à l'univers du metteur en scène François Gremaud.

Quant au prix du public, il est allé à la compagnie Überrunter, qui présentait

Le jour où j'ai tué un chat. Ecrite et mise en scène par la Bulloise Laetitia Barras, la pièce explore notre quotidien à travers souvenirs intimes et expériences banales, vus comme des moyens d'évasion d'une société où les jours se vivent à la chaîne.

Le Printemps des compagnies devrait se renouveler, mais le rythme bi- ou tri-sannuel reste à déterminer: «La mise en place d'un tel festival exige un réel investissement humain et financier que nous ne pouvons renouveler trop rapidement», relève la direction des Osses. Le budget de cette première édition s'élevait à environ 75 000 francs, couverts à 40% par la billetterie et les recettes du bar. EB

La Gruyère 2.6.15

ANNONCE DE SAISON ET DIVERS



LA REVUE DE PRESSE

REVUE DE PRESSE RADIO ET TELEVISION
Saison 2014 / 2015

Divers + saison

- Le 4 juin 2014 : la rédaction de La Télé diffuse un reportage sur la présentation de la saison 2014-2015 avec interviews de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier
- Le 4 juin 2014: la rédaction de Radio Fribourg diffuse diverses interviews de Geneviève Pasquier, Nicolas Rossier, Anne Jenny et Pierre Aeby au sujet de la saison 2014-2015 du Théâtre des Osse. (Journaliste : Blandine Levite)
- Le 11 novembre 2014 : Thierry Sartoretti interroge Geneviève Pasquier autour de la question « Quelle limite d'âge pour le théâtre ? ». L'interview est diffusée dans l'émission « Vertigo » de RTS La Première (radio). Durée : 1'30''

Un théâtre de plaisir et de sens

THÉÂTRE DES OSSES • Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier présentent leur première saison au Centre dramatique fribourgeois: elle s'annonce acidulée et rafraîchissante.



La Liberté
5 juin 2014

Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier défendent un «théâtre accessible et ouvert sur le monde». VINCENT MURTH

CLAUDINE DUBOIS

Retour aux sources pour Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Les deux comédiens et metteurs en scène fribourgeois ont repris en tandem les rênes du Théâtre des Osse, trente ans tout juste après avoir figuré parmi les premiers élèves des cours d'art dramatique donnés à Fribourg par Gisèle Sallin. Ils présentaient hier leur première saison (ci-dessous).

Nés en 1965, collégiens à Sainte-Croix et Saint-Michel, ils s'étaient connus à l'option théâtre, «le seul endroit où on pouvait rencontrer des filles», glisse Nicolas Rossier, qui s'est formé au Théâtre national de Strasbourg. Geneviève Pasquier, elle, a suivi les Beaux-Arts, avant d'opter pour le théâtre et le Conservatoire de Lausanne.

En 1991, ils lancent la Compagnie nomade Pasquier-Rossier, avec laquelle ils créent dix-neuf spectacles, tout en jouant également chacun de leur côté. Et c'est à eux qu'ont pensé Gisèle Sallin et Véronique Mermoud pour leur succéder à la tête du Théâtre des Osse qu'elles dirigeaient depuis 1978.

La marque de fabrique de la compagnie Pasquier-Rossier? «Chaque spectacle affiche de l'invention et de la liberté, tout en portant les marques d'un métier et d'une tradition assimilés», écrit René

Zahnd, écrivain et journaliste vaudois qui parle également de «plaisir et de sens».

Rencontre avec un tandem qui élève cinq enfants, mais pas ensemble, et partage depuis le 1^{er} janvier le même bureau.

Votre troupe était nomade, elle s'est ancrée à Givisiez il y a quelques mois, comment vivez-vous ce tournant?

Nicolas Rossier (NR): Nous le vivons bien, c'est une bonne chose pour une compagnie de pouvoir investir un lieu. Cela permet de travailler dans des conditions plus solides et sur le long terme. Le Théâtre des Osse est un vrai centre de création, un outil de travail conçu par des artistes au service de la scène. Cela se sent jusqu'au plus infime détail.

Geneviève Pasquier (GP): C'est un théâtre à l'échelle humaine, c'est-à-dire de par sa taille et par rapport au programme. Nous sommes d'abord des metteurs en scène et des acteurs. Nous allons passer le plus clair de notre temps à faire cela. Mais nous n'allons pas programmer 35 spectacles pendant la saison. On ne pourrait pas en même temps faire les nôtres. L'intérêt, c'est que ce soit à petite échelle. Avec une petite équipe d'une dizaine de personnes qui fonctionne ex-

trêmement bien et que nous avons pu reprendre.

Quelle identité artistique apportez-vous dans vos bagages?

GP: Nous avons une approche très ouverte des textes. Nous aimons beaucoup les textes, nous aimons les comédiens, donc nous sommes sensibles à des belles partitions, à des textes intéressants du point de vue de la facture, de la langue, de leur aspect ludique aussi. On donne cette étiquette ludique, ironique, absurde à nos spectacles. Nous allons amener cela avec nous. Nous soignons aussi l'aspect scénographique. Nous aimons bien ne pas suivre des modes et être ouverts à plusieurs styles pour autant qu'ils soient porteurs de sens et qu'ils aient un intérêt pour le public d'aujourd'hui.

Le Théâtre des Osse est surtout un théâtre de création, allez-vous inviter aussi d'autres compagnies, et sur quels critères?

NR: Bien sûr que nous allons inviter d'autres compagnies, fribourgeoises ou autres, sur des critères qui sont les nôtres: soit nous sommes sensibles à un créateur, soit c'est un texte, un projet qui nous surprend. Nous allons essayer d'unir plusieurs générations. La marge est étroite, le choix est

difficile et les places sont rares. Mais on ne va pas pratiquer un théâtre de chapelle.

Le public des Osse est fidèle, mais vieillissant, comment à la fois le garder et le renouveler?

NR et GR: Le public des Osse est un peu comme tous les publics de théâtre, c'est-à-dire un peu âgé, mais peut-être moins qu'ailleurs. Et nous espérons ne pas trop le décevoir, mais aussi trouver un nouveau public, qui aura envie de se déplacer dans ce théâtre qui fait partie du paysage fribourgeois. Est-ce que tous les Fribourgeois savent qu'ils possèdent un centre dramatique digne de ce nom? On a réfléchi à cela en proposant quelques événements. Tout un mois sera dévolu aux enfants entre 4 et 12 ans. Et on va mettre en place quelques représentations avec le langage des sourds.

Et le public alémanique?

NR et GR: Deux représentations de notre création d'ouverture de saison seront présentées surtitrées. Un autre spectacle sera interprété par des comédiens qui parleront allemand et français. On verra si le public alémanique répond ou non à ces sollicitations, mais on ne peut pas faire fi de la géographie et de l'histoire. |

LA PATTE PASQUIER-ROSSIER A LE TEINT AUSSI FRAIS QUE VITAMINÉ

La saison du Centre dramatique fribourgeois Théâtre des Osses, auréolée d'un nouveau logo en couleurs vitaminées se décline en 5 spectacles à l'abonnement, 4 cafés littéraires et hors abonnement, un spectacle pour enfants et un festival. Elle s'ouvrira en septembre par «L'Illusion comique», de Pierre Corneille, une pièce qui bouleverse les codes théâtraux encore aujourd'hui, dans une mise en scène «audacieuse et accessible» de Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Le duo s'est adjoint les compétences de Frédéric et Samuel Guillaume. Epaulés pour la lumière et les effets spéciaux par Christophe Pitoiset, les cinéastes fribourgeois donneront vie au monde magique imaginé par Corneille. La

fable sera interprétée par sept comédiens romands. Deux représentations seront surtitrées en allemand. «L'Illusion» partira ensuite en tournée pour une vingtaine de représentations en Suisse romande.

Décembre sera dédié aux familles avec «Petite sœur», mis en scène par Geneviève Pasquier d'après le conte de Pierre Gripari, qui s'adresse aux enfants dès 6 ans. Christophe Kiss est le créateur des marionnettes de ce conte initiatique qui prône l'égalité des chances d'une façon féérique. La pièce sera jouée simultanément aux «Petits commencements» qui visent un public dès 4 ans. Ce qui permettra aux fratries de profiter simultanément d'un spectacle adapté à chaque âge.

De février à avril, trois spectacles seront à l'affiche deux semaines d'affilée, sans supplémentaire possible. Tout d'abord «Chambre d'amis» une coproduction du théâtre de l'Arsec et de Futur3, de Cologne, écrite par Antoine Jaccoud. «Vernissage», de Vaclav Havel, un spectacle à l'humour grinçant, voire poisseux, qui met en pièces la dictature de la pensée unique.

«**Le menteur** de Goldoni», mis en scène par François Marin sera à l'affiche en avril, avec Nicolas Rossier dans le rôle du menteur et Jacques Roman dans celui de père. Fin mai, le duo de direction proposera un festival, Le Printemps des compagnies, qui permettra de découvrir plusieurs spectacles contemporains et

des projets artistiques originaux. Hors abonnement, «Röstigraben», d'Antoine Jaccoud et Guy Krneta, permettra au public de se délecter d'un rösti cuisiné en deux langues, au Souffleur, à Nuithonie, dans le cadre du Midi, théâtre!

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier vont reconduire les Cafés littéraires, à commencer par le comédien Pierre Cleitman et ses conférences extravagantes. Parmi les nouveautés, la mise sur pied d'ateliers pour adultes et enfants autour de créations maison. Les collaborations avec le Conservatoire, l'Université et les écoles se poursuivront, tandis que des élèves des écoles professionnelles de théâtre se verront proposer des stages en immersion. CDB

La Liberté
5 juin 2014

Le pep et la fraîcheur de la nouvelle direction

THÉÂTRE DES OSSES.
Le programme de la saison 2014-2015, imaginé par la nouvelle direction, a été présenté hier.

DOMINIQUE MEYLAN

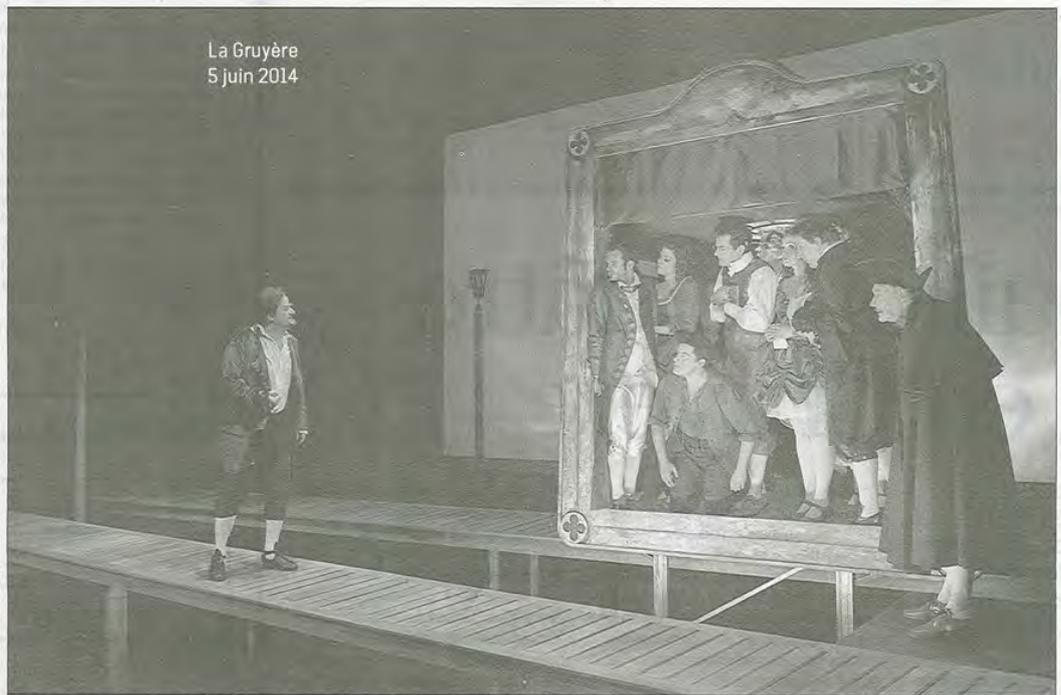
Au théâtre, la tradition veut qu'une lampe allumée soit laissée sur le plateau dans la nuit, pour guider le technicien perdu, le spectateur distrait ou le metteur en scène insomniaque. C'est cette image qu'ont choisie les deux nouveaux directeurs du Théâtre des Osses, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, pour décrire la fonction qu'ils entendent donner aux lieux: «Celle d'une lumière qui attirerait le public et la profession dans ses murs, celle d'une lumière qui réunirait, le temps d'une représentation, toutes les générations autour d'un texte qui nous inciterait à réfléchir.»

Le duo, qui succède aux fondatrices des Osses Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, a présenté hier le programme de la saison 2014-2015. Il dit se situer entre continuité et nouveauté. A l'image du nouveau logo, il espère amener pep et fraîcheur à l'institution.

L'illusion comique de Pierre Corneille, une production maison, sera le premier spectacle de la saison. «Nous revisitons ce classique à notre sauce avec une esthétique contemporaine», explique Geneviève Pasquier. Le duo s'est associé aux frères Guillaume, des spécialistes du film d'animation. Pourquoi une telle collaboration? Parce que la pièce pourrait presque faire de Corneille l'inventeur du cinéma.

Au théâtre dès quatre ans

En décembre, deux spectacles pour enfants sont prévus parallèlement. *Petite sœur*, un conte initiatique qui prône l'égalité des chances et *Les petits commencements*, où un mi-



On retrouve la nouvelle direction des Osses d'un bout à l'autre de la programmation. A l'image de Nicolas Rossier (photo) dans *Le menteur*. M. RIEDY

nuscule bonhomme de papier prend vie.

Deux créations en coproductions avec des compagnies romandes se succéderont sur la scène du théâtre en février et en mars: *Chambre d'amis* (voir encadré) et *Vernissage* de Vaclav Havel, «une sorte de manifeste contre la pensée unique», commente Nicolas Rossier. En avril, le codirecteur des Osses sera sur les planches dans la comédie italienne *Le menteur* de Carlo Goldoni.

Parmi les nouveautés, le duo inaugure un festival, baptisé «Le printemps des compagnies». Le programme n'est pas encore complètement arrêté, mais il fera la part belle à la diversité

stylistique et aux propositions artistiques originales.

Des ateliers pour adultes et enfants autour des créations maison permettront de faire vivre le théâtre et d'initier le public à ses mystères. Le centre entend également développer ses liens avec les écoles professionnelles en proposant des stages en immersion.

Mais les classiques demeurent. Les cafés littéraires sont maintenus et commenceront avec deux conférences extravagantes de Pierre Cleitman. Le public pourra notamment en apprendre davantage sur «le retour de la pensée magique dans notre présent qui n'est pas un cadeau». ■

Sus à la barrière de röstis

Le Théâtre des Osses flirte avec le public alémanique. C'est une des impulsions données par les nouveaux directeurs Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Deux représentations de *L'illusion comique* seront surtitrées en allemand. Une expérience que le duo espère renouveler, même si toutes les œuvres ne les permettent pas.

La pièce *Chambre d'amis*, en février, sera totalement bilingue. «Deux comédiens parleront en allemand, deux en français», explique Geneviève Pasquier. Coproduite par une compagnie suisse et une allemande, ce projet sera d'abord joué à Cologne. Il est construit autour d'une simple question: qu'est-ce qu'un ami à l'heure où l'on peut s'en offrir quelques centaines en quelques clics?

Le centre dramatique fribourgeois s'est associé au Théâtre Nuihonia pour un spectacle qui sera donné dans le cadre des Midi, théâtre! de leur voisin villarois. *Röstigraben* traitera de cette barrière qu'on imagine dressée entre les deux communautés linguistiques. Le public pourra se délecter de la célèbre recette aux pommes de terre, alors que les acteurs tordront le cou à quelques idées reçues. Le tout en deux langues. DM

«Nous allons créer des spectacles bilingues»

Questions à



Nicolas Rossier et Geneviève Pasquier

Nouveaux directeurs du Théâtre des Osses, à Givisiez

Le Théâtre des Osses. Comme Kléber-Méleau, fief de Philippe Mentha à Renens dont la succession se décide ces jours, le Théâtre des Osses, à Givisiez, a pour particularité d'avoir été dirigé pendant trente-cinq ans par les artistes qui l'ont fondé: Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, âmes du lieu, amoureuses des mots et femmes engagées. Reprendre une telle scène, devenue Centre dramatique fribourgeois en 2003, suppose une compréhension fine de cette identité et une forte personnalité. Les Fribourgeois Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, associés depuis 1991 à la tête de leur compagnie Pasquier-Rossier, présentent ces qualités. Hier, le duo de directeurs a annoncé sa première saison. A l'affiche, du théâtre de texte avec de fines plumes comme Corneille, Goldoni et Vaclav Havel, mais aussi de la création contemporaine avec Le Printemps des compagnies, un festival de «formes originales et légères». Le duo se préoccupera aussi de bilinguisme avec deux projets qui mêlent français et allemand.

Le Temps: Quels sont les points forts de l'héritage laissé par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud?

Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier: Il y a d'une part un lien formidable tissé avec le public. Comme à Kléber-Méleau, les spectateurs restent après la représentation dans le foyer des Osses, qui se distingue par sa convivialité. Nous allons veiller à maintenir ce climat chaleureux, tout en élargissant le public à des spectateurs de notre génération, les 40-50 ans, ou plus jeunes. L'exigence artistique, ensuite. Gisèle Sallin et Véronique Mermoud ont créé des textes inédits d'auteurs romands et innové avec des formes audacieuses dès les années 80. Elles ont prouvé un amour constant de la belle langue et défendu des thématiques politiquement fortes.

– Le Théâtre des Osses est un Centre dramatique depuis 2003. Qu'implique ce statut?

– Nous sommes tenus de créer deux productions par année, ce que nous faisons avec *L'illusion comique*, en septembre, et *Röstigraben*, d'Antoine Jaccoud et de Guy Krneta, en mars. Nous devons aussi proposer deux spectacles à destination des écoles. C'est le cas de *Petite Sœur* et *Les Petits Commencements*, deux productions tout public. Enfin, nous avons pour mandat d'employer des artistes locaux. Dans *L'illusion comique*, nous travaillons notamment avec la comédienne fribourgeoise Céline Cesa et les auteurs du dessin animé *Max & Co*, Frédéric et Samuel Guillaume, qui proposeront des images projetées en lien avec le plateau.

– Fribourg se caractérise par son bilinguisme, sujet toujours délicat que vous avez décidé d'empoirner sur scène...

– Oui, parce qu'on est frappés de voir que peu de choses bougent sur ce front. On a grandi à Fribourg et lorsqu'on était au collège ou au gymnase, on ne parlait pas avec les élèves suisses alémaniques qui se trouvaient sur le même étage que nous... Aujourd'hui, la situation n'a pas beaucoup changé: il y a peu de communication entre les deux tiers de Romands et le tiers d'Alémaniques fribourgeois. D'après nous, le changement peut plus facilement venir d'une mixité au niveau du projet artistique. Voilà pourquoi, par deux fois, Antoine Jaccoud va mélanger le français et l'allemand ou le suisse-allemand dans l'écriture même de ses pièces et dans la distribution. Dans *Chambre d'amis*, en février, il s'interroge sur la valeur des amitiés contractées sur les réseaux sociaux et mêle cette thématique avec celle de la barrière de la langue.

– Comme spectacle d'ouverture, vous avez choisi «L'illusion comique». Pourquoi ce choix?

– Parce que, justement, même s'il est en alexandrin, ce texte n'a rien à voir avec ce que Corneille a écrit avant et après. L'auteur disait lui-même qu'il avait produit «un monstre qui ne ressemble à rien»! C'est un magnifique hommage au théâtre et un questionnement sur le pouvoir des images. Un beau défi pour nous.

Marie-Pierre Genecand

Théâtre des Osses, 026 469 70 00, www.theatreosses.ch

Türen öffnen für die Deutschsprachigen

Das Freiburger Théâtre des Osses präsentierte gestern sein neues Programm der Öffentlichkeit. Das Direktorenduo Geneviève Pasquier und Nicolas Rossier setzt für die kommende Saison vermehrt auf zweisprachige Aufführungen.

LOUIS RIEDO

GIVISIEZ Es ist noch nicht lange her, da konnten Geneviève Pasquier und Nicolas Rossier die Schlüssel für das Théâtre des Osses in Givisiez von ihren Vorgängern übernehmen (die FN berichteten). Gestern hat das neue Direktorenduo das Programm für die kommende Saison präsentiert. Für ihre erste Saison haben sie sechs Stücke geplant. Dazu finden vier literarische Cafés und ein Festival für junge Westschweizer Theatergruppen statt. Besonderes Augenmerk legt die neue Leitung auf Stücke für Kinder. Weiteres erklärtes Ziel ist die Überwindung der Sprachgrenzen. Im französischsprachigen Gebiet ist das Théâtre des Osses längst eine Institution. Nun wollen die Programmatoren auch die Herzen der Deutschsprachigen erobern. «Wir wollen die Türen öffnen für die deutschsprachigen Zuschauer, die



Das Théâtre des Osses in Givisiez.

Bild Alain Wicht

momentan noch oft auf das Angebot in Bern ausweichen», sagte Nicolas Rossier gestern.

Klassiker modern inszeniert

Eröffnet wird die Spielzeit 2014/2015 mit dem Stück «L'illusion comique» von Pierre Corneille, der neben Molière

und Racine zu den grossen französischen Klassikern gehört. Das Stück, welches bei seiner Erstaufführung für Furore sorgte und dessen Text in Versform verfasst ist, wird von Pasquier und Rossier inszeniert. Dabei werden sie unterstützt von den Freiburger Fil-

memachern Frédéric und Samuel Guillaume. Die Zeichentrick-Spezialisten erwecken mit Hilfe von Licht- und Spezialeffekten die magische Welt von Corneille zum Leben und geben der klassischen Parabel eine zeitgenössische Ästhetik. Zwei Vorstellungen des Stücks werden deutsch übertitelt. Diese Methode der zweisprachigen Inszenierung möchten die Direktoren in Zukunft gerne vermehrt einsetzen. Bei Stücken, die sie nicht in Eigenregie inszenieren, sei dies jedoch schwierig. «Die Übertitelung funktioniert nur dann, wenn sie sehr genau dem Rhythmus des Stücks folgt. Es kann zum Beispiel schnell passieren, dass die Übertitel eine Pointe vorwegnehmen», sagt Rossier.

Das Stück «Chambre d'amis», das ab Februar in Givisiez zu sehen sein wird, ist eine Koproduktion der beiden Theatergruppen Selma 95 aus der Romandie und Futur 3 aus Deutschland. Das zweispra-

chige Stück ist momentan noch im Entstehen begriffen und beschäftigt sich mit dem Thema Freundschaft.

Über den Röstigraben

Für ein weiteres zweisprachiges Stück haben Rossier und Pasquier die beiden Theaterschaffenden Antonie Jacoud und Guy Krneta beauftragt. Die beiden Autoren sind Mitglieder des Theaterkollektivs «Bern ist überall», das die Mehrsprachigkeit zum Programm macht und in seinem Manifest die Gleichstellung aller Sprachen proklamiert. Ihr Stück «Röstigraben» amüsiert sich über helvetische Klischees. «Die Autoren setzen sich auf ganz eigenwillige Art mit dem Thema Röstigraben auseinander», sagt Geneviève Pasquier. Das Stück wird in Zusammenarbeit mit dem Nuthonie produziert. Dort wird es Mitte März jeweils am Mittag aufgeführt.

Ganzes Programm: www.theatreosses.ch.

Cinéma

«La vie n'est pas facile... surtout quand on vit longtemps»

Sophia Loren Actrice, en évoquant à Cannes, dans le cadre d'une masterclass, le seuil des 80 ans qu'elle franchira en septembre prochain.



Beaux-arts

L'affaire Gurlitt redimensionnée?

Selon des dernières investigations, seul huit des 458 tableaux légués au Musée des beaux-arts de Berne par le collectionneur Cornelius Gurlitt auraient été dérobées à des Juifs sous le régime nazi.



Cinéma

«Godzilla» triomphe

Le «remake» d'Edwards Gareth Caracole en tête des films les plus vus de la semaine dans les salles de Suisse romande.

Scènes

Les théâtres donnent leurs saisons en spectacle

La Comédie et le Poche entrent en scène pour dévoiler leur affiche 2014-2015. Amuse-bouche

Katia Berger

Qu'est-ce qu'une saison? La mise en scène, sur une année, des spectacles qui donneront sa couleur à un théâtre. Assumant leur rôle d'orchestrateurs d'un long dialogue de représentations, les directeurs genevois sont enclins à faire de l'annonce de leur programme un petit événement théâtral. Ils organisent en soirée une présentation publique, avec places gratuites mais numérotées, de l'affiche jouée dès l'automne. Entre opération de com et happening artistique, cette mise en scène tient lieu de carte de visite très personnalisée pour chaque institution.

Cette semaine, la Comédie et Le Poche mènent la farandole, et donnent le ton chacun à sa manière. Intellectuellement de haut vol, pour le premier, plus prime-sautier chez le second.

Une Comédie fédératrice

Du côté d'Hervé Loichemol, boulevard des Philosophes, on note une volonté de tendre la main. Qui dirait même d'arrondir les angles. Après un prologue poétique récité sur le plateau par la comédienne Camille Figuerero, qui récapitule les hauts faits de la saison finissante (témoignages filmés de spectateurs à l'appui), le directeur déroule au gré de digressions théoriques le programme de l'année à venir. Leste dans ses habits sombres, il redevient un jeune homme épris de grandes causes.

Que se dégage-t-il de sa harangue? D'abord, que La Comédie se voit comme un manifeste: «Le théâtre est une sortie. Une possibilité que le monde aille autrement.» Et parmi les «grandes voix qui nous aideront à trouver un chemin», l'accent sera mis cette année sur les Allemands - Goethe, Hölderlin, Müller - mais aussi sur Shakespeare, Corneille ou Sade. Il y a de quoi faire. Ces auteurs, relayés par les artistes, sauront éveiller une facette ou l'autre des consciences.



Dirigé par l'Allemand Nicolas Stemmann, ce «Faust» avait fait fureur en Avignon en 2013. Il sera accueilli à la Comédie en décembre. KRAFFT ANGERER

Points forts à La Comédie

● Avec 14 spectacles à l'affiche, on ne compte pas moins de trois mises en scène signées Hervé Loichemol sur l'année 2014-2015: *Le roi Lear*, en janvier, Français, encore un effort si vous voulez être républicains (du Marquis de Sade), à la fin de février, et *L'excursion des jeunes filles mortes*, en mars, sur un texte d'Anna Seghers. Fraîchement nommé à la tête du Théâtre des Osses, à Fribourg, le duo Pasquier-Rossier présentera *L'illusion comique* de Corneille en octobre. Mais s'il fallait se limiter à

une poignée de rendez-vous sur toute la saison, on retiendrait surtout l'*Hypérion* de Hölderlin que dévoilera Marie-José Malis en décembre, la première partie du *Faust* de Nicolas Stemmann accueillie trois soirs en décembre et le *Cinéma Apollo* que Michel Deutsch et Matthias Langhoff tirent, en revisitant Godard, du *Mépris* d'Alberto Moravia (février). Sans oublier la *Vie de Gundling Frédéric de Prusse somméil rêve cri de Lessing*, créé en novembre par Jean Jourdeuil. **K.B.**

Pierres fines au Poche

● Sur les dix spectacles qui donneront son âme au Poche 2014-2015, quatre créations. La première s'annonce déjantée: le Romand Attilio Sandro Palese signera un dansant *Fever* inspiré du film *La fièvre du samedi soir*. Cinéma encore, à la racine du spectacle de Julie Duclos accueilli à la fin de février, *Du pain et des Rolls*, qui s'inspire de *La Maman et la putain* d'Eustache. Après sa tonitruante venue en 2012 avec *Chute d'une nation*, l'auteur-metteur en scène français Yann

Rezeau présentera en janvier *Mécanique instable*, la chronique d'une entreprise rachetée par ses employés. Quant au trublion José Lillo, il s'emparera le mois suivant du *Rapport Bergier* pour susciter, sur fond de montée des nationalismes, un débat qui, lors de la parution du texte, n'avait pas eu lieu. Enfin, pour clore le règne de Françoise Courvoisier avant que Mathieu Bertholet ne prenne le pas, Gérard Desarthe viendra avec Carole Bouquet composer le noir *Ashes to Ashes* de Pinter. **K.B.**

Mais la programmation révèle aussi le souci de consolider des amitiés (via les reprises de deux Dario Fo ou l'invitation d'une comédienne fidèle, Brigitte Rosset). Voir celui d'en nouer d'autres: avec le nouveau patron d'Avignon, Olivier Py (accueilli en avril), en même temps qu'avec son prédécesseur, Vincent Baudriller, aujourd'hui à Vidy (qui coproduit une mise en scène de Matthias Langhoff, également avec Saint-Gervais et le Loup). Avec les ancien et nouveau chefs de la Fondation Bodmer, Charles Méla (qui aura une Carte Blanche) et Jacques Berchtold (qui concélébrera le bicentenaire de la mort de Sade). Cette saison-là sera fédératrice ou ne sera pas!

Un Poche compatissant

Toute autre ambiance mercredi soir dans la touffeur de la petite salle en Vieille-Ville. Devant le décor bucolique de ses *Fleurs du mal*, une Françoise Courvoisier en blanc virginal égrène sa dernière saison aux commandes du Poche en invitant sur scène les artistes participants. On improvise, on trébuche, on croirait à un pique-nique sur l'herbe.

Principales tendances de cette programmation charnière: un retour aux sources de l'écriture dramatique contemporaine, avec un Beckett et un Pinter. Et un amour affiché pour les «demeurés», ces rebuts d'une société battante, avec une pièce du même nom (au féminin pluriel) sur les savoirs inégaux d'une institutrice et d'une idiote du village. Avec un spectacle consacré à Grisélidis Réal. Et un solo de Jean-Quentin Châtelain en homme-python boursoufflé de solitude. Le tout couronné par deux pièces plus carrément politiques: l'auto-gestion d'une entreprise et les compromissions de la Suisse pendant la Deuxième Guerre mondiale. La sensibilité à autrui, tel est le maître mot au théâtre Le Poche.

www.comedie.ch, www.lepoche.ch

La Suisse a ses Molières. Porras et Furlan figurent parmi leurs vainqueurs

Cérémonie

Pour inaugurer la première Rencontre du théâtre suisse, hier soir à Winterthour, huit Prix 2014 ont été décernés

La nouvelle n'est pas entièrement un scoop. On savait depuis un mois que le lauréat du prestigieux Anneau Hans Reinhart 2014 n'était autre que le Colombien installé à Genève Omar Porras, dont *La Dame de la mer* a été très applaudie la saison dernière à Carouge.

La nouveauté, c'est que ce prix en chapeauté désormais sept autres, décernés par l'Office fédéral



Massimo Furlan avait présenté «Giacomo» à la dernière Bâtie. DR

de la culture (OFC). Et que la remise de ces récompenses se fait dorénavant dans le cadre d'une printanière Rencontre du théâtre suisse, organisée quant à elle par l'Union des théâtres suisses (UTS), mais soutenue également par l'OFC. Sur dix jours, la manifestation a lieu cette année à Winterthour mais sera amenée, lors de ses éditions futures, à se déplacer d'une région linguistique à l'autre. Au cours du rassemblement, sept productions suisses sélectionnées par un jury de critiques sont présentées sur scène, elles-mêmes couronnées par quatre prix du public.

En ouverture de cette rencon-

tre, hier soir, outre l'Anneau Hans Reinhart, doté de 100 000 fr. et remis à Omar Porras par Alain Berset, deux distinctions d'une valeur de 30 000 fr. chacune ont sacré «Actrices exceptionnelles» les Allemaniques Fabienne Hadorn et Nikola Weiss. Par ailleurs, cinq récompenses dans la catégorie «Prix suisses de théâtre 2014» sont allées soit à des personnes (30 000 fr.) soit à des institutions (50 000 fr.), comme dans le cas du Junges Theater Basel.

Seul autre Romand «moliérisé» par le jury fédéral de théâtre (au sein duquel siège le Genevois Mathieu Menghini), le Lausannois

d'origine italienne Massimo Furlan. Aux franges de la danse, de la performance et du théâtre, cet ancien scénographe, toujours très attentif à l'aspect visuel de ses spectacles, n'est de loin pas un inconnu au bout du lac. Son sens de l'humour, ses libertés formelles, sa nostalgie des seventies ont notamment conquis le public du Festival de la Bâtie, où il est régulièrement programmé ces dernières années. Avec 1973, par exemple, qui revenait sur une mémorable édition du Concours Eurovision. Puis avec *Giacomo*, en 2013, qui imagait l'impact sur son enfance du légendaire pilote de moto italien, Giacomo Agostini. **K.B.**



Les Osses, la Ruhr, La Bâtie et la poésie

► Nos critiques racontent chaque jour leur année, via un journal de bord. Aujourd'hui, Marie-Pierre Genecand remonte le fil des salles de 2014

► Gisèle et Véronique

Larmes et standing ovation. Le dimanche 9 février, l'émotion submerge le Théâtre des Osses, à Givisiez. Gisèle Sallin et Véronique Mermoud signent *Rideau!*, leur dernière création à la tête de la compagnie qu'elles ont créée en 1979 et qui a trouvé un port d'attache en 1990 dans un théâtre devenu depuis Centre dramatique fribourgeois. Une belle réussite, qui a ouvert des brèches en matière d'émancipation féminine et de liberté d'expression. Les grands moments de ces femmes de qualité? Il y en a plusieurs, mais je conserve une tendresse particulière pour *Mère Courage*, en 2005, avec Véronique Mermoud en bricoleuse de génie sur le champ de bataille. Depuis septembre, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier ont repris l'ouvrage de ses fondatrices. Cet automne, ils ont livré une version BD de *L'illusion comique*, de Corneille, tout à fait conforme à l'esprit du lieu: joyeux, inventif et fédérateur.

► Omar

Pour sa première édition, le Grand Prix suisse du théâtre remis par l'Office fédéral de la culture a eu la bonne idée d'aller à un artiste

d'origine colombienne. Omar Porras, Genevois d'adoption depuis son arrivée en Suisse en 1990 et bientôt Lausannois, puisque le leader du Teatro Malandro reprend en juillet les rênes du Théâtre Kléber-Méleau. Reconnaisance sans frontières, donc, qui salue le talent de ce magicien de plateau. Avec son théâtre baroque et satirique, son sens de l'image, du jeu et de la musique, Omar Porras ébouriffe depuis toujours public et critique. Mais 2014 a vraiment été son année. Car, en plus des lauriers déjà évoqués, le metteur en scène a vu son spectacle, *La Dame de la mer*, sélectionné lors de la première Rencontre suisse du théâtre, qui s'est déroulée à Winterthour en mai. La fête fut belle. On a dansé jusqu'à tard dans la nuit avec le plus helvétique des Colombiens.

► Romeo

Cet été, pour la première fois en dix-sept ans de critique théâtrale, je ne suis pas allée au Festival d'Avignon. La raison de cette défection? Les grèves des intermittents et les orages à répétition. Mais aussi, surtout, l'envie de changer. Je n'ai pas regretté. Située dans la riantة région de la Ruhr –

son charbon, ses mines, ses aciéries... –, la Ruhrtriennale présentait en un seul week-end d'août les premières mondiales de Romeo Castellucci, Heiner Goebbels et Anne Teresa De Keersmaecker. Comment refuser un tel bouquet? De ces trois rendez-vous à haute intensité, je retiens *Le Sacre du printemps* de Castellucci. Pas de danseurs, ni de comédiens sur scène, mais de la poussière. Six tonnes de poudre animale libérées par 40 machines suspendues à des rails et qui, sur la partition mythique de Stravinski, dansent en spirales, tourbillons ou douches verticales. L'effet, sidérant, prolonge parfaitement la mission de ce ballet de 1913, socle de la modernité.

► Maria

Chaque année, un article sème la zizanie. Tout début 2013, ce fut un papier sur les théâtres en mal de fréquentation à Genève, phénomène toujours préoccupant à la Comédie. L'enquête a ulcéré. En septembre dernier, même riffi au sujet d'un spectacle de La Bâtie. En ouverture du festival genevois, la chorégraphe Maria La Ribot et deux acolytes ont osé *El Triunfo de la libertad*, proposition radicale



Marie-Pierre Genecand
Critique de théâtre

“ Avec son théâtre baroque et satirique, Omar Porras ébouriffe depuis toujours critique et public. Mais 2014 a vraiment été son année ”

durant laquelle trois prompteurs installés sur le plateau diffusaient un texte alors que le programme annonçait la présence d'acteurs. Le public est d'abord resté sans voix, puis a dit son mécontentement. Tellement et si souvent, les jours suivants, que j'ai demandé à des acteurs culturels de se prononcer sur cette création. Certains ont défendu la liberté inconditionnelle des artistes, d'autres ont revendiqué une nécessaire cohérence entre le projet annoncé et le travail réalisé. Plus encore que le spectacle, l'article a suscité une polémique musclée, inondant les réseaux sociaux de réactions toujours passionnées, parfois déplacées. L'art, ce matériau urticant.

► Fabrice

Quel enchantement, cette proposition de Fabrice Melquiot et sa brigade de médecins-poètes! Plusieurs fois par année, le directeur du Théâtre Am Stram Gram, à Genève, enfle une blouse blanche, se rend dans des lieux publics et tient une consultation poétique. Vous avez une préoccupation, une question? Le médecin-poète lit un texte qui fait écho à votre trouble, puis vous prescrit de la poésie selon une posologie bien

définie. Roberto Juarroz, Eugène Guillevic et Gaston Miron sont les poètes que le mage Melquiot m'a recommandés en novembre pour lutter contre un sentiment de débordement. Et ça marche: je lis leurs mots de terre et de vent et je m'apaise à l'instant. Si profond, si puissant. Vive la poésie!

► Stéphane

Vous avez dit double champion du monde et vice-champion olympique? Difficile de croire que Stéphane Lambiel est cet athlète multimédaillé quand on l'interviewe un soir de décembre dans le quartier du Flon. Il pleut, la patinoire à ciel ouvert est déserte... disons qu'il y a ambiance plus glamour pour une rencontre. Je m'apprête à questionner un ego sur patins et je découvre un jeune homme simple, sans aucune stratégie. Stéphane Lambiel, 29 ans, parle de ses espoirs et de ses blessures, de ses proches aussi, comme si j'étais une amie de la famille. Pour les Fêtes, il se réjouit de revoir sa grand-mère portugaise, dont il apprend la langue en lisant des livres de recettes. «J'adore cuisiner», sourit le petit prince de la glace. En 2015, faites comme lui, optez pour la simplicité!

Un théâtre en hyperactivité

Enquête. Le punch des jeunes comédiens romands a un revers: argent et lieux manquent. Certains s'en alarment.

CORINNE JAQUIÉRY

La Liberté
15 mars 2015

P

«Pourquoi est-ce qu'on a l'impression qu'il faut toujours réinventer le théâtre», soupire l'une des actrices de *Ridouai*, dernière création de Gisèle Sallin avant son départ du Théâtre des Osses. Une interrogation qui, dans la pièce, clôt un débat animé entre une comédienne tenante de la troupe et une autre préférant changer d'équipe et de projets. «Le théâtre s'est toujours fait en troupes depuis la nuit des temps», insiste l'une des protagonistes face à l'envie d'indépendance de l'autre. «Pour réaliser de grandes choses en théâtre et en musique, il faut des institutions qui aient de l'ambition et qui garantissent les conditions nécessaires à la création», affirme-t-elle encore. Gisèle Sallin, passionaria du théâtre romand, exprime à travers ce texte les préoccupations de plusieurs metteurs en scène et fondateurs de compagnies romandes: argent et lieux manquent pour permettre à la création théâtrale de pouvoir se produire.

Dans le canton de Fribourg, l'Etat a entendu le vœu la cofondatrice des Osses, même s'il lime un peu les ailes des créateurs indépendants en ayant décidé, en 2012, de restreindre à cinq par année le nombre d'aides ponctuelles à la création. «En 2013, 3,9 millions ont été attribués à la culture, dont 41,4% au théâtre. Les mesures d'économies structurelles n'ont pas touché le théâtre, mais plutôt les institutions. Le but de l'ordonnance était de faire face aux besoins des productions professionnelles, notamment des 13 compagnies fribourgeoises confirmées, car c'est vrai qu'il y a eu une augmentation du nombre des demandes depuis quelque temps», indique Philippe Trinchin, chef du Service de la culture du canton de Fribourg.

Un éternel combat

La compagnie Le Magnifique Théâtre, du Fribourgeois Julien Schmutz, figure parmi les trois choisies cette année par le canton pour recevoir une aide à la création. «C'est un éternel combat. Il faut vraiment vouloir s'accrocher pour durer car chaque nouveau projet est une remise en question de son travail. Je rêve d'avoir mon propre lieu un jour.»

Le metteur en scène qui vient de présenter une adaptation originale de *L'Illade* à Nuithonie désire monter *12 hommes en colère*, célèbre drame judiciaire de Reginald Rose. «En général, on hésite à monter des pièces qui demandent beaucoup de comédiens sur scène car cela coûte beaucoup trop cher. A terme, certaines œuvres pourraient ne plus jamais être présentées», confie-t-il.

Longtemps nomades, les nouveaux responsables du Théâtre des

Osses, Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier, sont heureux d'avoir posé leurs valises dans un lieu qui boostera leur créativité puisqu'ils ne passeront plus 80% de leur temps à chercher des fonds. Pour eux, il est absolument nécessaire de garder la possibilité de voir grand. «Un projet d'envergure peut et doit encore exister en Suisse romande. Le public est friand de grandes distributions. Nous l'avons vu avec *Le Ravissement d'Adèle* (15 comédiens et 10 enfants en scène). Le spectacle a très bien marché dans des lieux aussi différents que Nuithonie, le Grüdi et Kléber-Méleau. Par contre, une compagnie doit être financièrement et structurellement épaulée pour mener à bien un tel projet.»

Le manque d'envie des jeunes comédiens d'être engagés dans un dessin soumis au désir du seul metteur en scène et à long terme freine également quelques projets. Ce n'est pas le cas de celui de Julien Schmutz qui a déjà trouvé sa distribution constituée en partie de fidèles et qui dialogue volontiers avec ses acteurs. Il saura cet été si d'autres soutiens lui permettront de s'en sortir sans déficit. La Loterie romande (LoRo) en fait partie.

Les demandes explosent

Société d'utilité publique, la Loterie exploite les jeux de loterie et de paris sur le territoire des six cantons romands (Vaud, Fribourg, Valais, Neuchâtel, Genève et Jura). Elle reverse l'intégralité de ses bénéfices à l'utilité publique. En 2012, la somme à redistribuer a atteint 204,8 millions de francs dont près de 45% ont été reversés à la culture.

«Nous suivons généralement volontiers les demandes des compagnies qui sont reconnues par l'Etat et les institutions culturelles, relève Ma-

rie-Claude Beyeler, secrétaire de la Loterie romande fribourgeoise. Depuis 20 ans, j'ai pu constater une forte hausse des demandes, mais pour l'instant nous tenons la route.» Dans le canton de Vaud, c'est le même constat. «Tous domaines confondus, il y a une augmentation faramineuse des demandes», note Blaise Triponez, secrétaire général. En culture, il y a clairement beaucoup plus de compagnies. Chaque année, une dizaine de plus dans le canton de Vaud. Le souci, c'est de trouver un lieu de représentation dans le canton.»

Se diversifier pour durer

Les lieux, voilà où le bât blesse selon Sandra Gaudin, fondatrice de la compagnie lausannoise *Un Air de Rien* avec Hélène Cattin et Christian Scheidt. Depuis deux ans, ils n'ont pas pu créer dans leur ville. «Hier nous étions à Vidy sur le grand plateau avec un joli succès. Aujourd'hui, nous ne trouvons plus de salles pour nous accueillir à Lausanne. J'ai toujours trouvé stimulante l'arrivée de compagnies émergentes - nous en avons été une - mais le souci c'est qu'apparemment, il n'y a pas assez de lieux pour tout le monde, notamment pour nous qui ne sommes plus émergents. Heureusement, le Théâtre Benno Besson à Yverdon nous a pris en résidence.»

Et Nicolas Rossier de conclure: «Nous pensons qu'une compagnie peut perdurer en Suisse romande pour autant que sa démarche soit diversifiée au point de pouvoir s'adresser à des institutions différentes selon le type de projet proposé. Bien évidemment un lieu de résidence assure une continuité durant quelque temps. Un autre problème est le manque de salles à Lausanne pour un théâtre qui ne soit pas celui des nouvelles écritures théâtrales.»



«Le Ravissement d'Adèle», monté par la Compagnie Pasquier-Rossier, réunissait 15 comédiens et 10 enfants sur scène. VIRGINIE OTT

A La Manufacture, les acteurs pensent

Frédéric Plazy, directeur de La Manufacture, Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, prône une formation qui incite le comédien à devenir acteur à double titre: sur scène et dans les coulisses du projet artistique.

Les étudiants sont-ils incités plus qu'avant à créer des projets?

Frédéric Plazy: Nous ne formons pas des gens pour créer des compagnies. C'est presque un effet collatéral de la formation. Le théâtre reste un art collectif par essence. La formation est une succession d'ex-

périmentations collectives et des affinités se révèlent. En même temps nous ne formons pas des porteurs de projets au sein de la formation de comédien. Il existe désormais une filière de metteur en scène qui fonctionne depuis deux ans et qui, selon moi, sera susceptible de réguler la création de compagnies. Elle permettra de replacer les metteurs en scène au niveau des porteurs de projets et les acteurs au niveau de participants à ces projets. Après, cela n'interdira jamais à un acteur de créer avec un petit groupe.

Combien de compagnies sont-elles issues de La Manufacture, avec une première volée sortie en 2006? Il y a eu beaucoup de projets, mais après les choses se recomposent. Il

y a une douzaine de compagnies un peu pérennes. Ce sont celles de Julien Magas, Alexandre Doublet ou de la Fribourgeoise Anne Schwallier et il y a une dizaine de projets solo comme ceux de Cédric Leproust ou Marion Duval.

Le travail sur l'interprétation n'est-il pas parfois déprécié?

Tout dépend du sens d'interpréter. Pour moi c'est être passeur. D'une poésie particulière née d'une écriture de plateau ou du texte d'un poète, mais s'il s'agit de dire qu'un interprète est quelqu'un qui fait ce qu'on lui dit sans se poser de questions, alors effectivement ce n'est pas la philosophie de La Manufacture. Donner des outils réflexifs aux acteurs ce n'est pas leur dire de prendre la place des metteurs en scène. Dans un processus de création, il s'agit de participer à son élaboration en dialogue avec le metteur en scène. Il y a toujours quelqu'un qui porte, pour autant il n'est pas tout seul et n'a pas la science infuse. Le temps des metteurs en scène omniscients est révolu.

Cela ne peut-il pas déboucher sur des difficultés à intégrer une troupe? C'est un bon signe que les comédiens soient exigeants et considèrent le rapport à leur art de manière différente. Je pense qu'il faut que les metteurs en scène en tiennent compte. C'est au bénéfice de tous de respecter la singularité de l'acteur. Il ne faut pas penser cette attitude comme une espèce de mépris ou de suffisance. Tous les comédiens ont envie de travailler. CJ



La cohésion par la culture

La semaine prochaine, le Conseil national se penchera sur le Message culture, qui définit les «orientations stratégiques de la politique culturelle» fédérale pour 2016-2020. Ce document a constitué un des principaux dossiers d'Isabelle Chassot, directrice de l'Office fédéral de la culture. Rencontre avec l'ancienne conseillère d'Etat fribourgeoise.

ÉRIC BULLIARD

Vous êtes à la tête de l'Office fédéral de la culture depuis dix-huit mois: comment les avez-vous vécus?

Dix-huit mois, j'ai le sentiment que c'est à la fois long et court. Ma vie professionnelle a changé de manière très importante, mais elle est tellement dense ici que le temps s'est écoulé rapidement. Ce fut aussi une entrée en fonction sportive: il a fallu prendre en charge le Message culture, que nous devions mettre en consultation en mai 2014. Cela a permis une prise de contact rapide et idéale, à la fois dans l'Office et avec l'ensemble du milieu culturel national: nous avions un vrai thème de discussion, qui permettait de faire connaissance autour d'un sujet concret.

L'intérêt de l'Office fédéral de la culture, c'est sa diversité de tâches, de fonctions, d'urgences: certaines choses se déroulent sur le très long terme, d'autres à moyen terme, mais le quotidien vous occupe beaucoup. Je connaissais ça de ma fonction précédente: j'aime me trouver à la fois sur un axe stratégique et opérationnel et je peux puiser dans ce que j'ai appris pendant douze ans au Conseil d'Etat fribourgeois.

Ce Message culture a été le gros dossier que vous avez empoigné dès votre arrivée...

Il avait été lancé auparavant: notre chef de Département (n.d.r.: le conseiller fédéral Alain Berset) s'est beaucoup impliqué, en organisant des workshops, avec également Pro Helvetia et le Musée national.

Dans les trois mois qui ont précédé mon entrée en fonction, j'ai aussi eu l'occasion d'y participer.

Ce travail a permis un changement de paradigme: alors que le précédent Message culture avait une vue très institutionnelle, qui disait: «Voilà ce que l'Office fédéral de la culture, Pro Helvetia et le Musée national ont comme compétences et voilà les moyens dont ils ont besoin», l'idée de base de l'actuel Message était de demander quels sont les défis auxquels la culture est confrontée dans notre pays et de fixer les axes prioritaires à mettre en œuvre. Une fois ces priorités déterminées, les questions devenaient: qui doit les mettre en œuvre? Avec quels moyens?

On parle de collaboration entre Confédération, cantons et communes depuis au moins quarante ans: comment, cette fois-ci, concrétiser cette volonté?

Vous avez raison, ce sujet est récurrent et cela aura pris du temps. Il a fallu attendre 2011 pour mettre en œuvre le dialogue national sur la culture, qui met autour d'une table tous les partenaires publics. Nous sommes bien conscients que le fédéralisme en matière culturelle et en particulier les compétences des cantons ne relèvent pas que de questions institutionnelles et d'un besoin de proximité, mais sont aussi la garantie du respect de la diversité culturelle nécessaire à un pays plurilingue. La Suisse ne pourrait pas avoir une politique culturelle centralisée comme ses voisins.

En revanche, il est apparu de manière évidente que les cantons, les villes et la Confédération doivent relever des défis de même nature et que ces défis doivent trouver des réponses concertées, afin d'utiliser au mieux les moyens publics à disposition. Il faut être



La Gruyère
26 mai 2015

Les débuts d'Isabelle Chassot à la tête de l'Ofc ont été si intenses qu'elle n'a pas pu passer ses dix-huit premiers mois. HEINRI GAPPART

conscient de ce que font les autres, en cherchant la plus grande cohérence. Par exemple, nous nous sommes penchés, Confédération, cantons et communes, sur la politique de la littérature, en dressant un panorama de toutes les aides existantes. Nous nous sommes rendu compte qu'elles étaient

l'exemple de la littérature, la Confédération s'est ainsi concentrée sur l'aide à la traduction et la promotion internationale de la littérature suisse et propose dans le nouveau Message d'introduire une aide à l'édition ainsi qu'une augmentation substantielle des soutiens à la traduction et une

gration à la collectivité et représente dès lors un enjeu démocratique.

La mise en œuvre de l'initiative sur la formation musicale a servi de base de réflexion. Nous allons mettre en place un programme Jeunesse et musique dont l'objectif est de permettre au plus grand nombre de jeunes, en particulier ceux qui ne fréquentent pas encore un conservatoire, d'avoir une activité musicale. Dans le Message culture, nous avons aussi mis un accent sur le soutien aux activités culturelles autour de l'école, ce lieu de tous les possibles.

Le soutien à la culture – avec les différents échelons publics, les loteries, les fondations – ressemble à un puzzle compliqué: n'y aurait-il pas moyen de mieux coordonner le tout?

J'ai coutume de rappeler que la complication permet les plus belles montres suisses et que la complexité est taillée pour ce pays plurilingue et pluriculturel. Réduire la complexité aurait pour conséquence une atteinte à la diversité culturelle. Ce qui ne veut pas dire que nous ne devrions pas essayer de mieux nous coordonner entre partenaires publics et privés. Il est important de souligner le rôle que jouent les fondations en matière culturelle: n'utilisant pas d'argent public, elles peuvent assumer plus de risques et sont souvent à la source de projets très innovants.

Quel rôle la culture peut-elle jouer dans la cohésion sociale, qui figure aussi comme axe du Message?

Je crois qu'elle permet de nous interroger sur nos environnements non seulement culturels, mais aussi sociaux, de mieux comprendre la personne dans sa diversité. La culture me paraît une condition sine qua non de cette compréhension mutuelle qui est la base de la cohésion nationale. La Suisse est une nation de volonté, elle ne s'est pas juste construite et existe une fois pour toutes. Elle doit être nourrie chaque jour et nourrie aussi de l'acceptation des différences qui sont constitutives de ce qu'elle est comme pays. La culture joue de ce point de vue un rôle essentiel.

Une meilleure collaboration avec les fondations privées est pour moi une tâche prioritaire. Les fondations remplissent une vraie mission au bénéfice de la collectivité, mais elles doivent garder une vraie liberté. Nous devons entretenir un dialogue continu, à la fois opérationnel et stratégique, afin de nous soutenir mutuellement dans l'objectif commun qui est le nôtre: promouvoir et faire rayonner la culture comme facteur de développement individuel et collectif. ■

«La culture me paraît une condition sine qua non de cette compréhension mutuelle qui est la base de la cohésion nationale.»

ISABELLE CHASSOT

multiples, mais pas coordonnées. Il est apparu dès lors judicieux de les discuter ensemble, d'éviter qu'elles se contredisent.

Ensuite, il y a des mesures que seule la Confédération peut promouvoir et mettre en œuvre, parce qu'elles ont des buts que les régions ne peuvent réaliser, notamment l'échange entre les régions linguistiques ou la présence de la culture suisse à l'étranger. Pour reprendre

aide à la publication des critiques littéraires. Les cantons, en particulier en Suisse romande, ont engagé pour leur part une réflexion sur la possibilité de coordonner leurs efforts, pour atteindre de meilleures synergies.

L'un des axes essentiels de ce Message concerne la participation culturelle: était-elle insuffisante jusqu'ici?

Par le passé, l'accent a souvent été mis sur l'accès à la culture: comment faire venir dans les institutions culturelles les gens qui en sont les plus éloignés, qui ne vont pas au théâtre, qui hésitent à entrer dans un musée, qui vont peut-être au cinéma, mais seulement pour les blockbusters? Or, même si ce thème a été considéré comme prioritaire, on doit constater que cette approche n'a pas permis d'atteindre l'objectif et de diversifier les publics.

Nous essayons maintenant de modifier l'angle: nous devons continuer à promouvoir cet accès et nous souhaitons que les différentes institutions et organisations aient une offre plus large, pour l'ensemble des publics. Mais il faut aussi valoriser la participation culturelle, soit le rôle que joue la culture dans la vie quotidienne de chacun, dans le vivre ensemble. Montrer à quel point le fait de participer à la vie culturelle facilite l'inté-

Du tac au tac

Un film dont vous ne vous lassez jamais?

Prova d'orchestra, de Fellini. Chaque fois que je le vois, je découvre autre chose.

Votre livre de chevet?

Les mémoires d'Hadrien, de Marguerite Yourcenar.

Le dernier que vous avez lu?

Je suis en train de lire *L'hiver aux trousses*, de Cécile Gras, un récit de voyage dans l'Extrême-Orient russe, où j'ai eu la chance de me rendre plusieurs fois. Les derniers romans que j'ai lus sont *Le météorologue* d'Olivier Rollin et *L'infini livre* de Noëlle Revaz, récent Prix de littérature, que j'ai trouvé formidable.

Y a-t-il un concert qui vous a marquée au point que vous ne l'oublierez jamais?

J'avais 14 ans, je suis allée voir *Aida* dans les arènes de Vercoré. C'était la première fois que j'assistais à un opéra et c'est depuis là que j'aime.

Une chanson ou un artiste que vous écoutez souvent?

Dans ma voiture, j'écoute Barbara, Brassens. L'année passée, j'ai eu une période Stromae, qui m'est un peu passée. Là, j'ai aussi Bénabar et je pense que ça va me passer encore plus vite... Mais ce que j'écoute le plus régulièrement, c'est *Les suites pour violoncelles* de Bach, dont je ne me lasse pas.

Une œuvre que vous achèteriez pour votre salon, si vous aviez un crédit illimité?

Un Chagall. On peut toujours rêver... Pour l'instant, j'ai une affiche d'exposition! J'aime sa poésie, ses couleurs, mais aussi la lecture à plusieurs niveaux de ses œuvres.

La dernière pièce de théâtre que vous avez vue?

Je sors d'une semaine riche en découvertes théâtrales. J'ai eu le bonheur d'assister jeudi dernier à la première de *Fabrik*, de Karl's Kühne Gassenschau, dans le magnifique décor de St-Triphon et dimanche, dans le cadre du Festival Le Printemps des compagnies organisé par le Théâtre des Osses, j'ai découvert la pièce très réussie *Röstigraben ou le stage*. EB

Au théâtre, rien ne vaut un bon classique

Une riche saison touche à sa fin. L'occasion de mettre en lumière des productions «locales» qui ont triomphé ici et ailleurs. Et de mesurer les retombées des succès

Gérald Cordonier

Une fin de tournée triomphale! Hier soir, au Théâtre du Jorat, le metteur en scène Jean-Gabriel Chobaz et ses huit comédiennes ont encore une fois fait salle comble pour la toute dernière représentation de *Huit femmes*, la pièce originale dont a été tiré, il y a douze ans, le film de François Ozon. Avec ses 7700 spectateurs glanés à travers les 51 représentations assurées en Suisse romande depuis la création de la pièce au Théâtre Montreux Riviera (TMR) en décembre dernier, cette production constitue l'un des grands succès vaudois de la saison. Malgré un parcours essentiellement réalisé dans des petites salles!

A ses côtés au sommet du palmarès? Plusieurs spectacles produits par le Théâtre de Vidy qui ont drainé les foules principalement à l'étranger (*lire ci-dessous*) et, surtout, le moliéresque *Avare*, revisité par le Lausannois Gianni Schneider. Cette modernisation du classique français a, à elle seule, rempli 18 000 fauteuils depuis sa première à Kléber-Méleau fin 2014. Une réussite qui ne devrait pas s'arrêter en si bon chemin: une tournée en Suisse alémanique et en France devrait ajouter, l'an prochain, 25 représentations supplémentaires aux 45 déjà assurées cette année d'Yverdon à Carouge, de Bienne à Monthey. Et trois soirées d'ores et déjà prévues à la Grange sublime de Mézières feront encore bondir de 3000 spectateurs le score final. «C'est mon premier Molière; je ne m'attendais pas à un tel engouement, se félicite Gianni Schneider, avec une fierté à peine voilée. Pourtant, je ne suis visiblement pas dans la mouvance du changement radical que souhaitent certains programmeurs...»

Loïn des enjeux esthétiques passionnément disputés cette saison du côté de Vidy - où le nouveau directeur, Vincent Baudriller, bouge les frontières avec une programmation résolument contemporaine -, ces deux succès mettent justement en lumière la diversité du paysage théâtral romand. Et posent - indépendamment des jauges qui varient drasti-

quement d'un théâtre à l'autre - la question des recettes pour garantir ou non un succès.

A ce petit jeu, la réponse tombe rapidement: pour séduire le public, rien ne vaut un nom connu ou un classique, moderne comme ancien. «Sans pour autant atteindre la fréquentation que génère un humoriste ou une vedette parisienne, remarque le metteur en scène et directeur du Crochetan, Lorenzo Malaguerra, jouer un classique est indéniablement porteur.» Son *En attendant Godot*, produit en 2014 par la Comédie de Caen et joué par deux acteurs noirs, vient de l'auréoler: la pièce de Beckett a attiré 24 500 spectateurs, principalement en France, et a obtenu un grand retentissement médiatique. «Pour *Huit femmes*, avoir quelqu'un de célèbre dans la distribution comme Maria Métral, la Madame météo romande, a sans doute également joué un rôle, avance Jean-Gabriel Chobaz, qui cite au passage l'excellente performance réalisée en 2008 par son adaptation scénique des *Liaisons dangereuses*. Mais un nom fameux ne suffit pas: il faut aussi savoir innover. Et si on se plante, cela se sait très vite.»

La sanction du public

Plus que la critique, c'est le bouche-à-oreille qui constitue le nerf de la guerre. Ce n'est pas Gianni Schneider qui va dire le contraire: «Je me suis fait démolir par la

presse, mais partout où je suis allé, c'était complet!» Selon le metteur en scène, qui affiche trente spectacles à son compte, le téléphone arabe peut «influer sur la fréquentation» d'une pièce qui reste assez longtemps à l'affiche. La mauvaise presse a, quant à elle, surtout pour conséquence de déclencher, par la suite, la friolité des mécènes ou autres «subventionneurs». En bref: «Une très bonne critique fait ve-

«Je me suis fait démolir par la presse, mais partout où je suis allé, c'était complet!»



Gianni Schneider
Metteur en scène

nir du monde. L'inverse, pas nécessairement, approuve Jean-Daniel Chobaz. La couverture média qui précède la première est, par contre, très importante.» Pour *L'avare*, les télévisions, les radios ou les articles de presse auraient garanti d'avance 10% à 15% de remplissage.

D'autres réussites

Cette saison, à côté de *Huit femmes* et de *L'avare*, d'autres spectacles ont dépassé

les 80% de fréquentation. A la surprise des programmeurs, parfois. A l'Oriental à Vevey, *Le procès de Malaparte*, de Jens-Martin Eriksen, mis en scène par Sophie Kandaouroff, a attiré 400 spectateurs. Désormais, ce texte pourtant exigeant se retrouve promis à des reprises la saison prochaine. Du côté de l'Arsenic, c'est *King Kong Théorie*, la première mise en scène d'Emilie Charriot, à partir de l'essai féministe et sulfureux de Virginie Despentes, qui s'est retrouvé sous les projecteurs du public (900 spectateurs) et des médias.

Et au rayon des «classiques», la Grange de Dorigny a vu sa fréquentation dépasser les 100% grâce à Corneille. L'adaptation cartonesque de *L'illusion comique*, menée par le duo Pasquier-Rossier, a rapidement affiché complet. Une bonne fortune confirmée tout au long de la tournée effectuée par cette pièce coproduite avec le Théâtre des Osses, à Fribourg.

Le succès ouvre des portes

Un triomphe sur scène garantit-il des rentrées pécuniaires? Cette question concerne avant tout les directeurs des institutions, qui doivent remplir leurs salles ou qui prennent des risques financiers en produisant une pièce. Pour les metteurs en scène, elle devient même secondaire. Avec les subventions et autres aides obtenues, leur budget est habituellement bouclé avant la première. En Suisse, ceux-ci ne touchent d'ailleurs aucun droit d'auteur lors de la reprise de l'un de leurs spectacles, contrairement aux auteurs ou aux scénographes. Contrairement, aussi, aux comédiens, rémunérés pour chaque représentation.

Mais tous les professionnels interrogés sont unanimes: un échec ferme des portes pour le projet suivant. Rien ne vaut un succès public ou critique pour titiller l'envie des programmeurs et se faire de la publicité à bon compte. Mais comme le remarque Brigitte Romanens, directrice du Théâtre de Vevey Le Reflet: «Le taux de fréquentation n'est pas toujours synonyme de succès artistique, et certains bijoux scéniques récoltent parfois un succès plus confidentiel.»

Succès international

Vidy rayonne avec deux spectacles

Dans la cour des très grands, le Théâtre de Vidy peut s'auréoler, cette saison, de deux succès d'envergure qui portent, encore une fois, loin à la ronde le nom de l'institution lausannoise. Alors qu'il a attiré 3000 spectateurs lors de sa création, le spectacle d'ouverture de la saison *L'Idiot*, signé Vincent Macaigne, a réuni 21 000 spectateurs en France (taux de remplissage de 95%). De son côté, la coproduction de Christoph Marthaler

Une île flottante, créée en décembre 2013 au répertoire du Théâtre de Bâle et reprise cette saison à Vidy avant une tournée internationale, a attiré près de 5400 spectateurs (82% au bord du lac. Et plus de 22 500 à l'international. Un succès qui ne devrait pas s'arrêter là: à l'occasion de la reprise de la pièce à la Biennale de Venise, le metteur en scène bernois recevra un Lion d'or pour l'ensemble de sa carrière.

La Liberté
11.06.2015



THÉÂTRE DES OSSES

«Lac», une pièce où la langue est «le premier sujet»

C'est la première fois qu'un spectacle de la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande, qui forme les nouveaux comédiens, est programmé dans le canton de Fribourg. Samedi, le Théâtre des Osse, à Givisiez, accueille une représentation de la pièce-fleuve «Lac», le spectacle de sortie de la dernière volée de bachelor, la promotion G. La grande force de cette pièce, c'est d'avoir été écrite sur mesure pour les quinze étudiants acteurs. Pascal Rambert les a rencontrés et a écrit pour chacun d'eux des monologues très «démocratiques» en temps de parole, sourit Denis Maillefer, metteur en scène. Cette commande d'écriture est jusqu'ici unique dans l'histoire de la Manufacture. «Ce texte est magnifique, défend Denis Maillefer, c'est

une chance incroyable pour des étudiants de recevoir une parole propre. Dans la pièce, les étudiants portent leur prénom.» Interrogé sur l'émotion soulevée par cette expérience, le metteur en scène confirme: «C'est assez puissant pour eux. Ils se donnent à fond. Le texte exige une sincérité totale», décrit Denis Maillefer. Il faut dire que cette pièce se joue sur la langue – une langue «absolument d'aujourd'hui, mais classique, élégante, structurée» – alors que le théâtre contemporain nous habitue à des pièces avant tout visuelles. La parole coule à flots, tandis que la forme visuelle est très sobre et tenue. Une démarche radicale pour de jeunes acteurs. EH/SÉBASTIEN MONACHON

> Sa 19 h Givisiez
Théâtre des Osse.